

Qui nous sommes

par Stéphane Drouot

<https://ecrits.laei.org>

sam. 6 Novembre 2021

version 142

Prologue

Il était 3 heures du mat' quand le téléphone, resté sur la table de chevet de Khalid, se mit à sonner. C'était une sonnerie particulière, criarde, une sorte de rire maléfique aux aiguës atroces qui aurait réveillé un mort et Khalid, le nez encore profondément ancré dans le brouillard, sût immédiatement qui l'appelait. Il savait également que le téléphone ne cesserait de hurler que dans l'une des deux conditions suivantes :

1. le balancer par la fenêtre et le laisser chuter les 12 étages jusqu'à son démantèlement expéditif et définitif sous l'effet de la gravité et la force immuable du béton
2. répondre et parler à la seule personne qui aurait l'outrecuidance de le réveiller à cette heure intolérable de la nuit, à ce moment qui n'existe que

dans les pires histoires du cinéma américain ; cette heure où les meurtriers sont à l'affût d'une proie facile, alcoolisée et sans défense dans une ruelle sombre et se prêtent à leur rituel macabre, probablement pervers et cannibale à la fois.

Mais la fenêtre était fermée et la flemme de se lever et de l'ouvrir juste pour ça. C'est ainsi que Khalid décrochât son téléphone, murmurant : « Je te jure, la vie de ma mère, y a intérêt à y avoir un mort, sinon je vais te tuer ! Tu sais pas écrire des textos où quoi ? »

À l'autre bout du fil, il n'y avait qu'une respiration.

« Oh man, si tu m'as encore appelé en somnambule je vais te ... »

« Khalid. » interrompt soudain d'une voix calme et intense. « Khalid, ils ont tué Joachim. On est chez sa mère là ; viens, amène le matos. »

Khalid raccroche et pose le téléphone sur sa table de nuit en se demandant instinctivement si sa décision de décrocher avait créer cette nouvelle version du monde, cette version dont le futur semblait désormais insondable. « Je dois y aller » dit Khalid à la forme indéfinie gigotant prêt de lui dans le lit.

Le jeune homme se passa de l'eau sur le visage, en partie pour se laver, mais aussi pour atténuer le rouge que les larmes avaient graver sur ses joues. Se fixant lui même un temps dans le miroir, il fini par trouver le courage de sortir de son appartement, sortant du placard de l'entrée un énorme sac bleu marine.

Dans l'ascenseur, Khalid se perd dans ses pensées. L'énerverment, la fatigue, le sentiment profond d'injustice et de colère mêlés, lui font perdre son équilibre l'espace d'une seconde alors que l'ascenseur s'arrête quelques étages plus bas.

J'étais là, sur le palier, à attendre les yeux pleins de larmes. « Comment ça s'est passé ? » me demande Khalid instinctivement, sans savoir si il veut vraiment entendre cette information particulière à ce moment là. Sous le choc, revenu à mes anciennes habitudes de jeune fille, je reste silencieuse. Mélancolique, je souris tristement et pose sa main sur l'épaule du jeune homme, qui me prend alors dans ses bras. « Comment tu te sens Yasmine ? » voulait-il me demander, sans qu'un mot ne sorte de sa bouche.

Il avait envie de me dire qu'il serait toujours là pour moi, qu'il ne me quitterait jamais, que je pourrais toujours compter sur lui, mais sur le moment, il n'avait pas envie de

me mentir. Il savait parfaitement que Joachim n'était que le premier et que ses jours à lui aussi, était probablement comptés. Alors il n'avait rien dit. Il m'avait juste serrée dans ses bras, partagé avec moi la peine de perdre celui qui nous avait réunis ; à bien des égards, le meilleurs de nous ; à bien des égards, le pire d'entre nous.

Dans l'appartement, un autre jeune femme fit un signe de la main ; comme pour dire à Khalid de ne pas entrer, pas tout de suite ; ou bien pas avec le sac.

La mère de Joachim était une femme digne, droite, toujours très fière, toujours habillée de couleurs vibrantes, et sans un pli. Ce soir, Khalid avait du mal à la reconnaître. Une petite silhouette au fond du salon, plié en deux, emmitouflée dans un drap noir, à peine capable de reprendre son souffle entre deux sanglots.

« Il faut faire quelque chose » murmura Khalid à l'oreille d'Automne qui s'était approché de lui « ils peuvent pas nous tuer comme ça, faut faire quelque chose, on peut pas les laisser faire ! »

I. Algernon

C'était avant mon époque. Ce qui est rapporté ici est un ensemble de témoignages de ceux qui le connaissaient ; un assemblage de souvenirs de ceux qui ont été touchés par sa vie, par ses actions, par sa générosité et son génie.

Il y avait parfois dans le regard de Joachim quelque chose de si intense qu'il serait parfaitement exprimé ainsi : « si tu ne me réponds pas immédiatement, je vais te dépecer et te transformer en moussaka que j'offrirai à tes parents en leur souhaitant mes condoléances pour ta disparition prématurée. » C'était le genre de regard qui vous brûle la peau, vous glace le sang et vous file la migraine en même temps. Le genre de regard réservé à celui qui sait qu'il a fait une erreur cruciale, commis un pécher capital, détruit une œuvre d'art inestimable d'une façon irréparable.

Sous son regard d'acier, le petit Kévin savait, à cet instant, de façon incontestable, qu'il avait oublié la retenue dans sa soustraction. Corrigeant rapidement d'un coup de gomme, le regard de Joachim repris son air impassible habituel et Kévin poussa un soupir de soulagement, regardant ses petits camarades pour un peu de réconfort moral.

Tous avaient à un moment de la soirée ou un autre subit le poids de l'attention de Joachim qui d'un coup d'œil savait immédiatement si les devoirs étaient bien faits ou non.

Les enfants assis à la petite table n'étaient pas de sa famille, pas plus que ceux assis sur des coussins dans le couloir. Il était à peine plus vieux qu'eux, du haut de ses 16 ans ; mais son autorité était impitoyable. Tous avaient un point en commun, aucun d'eux ne voulait décevoir Joachim.

Lorsque ce dernier souriait, son sourire illuminait le petit appartement et les rares moments où il riait étaient toujours assez étranges, comme surprendre une statue pendant qu'elle changerait de position. Il était difficile de savoir ce qui faisait rire le jeune homme, mais ce qui le faisait sourire, c'était de voir les enfants s'aider les uns les autres dans leurs devoirs. Les voir collaborer, élaborer des théories, les tester, échouer et recommencer ; les voir utiliser la méthode scientifique pour résoudre d'une façon créative des problèmes – même s'ils étaient triviaux pour lui – le remplissait d'une fierté sans fin. Un petit sourire chafouin apparaissait alors sur le visage de Joachim et ses yeux plissés qui adoucissait son regard perdu.

Les enfants avaient commencés à venir sans qu'il ne se souvienne trop pourquoi. Le fils du voisin de palier d'abord,

enfermé dehors était venu frapper à la porte un soir, en attendant le retour de ses parents. Joachim avait pensé bon de l'occuper en l'aidant à faire ses devoirs, ce soir là.

Le petit était revenu le lendemain, sans rien dire.

Puis, un soir, il était venu avec un ami, parce qu'ils n'avaient pas compris une idée en mathématique, et Joachim, lui, saurait l'exprimer d'une façon ludique, claire, intelligible.

Sur le moment, il avait pris leur confiance comme un compliment. La représentation graphique d'une fonction, c'était intéressant pour lui. Mais comprendre pourquoi c'était intéressant, à quoi ça sert, à quoi ça mène, ça c'était un moment fantastique d'enseignement pour le jeune homme. Il avait pris le temps de leur montrer un programme sur sa calculatrice graphique, avait demander ce qui bloquait et avait su reconnaître le manque de clarté dans l'enseignement scolaire. La quête de la raison d'être des mathématiques au-delà de juste avoir une bonne note.

Il avait trouvé quelques applications des graphiques ; les tubes cathodiques n'étaient plus ou moins que des oscilloscopes à plusieurs couleurs, expliquer qu'il fallait utiliser les mathématiques pour afficher une image sur la

télévision, et c'était gagner la concentration d'une audience captive.

Parfois, c'était ses analogies qui permettaient aux jeunes de comprendre, parfois, c'était une application pratique, une question formulée autrement, bref, de la pédagogie appliquée à une classe de deux ... pour l'instant.

Bientôt, le frère du second enfant était là le soir après l'école, et sa sœur. Chacun avec des questions différentes, tous confiant en l'idée que Joachim pourrait y répondre sans nul doute. C'était ainsi les enfants du bâtiment 2b dans leur quasi intégralité qui venaient tour à tour, tous les soirs recevoir de l'aide au devoir.

Jamais Joachim n'avait rejeté qui que ce soit. Jamais il ne s'était moqué d'une question. Il avait même un regard spécifique dédié à ceux qui rigolaient par réflexe à une question qui leur semblait triviale. Le jeune garçon pouvait à l'occasion d'une digression rappeler au contrevenant une question qu'il avait posé quelques semaines auparavant et qui lui aurait paru triviale également.

Chacun à sa vitesse, mais tous dans la même direction. Le mot d'ordre des cours du soir chez les Charité était : entre-aide.

L'organisation qui avait fini par émerger de la surpopulation des places assises était la suivante : d'abord venaient les grands, parfois même plus âgés que Joachim, chercher des réponses ou des pistes de réflexion sur certains problèmes. Certains d'entre eux, par roulement, encadraient ensuite les suivants, plus jeunes dans leurs problèmes et leurs questions.

Joachim, lui, s'occupait à la fois de ses propres devoirs et des questions trop complexes pour ses suppléants ou trop créatives. « Comment on sait que $1+1=2$ » était une question de philosophie mathématique que Joachim adorait considérer. Il prenait un malin plaisir à expliquer les bases du binaire et comment dans cette convention numérique, le chiffre 2 n'existe pas ; alors $1+1 = 10$.

C'était fascinant pour Joachim de voir à quel point il était simple pour les jeunes enfants d'acquérir des concepts que leurs professeurs n'enseignaient pas, juste par mépris des capacités intellectuels de leurs élèves ou par simple ignorance de leur sujet d'enseignement.

Et pour un temps, les cours du soir se développèrent ainsi, jusqu'à ce que Joachim rencontre Khalid.

Je me souviens d'une histoire que Joachim m'avait raconté, à propos d'Algernon. J'ai depuis confirmé avec madame Henriette Charrité, sa maman, que rien dans cette histoire n'est factuellement exact à sa connaissance. Mais l'histoire en elle-même parle de Joachim, de son imaginaire, de sa vie.

Il y avait dans un coin de la chambre de Joachim une petite cage de laquelle sortaient de larges tubes, qui componaient une sorte de structure d'art moderne. Dans la petite cage, il y avait une souris blanche. Joachim disait aux rares personnes osant lui poser des questions sur sa vie, qu'Algernon – c'était le nom de la souris – était une souris de laboratoire. Qu'elle était supérieurement intelligente et probablement porteuse d'un gène modifié qui la faisait occasionnellement briller dans le noir.

Bien entendu, personne n'avait jamais vu Algernon briller.

À cet écueil, Joachim répondait que la souris ne luisait qu'en présence d'humains qui la respectait vraiment ; qu'elle ne supportait pas l'idée d'être traitée comme une créature de foire, juste pour ses spécificités génétiques. C'était une créature à part entière et que si on savait la nourrir, la cajoler et se mettre à son niveau, alors et seulement alors, elle pourrait montrer ses véritables couleurs à ceux qui l'auraient mérité.

Joachim était ainsi. Ses histoires souvent si loufoques parlaient éloquemment de lui. Des difficultés qu'il avait à se sentir aimé, reconnu à part entière, accepté par les siens. Parce que sa maman l'avait beaucoup gardé en intérieur pendant ses jeunes années, à cause de son asthme, il avait eu beaucoup de mal à apprendre à se socialiser. Il était agréable, doux, gentil et patient, mais il était également certaines difficultés à comprendre le sarcasme ou l'ironie. Il ne comprenait pas vraiment qu'on puisse dire quelque chose et penser son contraire parce que parler, pour Joachim, c'était penser à quelqu'un d'autre.

Il voulait profondément pouvoir montrer ce qui était dans son esprit, partager le plus profond de son âme. Il était comme ça, Joachim, pas un moment il ne lui serait venu à l'idée de se protéger. Il pensait que nous étions tous aussi capables que lui.

Joachim était différent. Il se sentait différent malgré les efforts qu'il faisait pour s'intégrer dans la vie de cette petite cité, de cette ville moyenne de la France profonde. Joachim ne se sentait pas appartenir à sa communauté. Il était différent, issus de deux parents originairement séparés par un hémisphère. Personne ne lui ressemblait ; et parce qu'il ne ressemblait à personne, il lui était difficile de trouver sa

place. Alors au lieu de continuer à se chercher une place, il l'avait bâtie. Construit un environnement où sa place n'était ni en lien avec sa race, ni celle d'une créature de foire. Un univers où il était accepter ; un monde où il pourrait briller.

Ce soir, une seule chose est certaine : Algernon ne brillera désormais plus pour personne.

- Je dois parler de quand j'ai rencontrer Djo ?

- Tu prends ton temps, peut être commence par te présenter ?

- Okay. Ça va être nul, je te préviens, je déteste ça. Autant parler aux gens j'adore, mais parler comme ça, dans le vide ... bon moi c'est Khalid, Khalid Brahim. J'ai 19 ans. Je suis né à ...

- Ouais, plutôt dans le contexte de la Colo ?

- Ah ouais, je vois. Donc ...

- On reprend ?

- Moi c'est Khalid Brahim. Je suis le cofondateur et le couteau-suisse sportif de la Colo. Il y a 5 ans, j'ai rencontré Joachim suite à une tragédie dans ma famille. Mes parents ont été tués dans un « *accident* » et je suis venu dans la cité, vivre avec ma grand-mère. C'était une bonne idée, enfin ça partait d'un bon sentiment, si tu exclus le fait d'être totalement déraciner de tout ce que tu connais en plein milieu de ta vie et transplanté dans une petite ville de province, au milieu de rien, où les gens qui me ressemblent vivent tous entassé dans un groupe de 6 bâtiments à la sortie de la ville. Autant te dire que c'était pas la joie.

Je connaissais personne ici, mais d'un autre coté, j'allais pas retourner vivre dans le bâtiment où sont morts mes parents. Mon grand frère avait déjà sa famille à s'occuper, il pouvait pas trop m'héberger, y avait pas la place et puis, avec les petits ça faisait trop de bruit, c'était trop dur, alors c'est ma grand-mère qui m'a invité à venir chez elle. Et par invité, je veux dire, elle m'a attrapé par la peau du cul et elle m'a traîné criant et pleurant jusque dans le train.

Je suis arrivé ici, y avait rien. Y avait pas de salle jeu, pas d'association, pas de rien, la grosse dèche, je te jure. Je sais pas comment ils vivaient les gens, c'était trop relou. Je me dis que c'est pour ça que le truc de Joachim ça marchait

tellement. Au lieu de rien avoir à faire dehors, sur un terrain de basket sans anneaux, à traîner sur des bancs sans dossier, à apprendre à fumer du shit sans drogue dedans, tellement je te jure y a rien ici, bah les jeunes ils allaient là où y avait quelc'chose. Là où y avait encore la vie, là où y avait de l'espoir pour le futur.

C'est là que ma grand-mère, elle a fait un truc pas con. Je te jure, en vrai, ma grand-mère c'est un putain de génie. Elle est descendu, on habite au 12ème là, et Joachim il est au 2ème – enfin, il était.

Donc ma grand-mère cette reloue, elle est venue demandé à Henriette, la mère de Joachim si il pouvait me faire découvrir la cité. Mais en vrai, je suis sûr elle savait ma grand-mère que Joachim il sortait jamais de chez lui à part pour aller à l'école, parce que sa mère l'enfermait trop chez lui pour son asthme et tout. En vrai, j'suis sûr ma grand-mère elle a fait ça pour pas que je sortes. Trop machiavélique je te jure.

La première fois que j'l'ai vu Djoman, il avait trop une tête bizarre. Du genre, je savais pas le placer tu vois. Et en plus il faisait la gueule, pas comme si il avait pas envie de me voir ni rien, mais comme si il souffrait d'un truc. Du coup j'ai demandé si il allait bien tu vois, il me faisait de la peine.

Et il m'a posé la main sur l'épaule, il m'a dit genre cash : « Je suis désolé pour ce qu'il est arrivé à ta famille. Tu es ici chez toi, bienvenu. Moi c'est Joachim. »

Le mec il est tellement dans ta face, tu peux pas pas respecter ça. Ça m'a fait putain de mal sur le coup, mais il est rester là, sans rien dire, genre à attendre que je dise quelque chose. Mais là sur le coup, j'avais rien à dire, j'avais pas envie que ce mec que je connaissais pas me voit chialer. Du coup j'ai pas parlé tu vois, mais pendant genre bien 30 minutes. Et Djo, il a pas bougé, il a rien dit.

Puis au bout de 30 minutes il s'est levé, il m'a dit « tu veux voir ma console ? » et on a été rien dire devant la télé à jouer à un jeu à la con pendant une heure. À la fin, je rigolais tellement je le défonçais, il était trop nul. Il était tellement pas coordonné, truc de dingos.

Après, il m'a présenté Algernon, il m'a raconté l'histoire du labo et tout, j'y ai pas cru une seule seconde. Zéro poker-face le gars. Mais c'était cool, de fait, je me sentais chez moi là, en quelques heures, on était pote.

Il jugeait pas, il me forçait pas à parler, il encaissait quand j'étais un peu un con, et il prenait le putain de temps le gars, zen de chez zen.

Un jour j'ai demandé comme ça « il est où ton père ». Pütsch, t'aurais vu le regard qu'il m'a retourné. Il s'est assis à mon niveau et il a juste dit « je ne sais pas » sur un ton qui était à deux doigts de me faire chier dans mon froc, tu sais, si il avait pas fait la moitié de mon poids tout mouillé. Mais en tout cas, c'était la dernière fois que je posais la question.

Qu'est-ce que tu veux savoir de plus ?

- Parles moi de la génèse la Colo.

- Ah ouais. Bah ça c'est passé comme ça : Djo – il détestait qu'on l'appelle autrement que « Joachim » mais moi je l'appelait Djo et franchement, je pense il kiffait au fond – Djo donc il avait son truc de cours du soir. J'y suis allé un peu, c'était assez ouf comme truc, mais putain on était à l'étroit chez sa mère.

Henriette elle était super cool avec le bordel que ça faisait d'avoir une vingtaine de gosses qui défilaient dans la soirée dans son appart'. Souvent elle rentrait du boulot déjà envahis. Y en a qui avaient faim et elle les nourrissait. Y en a qui étaient un peu perdus de la vie, et Djo, il faisait pas trop super gaffe à ça. Henriette, elle était au taquet, elle gérait tout ; les gros chagrins, les crises de puberté, des trucs je savais même pas que c'était possible.

Et puis un soir y a eu un message du syndic, comme quoi y avait un usage illégal qui était fait des locaux. Putain y a un con, qu'avait carrément envoyé les keufs.

Ouais, y avait 5 ou 6 gamins sur des coussins sur le palier, comme quoi que c'était pas aux normes ou je sais pas quoi, et les keufs ils les ont vite dispersé. Cette fois c'était gentil si tu veux, mais c'était envoyer des keufs parce qu'il y avait des gamins en train de faire leurs devoir dans un couloir quoi.

Du coup, Djo il m'a demandé si je pouvais trouver un solution. Je te jure, quand Djo demande un truc, c'est presque comme si le soleil sortait des nuages tu vois. D'un coup t'as envie de sortir, de faire du sport et tout. J'allais trop me défoncer.

Donc au début, je suis partit sur l'idée que si on pouvait pas squatter les paliers, ptet on pourrait squatter les appartements autour tu vois. Je suis allé chez les voisins en mode « st'euplait t'aurais pas 15 francs » mais dans le genre « y a des grosses qui peuvent squatter chez toi, et de quelle heure à quelle heure ? » Y en a, franchement, c'était facile : leur progéniture traînait déjà chez Djo depuis plusieurs mois, les gens, tu leur dit que c'est pour Djo et bim, la porte est ouverte, t'es parti. Mais en vrai, ça a pas duré longtemps. Les gens qui avaient appelé les keufs la première fois étaient pas

fans de voir les gamins aller et venir d'appartement en appartement. Fallait trouvé autre chose, mais j'avais grave pas d'idée.

Bon des fois, Djo et moi on faisait un bout de chemin de retour de l'école ensemble. On était pas dans les mêmes classes ni rien – Djo c'était une tête, le gars il pensait carrément sur un autre niveau – mais ouais, j'avais dit à sa mère que je ferais gaffe à lui, avec son asthme et tout, elle voulait pas qu'il soit tout seul dehors. Donc je lui servais en gros d'alibi, parce qu'en vrai, ça allait super bien, c'est juste Henriette qui flippait pour rien.

Un soir, on rentre, et juste là, en bas du bâtiment, y a un vieux bâtiment en préfa tout pourrit. Djo il me dit que c'était un bâtiment associatif, il est pas grand, mais ça faisait je sais plus quoi, administration ou lien social à la con, les trucs, tu sais, inventé par des blancs pour croire qu'ils vont pouvoir blanchiser les banlieues ou les calmer à coup d'éducateurs spécialisés, genre. Bon bah quand inévitablement les crétins à la mairie changent de régime, les blancs qui voulaient aider les pauvres à se socialiser en apportant l'éducation bien pensante et le colonialisme sont logiquement remplacés par des affiches « défense d'entrer, bâtiment dangereux ».

Alors okay, ouais, le truc tenait à peine sur pied, y avait des trous partout, de la laine de verre par terre et des tags – si tu veux mon avis, totalement dérivatifs et peu inspirés, généralement à base de bite tellement malformées que je te jure, c'était dessiné par des eunuques myopathes – qui couvraient tous les murs qui tenaient encore debout. À croire qu'on distribuait de la bombe à peinture gratos le jour de la fermeture de l'association.

En le regardant, Djo me dit « tu vois, un bâtiment comme ça, ce serait chouette ». Et moi je le regarde et je dis rien.

Bon toi tu me connais, tu sais que quand je dis rien, ça veut dire que j'en pense pas moins, tu vois. Là, il avait eu une idée le petit Djo, une idée que j'aimais bien. Donc je me suis mis au travail.

C'est important de comprendre la chose suivante, pour avoir un peu de contexte : Djo il demandait pas de thune, à personne. Il s'occupait des gosses, il y avait des vrais résultats scolaires encourageant, mais au-delà de ça, y avait un truc qui prenait place là, un truc intangible et les parents des gamins ils étaient pas dupes tu vois. Ils savaient que c'était un lien important qui se créait là alors ils encourageaient les enfants à y aller.

Bon bah ces parents là, y en avait qui bossaient dans la construction, dans le bâtiments. Le père de Kévin était peintre, le frère de Djibril il faisait un CAP d'électricité.

Bah on a fini par bien organiser tout ça. Alors y avait pas de thune, certes, mais y avait deux choses :

1. Des parents qui avaient du temps libre pour des projets perso vu que les gamins étaient chez Djo tous les soirs (et du coup ils se sentaient un peu redevable, ce qui franchement aidait le marchandage).
2. Et on était grave pas exigeants. On pouvait pas se permettre de l'être parce qu'on avait pas de thune, mais on avait des idées !

Le père de Kévin a commencé à ramener du surplus du boulot, des couleurs dont les clients voulaient plus, ou du reste de travaux publics ; au passage, c'est ouf la quantité de gâchis qu'il y a dans le public, heureusement qu'on était là pour récupérer, quitte à ce qu'un mur du bâtiment soit réfléchissant à ce stade, on s'en battait l'os.

Du coup les autres ont commencé à faire pareil, un peu de plâtre, un peu de peinture, un peu de mastique... récupérer les fils électriques qui traînait dans le bâtiment et les nettoyer un coup et tadam, en deux mois, on avait un bâtiment neuf.

On faisait ça en scred et tout, parce que y avait des petits buissons qui avaient poussé sur le parking devant, les gens ils nous voyaient pas rentrer.

On a rien mit sur la porte, on a juste fermé sans clé. On s'est dit que vu que ça avait été rénové par la communauté, ça devait revenir à la communauté tu vois.

Un soir, y a une armée de mamans, équipés de sceaux, de savons et de gants roses qui est arrivée, en 30 minutes le bâtiment était ultra clean, on aurait pu manger par terre... d'ailleurs, on est sortit avec nos sandwichs avec Djo, et on a fait exactement ça.

Ça puait la peinture, la soudure et l'eau de javel là dedans, mais c'était à nous.

II. Les premières pierres

- Qu'est-ce que tu fais ?
- Bah je filme. C'est un jour exceptionnel ! Djo, un peu d'enthousiasme, steuplé !
- Qu'est-ce que je suis sensé faire ?
- Je sais pas, dis un truc, pour la postérité !
- On se tutoie ? C'est quoi ton prénom, Khalid, on peut se tutoyer ? Ouais ? T'es nul.
- Oh oh ! Tellement de haine !
- Tu y tiens vraiment à ton truc ?
- Mais ouais, ce sera bien quand on deviendra président de la république et tout, de montrer comment c'était dans notre jeunesse. Mais speed, j'ai pas beaucoup de cassette de reste.
- T'es vraiment trop optimiste, ça me déprime.
- Aller, action !
- Mon nom est Joachim Vǎn Charrité-Ngo, j'aime la poésie, les soirées cinéma et les longues promenades sur la plage, main dans la main avec celle qui partagera ma vie et saura faire éclore mon petit cœur ...

- Mais what ! T'es vraiment le plus débile des mecs intelligents que je connaisse.
- Et tu connais beaucoup de mecs intelligents ?
- Bon, on reprends, mais sérieux cette fois ! Je suis pas ton agence matrimoniale !
- Okay, okay... Je suis Joachim Vǎn Charrité-Ngo et avec l'aide de communauté de la cité des Tuyères, on vient d'ouvrir un lieu de partage. C'est un endroit où les jeunes peuvent venir étudier ensemble quand bon leur semble. Il y aura aussi souvent que possible quelqu'un pour les encadrer, pour les aider aux devoirs, pour leur parler.

On a décidé aussi de le laisser ouvert la nuit pour les gens sans domicile. Là comme vous pouvez le voir, on va faire installer une petite cabine de douche, il y a déjà des toilettes, l'eau courante, et un petit coin cuisine. Il y a quelques lits de camps, c'est pas la fête, mais j'imagine qu'avec l'hiver qui arrive, ce sera mieux que rien.

Le plombier a installé un mode de chauffage solaire, j'espère juste qu'il fera pas trop froid la nuit. On a essayé aussi de générer la plupart de notre électricité, mais ça c'est pas au point encore. D'ailleurs, elle vient d'où l'électricité qu'on a là ?

- T'inquiète, je gère.
- Non, mais Khalid, sérieusement ?
- T'inquiète je te dis !
- Khalid Brahim est notre expert en approvisionnement et gestion des ressources. Rien de tout ça ne serait arrivé sans lui. Il est également mon meilleur pote. Ce type est en or, sérieusement, ne vous laissez pas tromper par sa tronche en biais et ses grandes oreilles de ... mais aille, arrête, pourquoi tu me frappe ?! Là, vous pouvez voir la salle de cours, et puis on a un couloir d'entrée là, et de l'autre côté, Khalid a eu l'idée de faire une salle de sport. Comme le matériel pour ça est super cher, pour l'instant, on a fait ce qu'on a pu, alors c'est des tapis de Yoga au sol et on a mis des barres au mur pour les étirements. Quoi d'autres Khalid ?
- On a aussi genre, grave bien tout peint là, on a des tags de ouf, pas comme ceux qu'il y avait avant là. Mais ça va bouger ça, y a trop moyen quand on aura de la peinture. On a mis sur ce mur, des barres pour faire des tractions, parce que c'est le mur porteur, les autres, y avais pas moyen sans ton se retrouve avec le mur sur la gueule à un moment. Moi je voulais mettre des sacs de frappe et tout, mais ça viendra après ça. On a les vestiaires et les dortoirs, c'est des petites

pièces mais on a bien séparé. ‘Tain je suis trop fier, Djoman, c’est du bon boulot.

- Je pense que c'est ton tour Yasmine.

- Okay.

- Ça tourne.

- Mon nom est Yasmine Farah. Je suis co-fondatrice de la Colo, avec Khalid et Joachim. Quand je suis arrivée, ça ne s'appelait pas encore la Colo. Ce n'était qu'une salle commune où Joachim donnait des cours du soir, parfois jusqu'à très tard. Et Khalid essayait de motiver les jeunes à exténuer leur corps plutôt que leurs parents. Ça ne faisait pas longtemps que la salle était ouverte, mais c'était déjà quelque chose de motivant.

Quand je suis arrivée donc, je venais comme beaucoup de monde, tenter de comprendre quelque chose à mon cours de maths. Le professeur qui nous faisait cours à l'école était d'une nullité sans fondement, incapable ou désintéressé par répondre aux questions même des plus basiques et, par

conséquent, je m'étais dit que j'allais aller voir ce mec dont j'entendais parler, voir si ça valait la peine d'endurer une heure de cours en plus si c'était pour pas que ma moyenne baisse. Je voulais vraiment me casser de la cité au plus vite et pour moi, ça passait par une éducation, fac, cité universitaire, diplôme, la totale. À vrai dire, je ne voulais pas juste partir de la cité, je voulais quitter la ville, si possible, aller étudier à l'étranger.

Au début, je voyais pas comment ce petit mec tout chétif allait changer ma vie. Je me sentais pas de demander de l'aide, je venais juste pour venir. Le premier soir, je me suis assise au fond, j'ai rien dit, j'étais juste là pour observer. Et je dois bien admettre que je n'ai pas trop compris ce que j'observais.

Jusqu'à présent, mon standard d'enseignement, c'était la chose suivante : un professeur dépositaire de l'autorité de par sa formation et donc son savoir omniscient face à un troupeau d'élèves plus ou moins disciplinés, concentrés et intéressés dans le sujet attribué.

Joachim avait l'air d'avoir ce modèle en détestation. Il était assis parmi nous. Au début, j'attendais que le professeur arrive. Il y avait du bruit dans la classe et j'étais pas franchement bien assise. Il n'y avait ni table ni chaise, tout le

monde était assis par terre sur des coussins clairement de récupération. Certains étaient allongés, d'autres écrivaient sur leurs genoux avec un classeur pour tout support. Il y avait du bruit, donc, mais pas le brouhaha habituel d'une salle de classe indisciplinée. Il y avait une sorte de dialogue en cours. Un dialogue pyramidal. Chacun parlait à ses voisins entre deux exercices. Et en dernier lieu, quelqu'un demandait une explication ou une vérification à Joachim. Invariablement sa première question était « qu'est-ce que tu en penses ? »

Du haut de ses 16 ans, le professeur n'en était pas un. Il était l'un des maillons de la chaîne dans l'enseignement. Il y avait des éclats de rire, une ambiance finalement ouverte mais studieuse. C'était comme si j'avais franchi un portail menant à une planète où l'éducation est humaine. Ici, il n'y avait pas de sonnerie, pas de classification par âge, pas de professeur. Et pour la première fois, je contemplais par contraste, à quel point l'éducation nationale était basée sur un modèle industriel : à l'école, nous étions éduqués en batterie, conditionné dans des horaires rigides à apprendre un programme donné, pour finalement sortir formaté à régurgité à l'identique et sans vraiment les comprendre des informations incomplètes et frelatées.

À quoi servait l'école ? Quel en était son but si en 10 minutes assise à ne rien faire dans une classe de Joachim, j'en avais déjà appris plus sur l'éducation qu'en 10 ans d'éducation nationale ?

Je me souviens avoir été interrompue dans ma réflexion par une petite voix qui me demandais si j'avais besoin d'aide. C'était une jeune fille que j'avais déjà vu au collège, elle était deux ans plus jeune que moi au moins et elle me demandait si j'avais besoin d'aide. Alors j'ai souris, parce que je pensais sincèrement qu'elle ne comprendrait jamais ces devoirs de maths abscons et obscurs au possible.

Elle s'était assise à coté de moi, et elle avait pris le livre d'exercice, le lisant, concentrée comme si elle avait du mal à lire ou à déchiffré ce qu'il y avait d'écrit dedans. Elle m'avait regardé ensuite et m'avait dit quelque chose du genre « c'est pas étonnant que tu ais du mal à comprendre ces concepts. Ils sont tellement mal amenés que tu sens que ça a été écrit par des mathématiciens et pas par des pédagogues. »

Puis elle avait passé un temps à m'expliquer patiemment ce qu'elle comprenait. Parfois, c'était clair et quand ça ne l'était pas, elle se rentrait vers un voisin plus central, pour demander un éclaircissement, puis revenait vers moi avec une réponse limpide.

Au bout d'un moment, elle m'avait sourit, elle s'appelait Malika. Un petit bout de fille, la peau vraiment brune, les yeux verts clairs, une petite tâche sur la tempe sous la ligne de ses cheveux. Elle avait 12 ans et comprenait déjà quasi parfaitement mes exercices, les concepts qu'ils impliquaient et comment me les transmettre. Elle était belle. Elle était intelligente. Elle était là ; entourée d'enfants tous aussi beaux, aussi intelligents et je me demandais où j'étais tombé.

Parce que ce n'était pas un cours, parce que la discussion était ouverte et que j'étais curieuse, Malika m'expliquait le rôle de Joachim. Il ne faisait pas cours, il n'avait plus le temps avec tous les gens qui venaient le soir, il servait plutôt de guide spirituel.

L'expression m'avait faite grincé des dents, j'avais un guide spirituel à la mosquée, je n'allais pas rentrer dans une secte juste parce que ça m'aiderait à faire mes devoirs. Malika avait rigolé. Je crois qu'elle aimait beaucoup la couleur de mon voile et elle voulait savoir si elle allait réussir à me faire rougir et devenir de la même couleur. Ça avait marché. Elle était partit chercher Joachim. Au premier abord, je ne voulais pas lui parlé de par le fait que c'était un garçon, qu'il n'était clairement pas de ma culture. J'avais honnêtement peur qu'il me demande d'enlever mon hijab si je voulais

rester ou un truc du genre et j'ai été tellement surprise d'avoir à ce point tord.

Il avait été très courtois, attentif malgré le flot de questions alentour qui devait occupé son esprit ailleurs. Il m'avait dit que si j'avais un problème avec quoi que ce soit, je pouvais venir le voir ; il connaissait l'absolue nullité de mon professeur de mathématique et m'avait recommandé de parler avec celui-ci ou celui-là pour la géométrie, le calcul ou les fonctions.

Et moi, parce que c'était un garçon inconnu, je n'avais bien sûr pas décroché un mot. Il n'était rien de ce que j'attendais. Ni macho, ni viril, ni même insistant. Je voyais bien qu'il avait du mal avec le fait de me regarder dans les yeux. Peut-être était-ce le voile, une forme de révérence respectueuse, ou un problème plus profond, plus social. Je m'étais mis à rougir comme une tomate à l'idée que peut être il avait du mal à me regarder parce que je lui plaisais.

Malika m'avait dit « il est toujours comme ça, mais il prend le temps quand tu as besoin ». Et là, j'étais face à un inconnu, un questionnement profond qui allait me tourmenter les jours, les mois suivants. La question du pourquoi.

Pourquoi ce jeune homme faisait-il ça ? Était-il en train de laver le cerveau de tout ces enfants ? Faisait-il cela par malice et je n'arrivais juste pas à voir quel était son angle d'attaque ? Je ne comprenais juste pas ce qui était à l'œuvre ici.

Ce n'est que plus tard pendant une conversation, lors d'une de nos fameuses soirées, que Joachim apporta une pierre à l'édifice de la réponse que j'étais en train d'élaborer : il m'avait dit « tu sais Yasmine, si je suis sur le bord de la route, que je vois qu'un landau va se faire renversé par un camion, je vais pas rester sur le trottoir et faire comme si de rien n'était. C'est ma responsabilité d'aider mes congénères si j'en ai la capacité. Le monde est bien assez horrible, si je ne fais rien pour le changer, ça devient en partie de ma faute, non ? »

Cet idiot de Joachim essayait d'être bon. Je ne pouvais qu'admirer son archaïsme. Je n'avais jamais vu avant quelqu'un activement essayer d'être bon.

J'avais, bien sûr, vu des frères, des amis faire la prière, respecter les piliers de l'Islam, mais ils le faisaient mécaniquement, sans profondeur. Ils le faisaient parce que c'est ce que la société, la culture, leur éducation attendaient d'eux. Et en mon fort intérieur, j'avais intégré que c'était la seule façon d'être bonne, suivre l'enseignement du prophète, être bonne à l'école, ne pas faire de vague.

Joachim lui, luttait contre la marrée à coup de poing. C'était tellement quixotique, tellement romantique, tellement vain que je crois que sur le moment, lorsqu'il m'a dit ça, ça m'a fait pleurer. Et je vais te dire, il n'y avait absolument aucune chance que ça marche. Il n'y avait aucun espoir que ça mène à quoi que ce soit. C'était tellement absurde, tellement utopique.

Mais s'il le faisait, je lui devais le faire aussi. Autant que je me le devais à moi-même. C'était ma responsabilité. Je ne pouvais pas rester sur le bord de la route et regarder le landau se faire écraser non plus.

- Je ne me souviens plus de comment on a décidé du nom.
- C'était beaucoup plus tard ça. À ce moment, on avait commencé à passer nos soirées à faire des repas collectifs.
- Ça avait été tellement chaud de convaincre tes parents de te laisser passer du temps avec nous. Ils nous prenaient pour quoi ?
- Bah vous étiez des garçons, c'est un réflexe.

- On avait fini par les inviter un soir à prendre part au repas collectif, qu'ils voient ce que tu faisais. Ton père avait été super ferme « D'accord, mais elle rentre dès que c'est terminer. Je veux pas entendre parler de Yasmine qui traîne seule dans les rues. Vous la ramenez tous les soirs ! » Et t'habitais genre à 200 mètres. On était pétés de rire !

- Mais vous l'avez fait. Tous les soirs.

- Qu'est-ce tu veux, on est des gentlemen !

- Ces repas, c'était une ma première idée. J'avais fini par oser en parler à Joachim qui m'avait regardé avec un air un peu choqué.

- Ouais, quand il m'en a parlé, il m'a dit qu'il s'était senti super con de ne pas y avoir pensé avant. On hébergeait les gens dans le besoin, on avait tout ce qu'il fallait, sauf la bouffe. Mais ton idée, c'était pas juste d'organiser des repas collectifs.

- À la base, mon idée c'était de faire une collecte, des trucs qui allaient périmer chez les gens, et d'avoir les parents qui bossaient au supermarché nous amené les restes, les trucs invendable, pour pas gâcher. On pouvait faire la cuisine ensemble et fournir au moins un repas chaud et équilibré aux résidents. Ça faisait un peu deux en un.

Quand j'en ai parlé à Joachim, il m'a regardé dans les yeux – ça m'a fait trop bizarre sur le coup – et il m'a dit : « Yasmine, c'est une très bonne idée. Tu gères ça. C'est ton idée, t'as mon soutien, tu l'exécute. T'as pas besoin de moi pour ça, on te fait confiance. » C'était vraiment la première fois qu'on me traitait comme une adulte, comme quelqu'un de responsable, pas seulement pour son propre bien-être mais aussi pour le bien-être d'autres. J'avais jamais ressenti ça. Je savais même pas que je pouvais ressentir ça. Il y avait un côté parental, un mélange de devoir et de fierté. Sur le moment, je me rappelle être rentrée chez moi et avoir pleuré, un mélange de gratitude et de stress intense.

Je n'avais jamais fait ça et c'était beaucoup de choses à gérer pour une fille de 15 ans.

Je pense que ce que Joachim avait anticipé, c'était qu'une partie du travail avait déjà été faite par lui en amont, et ça, moi je ne l'avais pas encore compris. En étant à ce point vertueux, Joachim avait montré l'exemple, il avait déjà ouvert la voie à des idées d'entre-aide et de solidarité en ouvrant les portes du local, en organisant tout le système de la manière laquelle il l'avait fait. Et il savait aussi que tu serais là pour prendre une partie des trucs les plus compliqués. Encore à ce jour, j'ai aucune idée de comment tu as fait pour

nous approvisionner en nourriture tous les jours, pendant des années.

Et pas des trucs dégueulasses, premier prix pleins de sucre et de graisse non plus. On avait des légumes un peu jaune, des fruits pas très jolis, mais on avait vraiment de quoi faire de la vraie cuisine saine. Et pour l'occasion, vous aviez fait complètement refaire le coin cuisine.

Une des mamans qui travaillaient à la cantine du Lycée était venue nous donner des conseils sur l'organisation et le matériel. Une partie du matériel, c'était de la récupération, ça je le sais, mais comment tu as fait construire les évacuations, les fourneaux, les évier en si peu de temps, pour moi c'était de la magie. Et c'était de la pression mentale assez énorme. Mon idée, qui n'était qu'une suggestion était devenu une entreprise collective, elle avait pris forme. C'était flippant et excitant à la fois.

C'est durant ces repas que j'ai commencé à oser parler d'autre chose. Il nous fallait un nom pour commencer, on pouvait pas continuer à appeler cette association de bienfaiteur « le local » ça n'allait pas du tout. Et puis là, c'est toi Khalid qui a dit un truc...

- Ça va finir par être une colonie de vacances si ça continue, mais sans les vacances.
- Et c'est comme ça que le nom est venu. La Colo. Je pense que je trouvais ça chouette parce que c'était « Cool » dans le désordre et que ça apportait aussi de la couleur, de la diversité.
- Djo le voyait totalement autrement.
- Oui, Joachim lui trouvait que ça parlait de notre héritage coloniale. Il trouvait que c'était une bonne idée de se réapproprier positivement nos origines collectives. Nous étions tous issus des anciennes colonies après tout.
- Tu te souviens de ce qu'il s'est passé le lendemain ?
- C'est à ce moment là qu'on a commencé à voir le rideau tomber, non ? À l'époque, c'est pas qu'on savait pas que dans les étudiants, y avait des petits qui dealait un peu ; c'était normal ça faisait partie du paysage. Tu peux pas vraiment tout changer en une fois à coup de Bisounours et de pensée magique. Les petits venaient, ils faisaient leur devoir, ils respectaient la Colo, ce qu'ils faisaient en dehors, c'était pas vraiment nos affaires. Mais ouais, c'est la première fois qu'on a fait face au Commissaire Gustave de Saint-Cour. Rien que son nom, c'était mauvais signe ; quand il t'envoie la

bourgeoisie, c'est toujours pour renforcer un privilège. Et sur ce coup là, ça n'a pas manqué.

Je me souviens qu'il était rentré dans la colo, avec son air supérieur, ses yeux plissés, son petit costume bien repassé ; sa première question c'était « qu'est-ce que c'est que cette entreprise ? » Pas bonsoir, ni rien.

On avait tenter de lui expliquer. Il avait commencé à prendre des notes. C'était vraiment pas bon signe. Il soupirait comme si à chaque fois qu'on lui disait un truc, on le faisait profondément chier, c'était assez déconcertant. Il devait avoir la fin de la trentaine, début de la quarantaine, mais la tête d'un mec qui avait choisi la police parce que ça lui permettrait d'assouvir ses envies de pouvoir. Il avait continuer en nous demandant d'un ton super hautain si on savait, je cite : qu'on hébergeait du trafic de stupéfiant.

Ça pour être stupéfaits, on était bien stupéfaits. Dans les 3 ou 4 personnes sans domiciles qui vivaient là d'une façon intermittente, nous n'avions jamais constaté quoi que ce soit d'anormal. On était un peu naïf, certes, mais pas à ce point.

Et puis il avait jeter un œil à notre coin cuisine et avait instantanément décidé que rien de tout ça n'était au normes sanitaires.

- Oh oh oh, je me souviens que j'avais commencé à gueuler un truc du genre « mais vous allez nous empêcher de nourrir des gens qui crèvent de faim pour une question de régulation à la con ? » Il avait pas aimé, il m'avait jeter un œil ; il avait demandé à contrôler mes papiers. Putain, il m'avait même demandé ma nationalité ce con là. J'avais jamais vu Djo aussi silencieux. Il ne bougeait pas, il disait rien, il observait juste. Je crois que de voir ça, ça avait cassé un truc en lui. Il pensait faire le bien et voilà un mec soit-disant dépositaire de l'autorité qui arrive et comment à lui dire qu'il faisait que de la merde et qu'il fallait qu'il arrête.

- Il nous avait donné quelque jour pour fermer la cuisine, et arrêter de loger des gens, sans quoi il allait revenir avec un mandat de perquisition.

- Je te jure, c'était trop chelou, on dirait qu'il était rentré là avec la certitude de trouver des junkys et comme y avait que nous, il avait commencé à juste verbaliser pour se défouler. Comme quoi on était pas aux normes, pour faire ça fallait des permissions, c'était pas légal bla bla bla. J'étais à deux doigts de lui foutre une claque. Et il avait vu Algernon dans

sa cage, dans un coin de la salle de classe, alors là c'était foutu, putain. À croire que la petite souris blanche était une arme de destruction massive. Et mais cette tête de con qu'il avait, c'était un truc industriel.

- Je me souviens que quand il est repartit, Joachim n'a pas décroché un mot. Je sais pas trop ce qui lui passait par la tête, mais on aurait dit qu'il était en train de calculer un truc. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. C'était comme si il venait de voir un cygne noir.

- Il aimait bien cette histoire des cygnes noirs, Djo. Comment les mecs qui classaient les oiseaux pensaient que les cygnes, c'était blancs, parce que les mecs étaient Européens et vivaient dans un monde où tout était blanc. Et puis en arrivant en Australie, bim, des cygnes noirs et ça a foutu toute leur classification en l'air.

- Ça avait forcé à remettre en cause toutes leurs assumption au sujet de l'évolution des oiseaux. Et là, j'avais vraiment l'impression que Joachim venait de réaliser quelque chose auquel il n'avait jamais été confronté avant.

- Moi non plus, j'avais jamais vu un flic de si prêt avant. Enfin pas un haut gradé comme ça, débarquer au milieu de rien. Les mecs de la BAC qui contrôlait nos papiers le soir

(comme si je sortais de chez moi avec ma carte d'identité juste pour traverser la rue ou parler à des potes), c'était un truc régulier. Mais ça, là, un type avec des gallons et tout, qui se la pétais grave. C'était nouveau.

Enfin il était repartit en nous lâchant un sale ultimatum à la con ; fermer la cuisine, se débarrasser d'Algernon, mettre un verrou sur la porte, obtenir une licence pour la salle de sport.

En gros, il voulait nous faire rentrer dans les clous. C'était assez violent pour Djo qui s'était toujours dit que si on faisait tout ça pour nous, entre nous, personne ne viendrait nous faire chier. Qu'on volerait tranquillement sous le radar. Et là d'un coup, on était au plein cœur de la cible et on était pas prêts pour ça ; aucun de nous.

Fuck, putain. J'avais vraiment pas capté comment c'était bad en fait. Maintenant que j'y repense, je vois bien que c'était le début d'un truc glauque, mais à l'époque, j'avais pas tilté. Comment je pouvais être aussi con.

- Tu peux pas t'en prendre à toi-même comme ça Khalid, on était jeune, on ne pouvait pas savoir. On n'avait pas d'expérience et on n'avait pas le recul suffisant pour comprendre ce que ça voulait dire.

III. Sous la peau

- Yo, tu te souviens la gueule qu'on a tiré quand t'as commencé à parler de donner des cours d'éducation sexuelle.
- J'ai rarement autant ris de ma vie. Vous êtes passés par toutes les couleurs de l'arc en ciel. Verts, rouges pivoine, violets, bleus. Vous saviez plus où vous mettre.
- Mais on avait pas d'expérience ni rien, notre vie c'était la Colo, on était à deux doigts de dormir dans le local. On allait à l'école et au local et c'était tout. Enfin moi j'allais à la Mosquée de temps en temps, faire acte de présence sinon je me serait fait décapité par ma grand-mère, mais franchement, on avait pas le temps pour les relations. Du coup, ta proposition, elle nous a un peu mis le feu tu vois. On s'attendait pas à ça de ta part.
- Pourquoi, parce que je suis une fille ?
- Et... parce que t'es... Yasmine. On t'avait jamais considérée comme une personne sexuée tu vois. T'étais un peu notre petite sœur et quand t'as commencé à parler de ça, ma première réaction ça a été de me dire que si tu voulais l'enseigner, c'est que t'avais de l'expérience tu vois. Tu m'aurais dit que t'étais championne olympique de lancé de

javelot que j'aurais été moins surpris. Djo, lui, il m'a dit un truc après. Mais je sais pas trop si je devrais te le répéter comme ça.

- Quoi ?

- Il m'a dit que je devrais pas trop te faire chier avec ça. Il avait le pré-sentiment que si tu voulais en parler, c'est que t'avais besoin d'en parler. Pas parce que ça t'excitait ni rien, mais c'était que ton instinct c'était de protéger les filles ; qu'en gros ça te serait jamais venu à l'idée si ... tu savais pas d'expérience qu'il faut protéger les filles de la prédatation masculine.

- Il a compris ça quand ?

- Le jour où tu nous as parlé de commencer ces cours.

- J'avais de plus en plus l'impression que tous les enfant de nos âges et même les plus jeunes commençaient à voir leur corps comme une marchandise. Les filles venaient me voir pour me parler de tel ou tel gars et de comment elles pouvaient faire pour qu'il les laisse tranquille. Certaines pensait que céder c'était plus simple que de lutter, d'autres se disaient que pour éviter le chantage ou les violences, elle pouvaient donner des faveurs sexuelles. C'était un bordel sans nom ce qui se passait sous notre nez, et pour moi c'était

un problème qu'aucun de vous deux petits neuneus fleurs bleues n'allait prendre à bras le corps ; alors c'était à moi de le faire.

- On ne s'attendait pas à ça, et franchement, ça a libéré la parole sur pleins de choses. Je t'ai jamais remercier pour ça.

- Je voulais remettre la tendresse et le respect au sein des relations dans la cité. On avait une bonne base qui démontrait que le respect, entre nous, c'était quelque chose de vertueux. Plus on se respectait mutuellement, plus on réussissait à accomplir des choses ensemble. Je sais que c'était super tabou, mais je me disais que je pouvais pas laisser s'installer un climat de tension, de pression et d'oppression des filles. Dans un sens, je pense que vous m'auriez jamais pardonné d'avoir laissé faire si vous étiez un jour sortit de votre torpeur émotionnelle. Et pour être franche, je ne me serais jamais pardonné moi-même de ne pas avoir agit pour ma communauté.

En parler, c'était bizarre, c'était gênant. Parfois c'était glauque. J'essayais d'expliquer les notions de consentement, l'importance de la réciprocité, et je pense que si vous n'aviez pas été là, attentifs, intéressés, les autres garçons et les petits n'aurait jamais entendu le message. C'était compliqué, parce que je ne savais pas ce que c'était que la virilité, alors il fallait

en parler. Il fallait m'en parler. Et certains des petits étaient tellement fiers, tellement arrogants, tellement pleins de certitudes horribles qu'il fallait détricoter. C'était pas toujours mieux du coté des filles. Entre les prudes, moralisatrices autoproclamés, les filles brisées, les filles sans aucun contrôle sur leur propre destin qui pensaient qu'êtrent soumise c'était le chemin unique vers la féminité ; il y avait un sacré travail de déblaiement à effectuer.

Se réapproprier sa sexualité, ça signifiait avoir la capacité de la penser en d'autres termes que les termes pornographiques du commerce du corps et de son image, et à l'opposé, les termes purement procréatifs enseignés par l'éducation nationale et la religion. La violence qui s'était instaurée dans la dialectique entre les deux faisait des victimes dans tous les camps. Victimes des viols, des agressions, des insultes et des injures, mais aussi – et ça je l'ai découvert grâce à vous – des victimes chez les garçons qui pour se sentir virils, se sentir acceptés, se sentir homme, devaient se plier à des images de la masculinité infiniment toxiques, difformes et inatteignables.

Remettre à plat les attentes de chacun, prendre le temps d'expliquer que le plaisir, le désir et le choix ce n'est pas prendre, le plus violemment possible pour imposer sa

volonté et sa puissance ; c'est une danse, c'est un choix mutuel, un rapport équilibré et respectueux. Je ne voyais aucune autre solution à mon problème, personnel que de tenter de le régler à un niveau collectif. Tu vois ce que je veux dire ?

- Tu peux te présenter s'il te plaît ?

- Je m'appelle Églantine Marie Valentine Chevalier. Je sais pas vraiment pourquoi je suis venue je t'avoue. Ça faisait des années que je n'avais pas vu Joachim. Mais quand tu m'as appelé, j'ai pas ... je sais pas. Je me suis dit. Enfin je sais pas, mais si je peux aider. J'imagine qu'il aurait voulu ça.

- Tu peux me raconté comment tu as rencontré Joachim ?

- C'est une longue histoire. On ne s'est pas vraiment rencontré, on était dans la même classe depuis la sixième. On ne se fréquentait pas vraiment. Il était ce petit garçon, renfermé, craintif, fragile même, le nez dans les livres, dans sa calculatrice, le regard toujours fixé sur quelque chose que personne d'autre ne voyait. Il était pratiquement transparent au collège au sens où il ne parlait que pour répondre aux

questions qui lui étaient posées. Il le faisait souvent d'une façon éloquente mais, lorsqu'il sentait qu'il s'étendait ou commençait à démontrer une certaine intelligence, il s'interrompait lui-même ; comme si il avait peur d'être découvert, d'être reconnu. Alors je ne le connaissais pas à cette époque là, il était là, bien sûr, mais je ne le voyais pas. On ne se voyait jamais en dehors des cours, il n'était pratiquement jamais aux fonctions sociales, il ne voyageait pas avec nous. Maintenant que j'y pense, c'est sans doute à cause de sa santé.

Et puis du jour au lendemain, en seconde, tout ça a changé. Il a commencé à me parler. Là, c'était comme si un épais voile de brouillard s'était levé sur l'image de Joachim, qu'il avait pris un certain envol, une assurance gaillarde. C'était un homme qui me parlait, plus le petit garçon chétif, et quand il me parlait, il y avait quelque chose d'irrésistible dans sa voix. C'était comme s'il me connaissait depuis toujours, ses mots délicatement choisis pour flirter sans agresser, le ton même de sa voix, modulé pour la douceur. Son humour tellement original, presque surréaliste. Toutes ces choses étaient si différentes des garçons de mon entourage, si exotiques, c'était captivant.

Je crois qu'il m'a parlé de toi, Yasmine, quand je lui ai demandé pourquoi il s'était mis à me parler réellement : il m'a dit qu'une amie lui avait ouvert les yeux sur les relations amoureuses en donnant des cours d'éducation sexuelle. Tu avais parlé de tendresse, d'attention, de respect et probablement donné des détails qui lui avait permis de se sentir autorisé à sortir de son retranchement et à m'aborder, d'une façon ... que je ne ressentirais pas comme une agression. Il était doux et délicat dans ses mots. Précis aussi, sans détour. Il a commencé par me dire qu'il me trouvait jolie. C'était déroutant. Il disait vraiment ce qu'il pensait et ne cherchait pas à jouer avec mes sentiments. Je pense que c'est ça qui m'a attiré vers lui au début.

J'ai répondu à ta question ?

- Khalid, tu pourrais me parler un peu de ce qu'était la Khalidation ?
- Ah ouais, en fait, c'est pas un truc ça. Enfin y avait cette idée que si tu voulais pas avoir de problème dans la cité, fallait pas ma prendre la tête, tu vois. C'était pas un truc pour

de vrai ni rien, juste que si tu étais cool avec moi, que t'aïdais ou tu proposais des trucs, bah tu avais le soutien implicite de la Colo. Mais en vrai, j'ai jamais rien fait pour encourager ça, c'était juste un truc que les gens disaient, comme pour participer à la vie de la communauté tu vois ; ils disait ça genre « ah ouais, mais ça passera jamais la khalidation », c'était une façon de dire que si tu vendais de la drogue aux petits ou que t'allais fracturer la porte du local ou quoi, bah tu pourrais plus bénéficier de ce qui simplifiait la vie.

Par exemple, on faisait de la réparation informatique ; enfin quand je dis « on », Djo faisait de la réparation informatique et avait commencé à proposer pas que le service de réparation mais aussi des ateliers où les jeunes le plus souvent, mais aussi des adultes, venaient apprendre à réparer le matériel. C'était gratos, comme tous les trucs qu'on faisait, mais il y avait une grosse demande. Avec les ordis tout pourrit qu'on vend aux pauvres, pleins de logiciels dégueulasses qui font tout ramer et des designs tellement naze qu'ils se bouchent de poussière en moins de 6 mois, c'était important pour la population de la cité d'avoir un endroit qui leur permettait de rentabiliser ce qui pour eux avait été un investissement substantiel.

Bon bah c'était normal que si tu faisais de la merde qui ne bénéficiait pas à la communauté, tu puisses pas profiter de ces priviléges. C'est toi Yasmine, d'ailleurs, qui avait commencé à nous forcer à réfléchir aux implications morales et philosophiques de nos engagements. L'impact que ça aurait sur la cité, sur la communauté. L'idée de contrat social et tout le bordel, t'avais l'impression qu'on t'écoutait pas quand tu nous parlait de tous ça, le soir autour du repas ? Bah la Khalidation, c'était ça, c'était ma contribution au contrat social de la cité.

- Et Joachim était au courant ?

- Djo savait tout, mais je crois qu'il faisait un effort de conscience pour ne pas être affecté. Mon rôle, enfin la manière de laquelle je le voyais, c'était de le protéger. Comme ça il n'aurait jamais à penser au jour le jour. Il pouvait facilement se perdre dans les détails et être paralysé par des trucs logistiques Djo. Moi je m'en foutais, je faisais ce que je pouvais pour que ça marche. Je gardais une trace mentale des gens qui nous devaient un coup de main, je faisais attention aussi de conserver un certain équilibre ; genre y a des gens qui ont besoin d'aide et qui n'ont rien à donner en échange, mais ça c'est pas grave, parce que les aider c'était notre mission. Mais y a aussi des structures, des

entreprises locales, des associations où quand on prenait sur nous d'aider leurs employés, leurs associés ou même de leur filer un coup de main en matière d'information ou de réseau, bah tout de suite, on pouvait demander des trucs en échange, des fois de l'ordre du détail, des fois on pouvait créer une synergie avec leur activité. Fallait aussi faire attention de ne pas empiéter sur les profits des entreprises locales.

Un des trucs qu'il fallait expliquer souvent longuement, c'était que si on venait récupérer des invendus dans une épicerie locale le soir, c'était pas un manque à gagner pour eux, c'était pas pour le refiler à des clients qui du coup auraient pas à l'acheter, c'était pour nourrir les gens qui de toute façon n'auraient pas la thune pour acheter cette nourriture. La Khalidation c'était aussi cette promesse là, d'être vigilant et de travailler dans le respect mutuel ; parce que ces gens savaient que si ils nous dépannaient et qu'ils se retrouvaient en galère à un moment, on serait là pour eux aussi, pour leurs enfants, pour leur famille, sans question de thune, sans question de rien.

Y a ce truc dans ma famille, tu le vois vachement avec comment ma grand-mère m'a pratiquement adopté, c'est l'idée qu'il y a de l'honneur dans le fait d'être là les uns pour

les autres. C'est un devoir, certes, mais c'est surtout ... putain c'est con, mais c'est rendre grâce à Dieu que d'être bon et attentionné.

La contre partie, c'est que si t'es mauvais, si tu fais un truc détrimentaire, t'as intérêt à pas venir chercher de l'aide après.

- Mais ça c'est pas non plus totalement vrai, je t'ai vu plusieurs fois accorder de l'aide ou du crédit à des gens qui avaient foiré. Comment tu expliques ça ?

- C'est différent ça, je crois que je vois de quoi tu parles.

.....

- Tu peux me dire comment ça s'est passé entre toi et Joachim, quelle relation vous aviez ?

- Bah, on était amoureux. Le truc vrai tu vois. Au début on allait faire des balades, il n'osait même pas me tenir par la main, c'est moi qui lui ai prise la première fois, il était tout gêné, c'était tellement mignon. Je crois qu'il n'avait jamais vraiment eu de copine avant, tout ce qu'il faisait, il le faisait précautionneusement, avec une attention méticuleuse. Il me

caressait les cheveux avec une délicatesse rare. Je sais pas si je devrais vraiment te raconter tout ça.

- Au contraire, Églantine, je crois que c'est très important pour ce qu'on essaye de faire. Raconte-nous votre premier baiser par exemple.

- Mh. C'était longtemps après qu'il ait commencé à me parler, peut être deux mois. On se tenait par la main, on se serrait dans les bras, ça n'allait pas vraiment plus loin, je crois qu'au début, il n'osait simplement pas. Ou alors il ne savait pas quoi faire. Alors un soir, je l'attendais à la sortie du Lycée, je l'ai emmené par la main contre un platane et je me suis appuyée contre lui, je suis montée sur la pointe des pieds et je l'ai embrassé. C'était étrange au début, comme si il n'arrivait pas à comprendre ce qu'il se passait, comme si il ne savait pas quoi faire, pour réagir positivement. On aurait dit qu'il essayait activement de ne pas fuir. Et puis il a libéré sa tension, il m'a serré dans ses bras et a naturellement suivi le mouvement. Il était délicat là aussi, sensible et doux. Sa bouche était suave et épicee, ça m'avait tellement surprise, le goût de ses lèvres. C'était pas ce que j'avais connu jusque là, pas que je ne fus réellement expérimentée non plus à cet âge. Mais lui était perdu, ça se voyait.

Lorsque notre baiser s'est éteint, il a rouvert les yeux, il a reculé. Il y avait dans son regard quelque chose que je n'avais encore jamais vu. C'était comme de la peur panique, ses yeux oscillaient comme s'il était en train de rêver ou de penser extrêmement rapidement. Il ne souriait pas, c'était inquiétant, mais quelque chose n'allait clairement pas. Et puis son regard s'est posé pour moi et en un instant, je l'ai vu sourire, s'approcher de moi à nouveau et me reprendre dans ses bras comme si de rien n'était. Il m'a serré très fort, embrassé la joue, regardé dans les yeux. J'ai essayé de l'embrasser à nouveau mais je ne sais plus ce qu'il a dit...

- Il est partit ?
- Oui, il faisait ça parfois, ça faisait un peu partie de sa mystique je dois t'avoue. Il avait tendance à disparaître, comme si il avait une identité secrète. Autant par moment ça me frustrait, autant je trouvais ça assez sexy pour tout t'avouer. Ce garçon qui était un livre ouvert, était aussi la chose la plus mystérieuse dans ma vie.
- Et votre relation, elle a duré longtemps.
- Il était mon premier amour véritable. Et oui, ça a duré plus de deux ans. Il n'était pas toujours là, il avait la Colo. Mais quand il était là, il était à moi, tout entier. Et c'était beau. Il

était tellement beau. Il pensait à moi d'une façon tellement romantique et me le faisait savoir en m'écrivant de longues lettres qu'il me donnait le soir avant de partir. Il faisait ce truc aussi, quand il me voyait en salle d'étude ou sur un banc ou quoi, au lieu de s'annoncer, il venait discrètement par derrière déposer un baiser dans mon cou. Ça me rendait folle à chaque fois, entre l'adrénaline de la surprise et l'endorphine du plaisir, c'était extrême. Il savait se faire si discret, disparaître dans le décor. Parfois il fallait que je me pince pour être sûr qu'il existait réellement.

Au début, je me disais que ça ne durerait pas longtemps, qu'on était trop différent. C'était excitant parce que c'était inconnu, interdit presque. Mais il m'aimait tellement, d'une façon si franche, si honnête, si pure. Je me perdais dans l'amour qu'il avait pour moi et je me laissais ensevelir et transporter. J'imagine que c'est l'intensité de l'adolescence, la naissance de la sexualité, l'éveil des hormones. Mais c'était d'une puissance irrésistible et à chaque pas que je faisais en arrière pour tenter de le fuir, de m'en défaire, mes genoux cédaient à la passion, mon ventre le désirait, ma bouche l'appelait de ses vœux, mon corps tout entier lui ouvrait les bras pour lui faire une place. Joachim. Je le désirais tant, que je ne sais pas si je l'aimais vraiment. Je n'ai jamais su faire la

part des choses avec lui. Mes sentiments pour lui étaient plutôt de l'ordre de la luxure j'imagine et pour moi ça voulait dire que ce n'était pas valide ; pas de vrais sentiments. Pas des sentiments d'amour du moins.

Avec le temps, je le voyais s'attacher et ça me faisait peur. Pas au début, au début son attachement, c'était trop mignon, comme un petit chien qui te suit partout. Il était mien et il y avait quelque chose de quasi hypnotique. A posteriori, je pense que c'était comme une sensation de pouvoir sur autrui. Enivrant.

Et puis j'en suis venue à le connaître, à le comprendre vraiment à découvrir ce jeune homme, entier, droit, juste, doux et attentionné. C'était fusionnel, il semblait vouloir ça, la fusion et son champ gravitationnel était si intense qu'on ne pouvait en échapper. J'imagine que tu sais de quoi je parles. C'était comme si autour de lui, il y avait un microcosme, un autre univers, une autre façon d'être, de parler, de voir le monde. Quand il n'était pas là, tout était plus feutré, plus politique, plus réel ; plus correct. Avec Joachim, tout pour moi devenait obscène. Des fois c'était exaltant et des fois, c'était carrément gênant. Avec mes amies, avec mes parents, je ne pouvais pas m'abandonner à

son univers, à sa fusion. J'étais moi, indépendante, sûre de moi et de mon futur. Et ça c'était difficile pour lui.

Le futur c'est ce qui nous a séparé. Enfin, c'est l'excuse qui a fini de nous achevé j'imagine. Mon départ à la fac de Médecine, c'était changer de ville, c'était aussi changer de vie. J'imagine que Joachim a eu du mal à comprendre ça, à l'accepter au fond. Il n'était qu'une parenthèse dans ma vie.

- Tu ne te voyais pas construire ta vie avec lui ?
- Non.
- Tu sais pourquoi ?
 - Pas vraiment, j'imagine que j'étais pas amoureuse de lui vraiment, que c'était plutôt un truc d'ado peut-être.
 - Tu sais ce que Joachim pensait de ça ?
 - On a essayé d'en parler, c'était n'importe quoi, je crois qu'il avait du mal à se faire à l'idée, c'est tout.
 - C'est lui donner trop peu de crédit. Joachim était toujours très conscient du recul que tu prenais dans votre relation, tu sais. Il nous en parlait. Sur la fin, il savait que ça allait se terminer, il pensait que c'était parce qu'au fond, tu ne te voyais pas bâtir un futur avec lui.

- Oui, c'est exactement ça.
- Il pensait que tu ne te voyais pas bâtir un futur avec lui parce qu'il n'était pas blanc et que t'arrivais pas à assumer ça au fond. Tu pouvais avoir une aventure avec un mec de couleur, parce que, comme tu le disais toi-même, c'était l'exotisme, tout ça. Mais tu pouvais pas le prendre au sérieux parce qu'au fond de toi, pour plaire à tes parents, pour remplir l'image que ta famille projetait de toi, il te fallait épouser un homme de ta caste sociale et, indirectement de ta race. Par conséquent, il n'aurait jamais rien pu faire pour que tu l'accepte comme un époux potentiel, comme une relation à long terme. Et ça l'a complètement ruiné émotionnellement, tu le savais ça ?
- Attends mais qu'est-ce que tu racontes, mais n'importe quoi ! Franchement il pensait ça ? Mais vraiment n'importe quoi ! Tu m'as fait venir pour ça, pour me dire que je suis raciste comme ça devant la caméra ? Mais génial ! T'es totalement folle ou quoi. Tu me demande de parler de ma relation avec Joachim et après tu m'accuse d'être une facho ! Mais c'est pour ça que ça pouvait pas marcher tu vois ! Y a que le racisme dans vos têtes. Vous voyez que ça partout et y a pas moyen de faire un truc qui vous plaît pas sans être raciste, ça y est.

- C'est ce que pensait Joachim. Toi et moi on se connaît pas assez pour que j'ai ma propre opinion de toi Églantine. Il pensait que t'avais mis super longtemps avant de le présenter à tes parents, parce qu'au fond, t'avais honte d'être avec lui. Que cette honte, t'arrivais pas à l'articuler et qu'elle avait fini par construire un mur à la place du chemin qui aurait du vous unir. Il pensait que tu serais plus heureuse sans lui, alors il ...

- Il n'a pas lutté. Quand ça s'est terminé, lui qui était toujours en train de soulever des montagnes, de semer des champs de fleurs, de transcender le temps et l'espace pour moi ; à la fin, il n'a rien dit, rien écrit. Il a juste sourit, acquiescer. Quand je lui ai dit « mais on se reverra, t'en fait pas » il avait répondu un truc super cryptique « tu n'as plus besoin de me mentir tu sais » et puis il était partit en faisant un petit signe de la main.

- Et tu ne l'as jamais revu ?

- Il a fait ça parce qu'il pensait que j'étais raciste ?! Sérieusement ? Mais quel petit trou du cul ! J'y crois pas !

- En fait toutes ces conneries, c'est de la faute des blancs, putain !
- Khalid ?
- Quoi ?
- C'est quoi ton problème avec les blancs ?
- Non, mais tu sais ce que je veux dire.
- Bien sûr, mais les gens qui nous regardent, ils n'ont pas fait Khalid en LV2. Et je pense que ce serait intéressant d'entendre ton point de vue sur le sujet.
- Tu cherches vraiment à nous faire exécuter ou quoi ?
- T'as vraiment littéralement peur des représailles physiques, d'un lynchage, juste si tu parles de relation raciales ?
- T'as vu ce qui est arrivé à Djo ? Bien sûr que ça me fout les boules. Je suis pas à ce point con pour ignorer tout le contexte, pour ne pas avoir enduré ça dans ma chair, dans mes os toute ma jeunesse. On parle pas de race dans ce pays, on en parle pas parce que les blancs ont décidé qu'ils n'étaient pas racistes. Alors ça, ça a clairement tout réglé. Maintenant, ils sont pas racistes, ils se protègent juste contre ces délinquants, ces malfrats, ces immigrants, ces violeurs et ces dangereux terroristes... si tous ces gens ont la peau

brune ou foncée, c'est bien entendu une simple coïncidence. Si on vise l'Islam avec des lois de plus en plus sectaristances, c'est pas du racisme, c'est pour « protéger l'identité française des dangereuses dérives communautariste ».

Tu te rends compte que c'est comme ça qu'ils parlent de nous ; de la colo. Enfin je sais bien que tu t'en rends compte, t'étais là quand le commissaire Gustave mon anus de Saint-putain-de-Cour est devenu adjoint au maire. Tu l'as entendu parlé de la cité, de notre cité, comme d'un ramassis de hors la loi qu'il voulait passer au bulldozer. Le gars, on l'a vu une fois, il a foutu les pieds dans la colo et ça y est, il avait une idée bien définitive de ce qu'on faisait, de qui on était. Mais non, ça c'est pas du racisme. Après il part en guerre contre nous, parce qu'il faut un bon thème pour unifier les blancs, et que casser du nègre et du rebeu, c'est bon pour l'image aux prochaines élections. Après tu me demandes pourquoi j'ai du mal avec les blancs ? Tu sais ce qu'ils ont fait à mes parents les blancs ?

- Tu parles comme si tous les blancs étaient pareils. Tu penses que c'est le cas ?
- Franchement, je sais pas. Tu vois Automne est pas comme eux. Pour moi elle est un peu blanche, pas totalement. En fait, le problème c'est que les blancs se disent Français,

comme si parce que notre peau était pas blanche alors on l'était pas aussi. Comme si c'était pas notre pays, juste parce que nos ancêtres viennent d'ailleurs. Mais nos ancêtres ils viennent des putains de colonies françaises ! Ils viennent du Vietnam, d'Algérie, du Maroc, de Guadeloupe, de la Réunion, dans le tas y en a qui sont encore en France et pas une qui n'en faisait pas partie quand on a été importé de gré ou de force. Me dire à moi que je suis pas Français parce que mes grands-parents viennent d'Algérie, c'est comme dire à un Alsacien qu'il est Allemand.

Alors je parles pas des Français, quand j'ai un truc à dire à propos de la race, j'ai le mérite d'en parler franchement, je dis : « les blancs ». Parce que les blancs sont des gros faux-culs sur le sujet, ils essayent de noyer le poisson en faisant genre on est tous égaux en droit, pays de la laïcité tout ça, et puis après ils font des lois pour taper sur la gueule des musulmanes, parce que c'est quoi ça ? De la laïcité, de l'Egalité ou de la Fraternité ? Non, ça c'est les blancs qui se sente frustré du bon vieux temps où ils pouvaient asseoir leur domination hégémonique de mon cul sur des populations indigènes et qui au lieu de tirer des leçons humaniste de l'histoire, en tire une moralité raciste de guerre de religion qui n'a lieu absolument que dans leur tête.

Et parce qu'ils se placent en position de victime « oh, nous on a rien fait, c'est eux les méchants avec leurs hijabs et leur merguez halal qui viennent nous grand-replacer » bah ça devient super facile de désigner tout ce qui n'est pas blanc comme l'ennemi à abattre. Mais putain de merde, y a bien qu'un blanc pour penser qu'il va se faire envahir par une population moins nombreuse et une culture sous-représentée dans la presse, dans les médias, dans le milieu culturel en général. J'imagine qu'ils se rappellent collectivement des crimes de leur ancêtres à eux, qui sont venu nous colonisés et ont peur que ce soit leur tour.

Voilà, mais c'est pour ça que je parle des blancs comme d'un collectif sans forme. C'est super déshumanisant d'être considéré comme un connard juste parce qu'il y en a 2 ou 3 qui partagent ta couleur de peau et qui se comportent comme des rats. Alors comme ils me déshumanisent dans tous leurs discours, comme ils m'essentialisent en me renvoyant à ma race en permanence, comme si j'avais pas le droit à mon individualité, à mon intellect propre, que j'étais voué de pas ma culture et mon environnement à devenir le cliché de merde qui remplit leur esprit raciste, et bien je leur rends la monnaie de leur pièce.

- Tu comprends que ça peut être violent pour un... blanc, comme tu dis, d'entendre ces mots.
- Yasmine, tu sais bien comme je suis. Je pense que la violence, parfois, c'est une réponse proportionnée, surtout à une agression préalable.
- Tu veux me parler de la violence qu'il y a dans ta vie, Khalid ?
- Je sais ce que t'essaye de me faire dire Yaz. Je suis pas encore prêt à en parler. Je pense qu'on a pas encore assez posé le contexte.
- C'est quand même important d'en parler, c'est à cause de ça que Gustave de Saint Cour légitime sa croisade contre nous.
- Yaz, putain, mais tu comprends pas ? Si c'était pas ça, ce serait autre chose. Les blancs ont pas besoin d'une excuse pour venir nous démonter la gueule. De leur point de vue, on est là pour être vaincus, conquis, défoncés, tués, voir carrément exterminés. Ils trouveront toujours a posteriori une raison valable de l'avoir fait. La raison qu'ils ont pour nous tuer, c'est juste qu'on a fait l'erreur d'exister.

IV. À fleur de peau

Okay, ça tourne là ? C'est une bonne idée je pense, mais tu peux être certaine que je ne vais pas faire présentateur télé. Pourquoi ? Mais parce que je déteste parler en public. Enfin prendre la parole comme si j'avais quelque chose d'important à dire, c'est vraiment pas mon genre. Non, mais la Colo c'est différent. Tu devrais demander à Yasmine, elle a l'air timide comme ça mais en fait, elle a une véritable voix, la voix d'une génération. Elle porte en elle la force d'une culture diverse et diversifiée et la foi imputrescible d'une philosophie du bien. Elle saura quoi te dire. J'ai pas son rapport au monde du tout, je suis un peu enfermé dans ma bulle, tu comprends. Je n'aurai juste rien à raconter.

Tu filmes toujours ? Mais pourquoi moi ? Il y a des choses bien plus intéressantes dans le monde, tu sais. J'aime pas me montrer. J'ai toujours le sentiment que lorsque les gens me voient, surtout hors contexte, sans savoir qui je suis, ce qu'ils voient ce sont deux choses : un garçon, et ma couleur de peau. Même si je veux bien qu'on me considère comme un garçon à l'occasion ça a ses avantages, ma couleur de peau dénote pour beaucoup une origine. Et comme mon origine n'est pas claire tant que tu n'as pas mon nom de famille en

entier, ça commence déjà à poser des problèmes, avant même que j'ai pu dire quoi que ce soit. Et puis être un homme noir – même si c'est pas toute l'histoire – c'est déjà être considéré comme un prédateur ou un danger potentiel, avant même d'avoir ouvert la bouche. Des fois je me dis que m'appeler Joachim, c'est plus pratique administrativement, parce que sur papier t'es pas déjà préjugé.

Donc je ne suis clairement pas la bonne figure à mettre en avant dans ton projet. D'ailleurs, c'est quoi ton projet ? C'est faire la promotion de la Colo en vidéo ou il y a autre chose que je n'ai pas compris ? Tu veux m'expliquer un peu ?

- Je pense que c'est à ton tour de parler en caméra maintenant.
- Hm.
- Tu sais aussi bien que moi que c'est nécessaire.
- On est pas obligé de tout montrer non plus.

- C'est pas un documentaire si on ne documente pas. Et tu es une partie importante de la Colo. Sans toi, on ne serait sans doute plus là depuis longtemps.
- J'aime pas me mettre en avant comme ça.
- J'en connais d'autres. On est pas là pour le plaisir, on est là par devoir.
- Okay, okay. J'aurais dut savoir que ça ne servait à rien d'argumenter avec Yasmine Farah, reine des arguments, grande prétresse de la rhétorique.
- Tss... tu vas me faire rougir. Aller, présente toi, bien face à l'objectif.
- Tu ne devrais pas me cadrer un peu de trois-quart, que ça fasse moins interrogatoire ?
- Comme ça ?
- Ouais là c'est mieux non ? Et puis t'as la lumière de la fenêtre en arrière plan, ça donne de la variété au décor et la composition est meilleure.
- Donc ?
- Ah oui... heum. Je suis Fleur Leroy.
- Attends, cut !

- Quoi ?
- Ton prénom c'est Fleur ?
- Bah oui, pourquoi ?
- Mais pourquoi tout le monde t'appelle Automne alors ?
 - Pas tout le monde, c'est juste à la Colo. Automne c'est mon deuxième prénom. Mes parents étaient des hippies tardifs. Ils voulaient m'appeler « Fleur d'Automne » et à la mairie, ils ont pas laissé passé le D apostrophe. Alors je m'appelle Fleur Automne Leroy. Je crois que ça a fait bien marré Khalid, et du coup il a commencé à m'appeler Automne au lieu de Fleur. Il m'a présenté comme ça à tout le monde et c'était fini. Y a que Joachim qui m'appelait Fleur au début, mais jamais en public, et puis il a fini par tomber dans l'habitude du surnom.
- Je ne savais pas. Ça te dérange pas si je continue à t'appeler Automne ?
- Non non, au contraire. Ça me donne le sentiment que je suis respectée, spéciale pour vous. Et que vous êtes aussi spéciaux pour moi.
- Comment as-tu rejoins la Colo, Automne ?

- En fait, j'étais amie avec Églantine. Pas sa meilleure amie ni rien, on venait pas du tout du même milieu, mais on avait quelques activités associatives en commun, on était sociales. Et puis une fois, elle est venue à une de nos congrégations avec Joachim. Les petits amis n'étaient jamais les bienvenus, ils avaient tendance à monopoliser l'attention et la parole, et notre comité était assez restreint et généralement réserver aux filles pour parler de trucs de fille. Joachim était instantanément différent. Il écoutait au lieu de parler, il faut dire qu'on ne disait pas grand-chose de fascinant : quand il y avait du public, ça ne volait pas bien haut. Et puis je me souviens, à un moment où Églantine lui a demandé ce qu'il pensait sur un sujet tout à fait banal, sa réponse a été franche, respectueuse, directe, mais aussi parfaitement inattendue. Là comme ça, je ne me souviens pas du tout de ce qu'il a dit, mais c'était comme entendre mon père parler de Mai 68. J'imagine que c'était passé au dessus de la tête de mes camarades, mais j'ai voulu en savoir plus. Du coup, j'ai discuté avec lui après les cours, il m'a parlé de votre initiative, il m'a invité à venir voir.

Tout de suite, j'ai reconnu votre mouvement une part d'ADN emmuré dans le marbre de ma famille, mais ici vivant, resplendissant et luxuriant. Il fallait que je sois là ;

c'était ce à quoi la totalité de mon éducation avait servie. J'ai demandé à Joachim si je pouvais faire quelque chose pour vous et sa réponse ça a été « et que souhaiterais-tu faire ? »

Et ça m'a scotché. En gros, je voulais agir, je voulais savoir, je voulais découvrir. Mes parents sont super ouverts d'esprits tu sais, ils sont limite révolutionnaires, mais avec le temps ils se sont sérieusement embourgeoisés. On a grandi avec ma petite sœur dans un environnement monochrome. On était les exclus, les rebelles, les autres dans nos groupes d'amis, dans nos écoles. Et là, je trouvais enfin ce monde que j'avais cherché tout ce temps, et je n'avais aucune idée de quoi faire pour vous.

Je vais être sincère avec toi, j'avais l'impression que quoi que je fasse, ce serait un geste impérialiste : la blanche qui débarque avec les meilleures intentions du monde et qui en fait fous le bordel dans l'économie et la culture du lieu ; bourrée de bonnes intentions et d'idées toutes faites sur comment tout améliorer, mais en fait super coloniale parce que je penserais que je sais mieux que vous comment mener vos vies. Alors j'ai dit à Joachim que je voulais observer. Pas agir, pas dans un premier temps. Je voulais pas imposer mes idées, direct comme ça. Il m'a regardé avec ce regard, tu sais, qui passe à travers les épaisseurs de chair et de pensée

trouble, et qui voit la nudité parfaite de ton âme, dans sa pureté. Il m'a tendu la main et il a dit, « bienvenue dans la Colo. Tu es l'une de nous maintenant ».

C'était pas facile je t'avoue. Tout était étranger. Les sons, les odeurs, le langage parfois. Chez moi quand on parle fort, c'est de colère ou d'inquiétude et parfois ici, les gens parlent fort parce que c'est comme ça qu'ils parlent, un truc méditerranéen j'imagine. Ça m'a pris un temps d'adaptation. Khalid m'a pas mal aidé à naviguer tout ça les premiers temps. Toi aussi, Yasmine. Vous étiez tous tellement accueillant, souriant, patients avec moi. Ça me touchait beaucoup, c'était humain en fait, du genre d'humanité qu'on ne lit que dans les livres en dehors de la Colo, elle était là, en application, vivante, organique, bordélique mais autonome. C'était tout ce que je voulais et pourtant, m'y faire une place a été très difficile, psychologiquement, intellectuellement et culturellement.

J'ai fini par demander à Joachim quel statut juridique vous aviez, si vous étiez une association loi 1901 ou une autre structure, pour faire fonctionner tout ça, l'électricité, le chauffage, les assurances... Il m'a regardé comme si je venais de lui mettre une baffe. J'ai demandé si j'avais dit quelque

chose de mal. Et il m'a dit : « Fleur, tu sais quoi, j'y ai jamais pensé. »

Sur le coup, ça m'a beaucoup faite rire, et j'avoue que c'était une réaction viscérale. Quand il m'expliquait comment vous fonctionniez, dans ma tête c'était pleins d'interdits légaux transgressés, contournés, l'acquisition du bâtiments, les repas pour les SDF, l'échoppe d'alimentation gracieuse. Tout ça c'était surnaturel dans mon monde associatif ; il y avait donc une raison à ça : vous n'étiez pas contraints au modèle associatif parce que vous n'étiez pas une asso, pas une structure, juste un état de fait.

Du coup j'ai proposé à Joachim de légaliser tout ça. De le mettre dans les normes. Ma contribution, ce serait de faire le pont, de faire le lien entre le miracle utopique de la Colo et la dure réalité du monde administratif Français. C'est comme ça que je suis devenu la présidente de la Colo.

En tant que présidente, mon rôle, ça a été de mettre de l'ordre dans les comptes, donc d'avoir des comptes, de mettre en place un abonnement symbolique, et puis de trouver des moyens de le contourner pour ceux qui ne pouvaient pas. Bien séparer nos activités, utiliser les fonds pour acheter des assurances, officialiser avec les autorités

l'occupation de nos locaux, notre raccordement à l'électricité, à l'internet, à l'eau courante...

Je t'avoue que c'est à ce moment là que j'ai commencer à me poser des questions sur les résistances que je rencontrais. L'associatif, ça me connaissait, je savais bien que parfois la bureaucratie se mettait dans le chemin, qu'il fallait un peu graisser les roues, parler le langage pour que ça passe. Zone urbaine d'éducation prioritaire ça donne le droit à des aides spécifiques attribués aux intervenants dans le cadre de d'actions bla bla bla bla ... faire le tri dans tout ça, c'était presque fun. Un exercice zen, œuvrer pour le bien. Retourner la machine de 1984, les douze travaux de Brazil, et faire sauter le frein au développement du projet de la Colo. Recevoir des fonds de la ville, du département, de la région, voir même de l'Europe, pour pouvoir promouvoir le mouvement que vous aviez créer, lui donner une crédibilité sur la scène associative, une existence aux yeux du monde.

C'est donc là que je me suis heurtée à un mur. Au début, je ne comprenais pas trop pourquoi, je t'avoue. Tout ce que je faisais c'était parfaitement en ordre, parfaitement rigoureux et certains dossiers passaient comme une lettre à la poste, mais les demandes de financement, invariablement, revenaient caduque : « essayez au trimestre prochain »,

« désolé il n'y a plus de fond allouable pour ce projet en particulier ». Alors que dans les autres associations auxquelles je parlais de ça, c'était « ah non, nous on a jamais eu de problème. »

Donc je me suis déplacée. Parfois y aller physiquement, avoir à faire à un humain, le regarder dans les yeux, qu'il réalise que t'es un humain aussi, ça délie les esprits et on peut avoir une conversation, pas juste un email de refus catégorique. Au bout de quelques rendez-vous, il y a un responsable de la Mairie qui m'a prise à partie dans un couloir, il m'a dit « venez mademoiselle, je vous invite à prendre un café ». On s'est posé dans un bar en face de la Mairie et il a commencé à me dire que le projet de la Colo était marqué au fer rouge. Il y avait une directive du commissariat qui nous décrivait comme une agence de blanchiment d'argent, et qu'aucune subvention ne devait nous être attribuée. Je t'avoue que sur le moment, j'ai un peu explosé de rire, mais le mec était super sérieux. Il m'a dit que clairement, on dérangeait en fait. Que dans pontes à la Mairie, quelqu'un ne voulait vraiment pas qu'on puisse toucher de l'argent public pour quoi que ce soit. Le mec était sympa, il voulait aider, il voyait bien que le projet était fondamentale pour la cité, et il me disait que chaque fois

qu'il en avait parlé à un supérieur, qu'il avait tenter de faire approuver des fonds, c'était revenu avec une excuse administrative à la con, signifiant en gros, que non, fallait pas leur donner d'argent ; en gros, comme si ça allait financer le terrorisme quoi.

- L'un de vous se souvient du soir où on a eu l'idée de faire la Télé en Couleur ?
- Oh man, c'était y a au moins 3 ans, non ?
- Pas longtemps après la rupture de Joachim et Églantine, à cette époque il était là, mais aussi, pas vraiment là.
- C'était le lendemain d'un truc que la télé des blancs appelait maintenant « un attentat » et on était furax. Genre limite on allait aller péter la gueule de TF1 ; mais il aurait fallu monter à Paris avec des haches et compte tenu de la tension et des militaires dans les gares, et puis du budget substantiel pour acheter les billets, c'était pas jouable. Non mais c'est bon, je déconne ; c'est pas la peine de me regarder comme ça Yas.

- J'avais oublié ça, tu vois. C'est vrai qu'il y avait dans les journaux télévisés, en boucle, la répétition qu'un mec, clairement un malade mental – clinique, interné à plusieurs reprise et tout – avait roulé avec sa voiture sur une file de passants. Et la télé mainstream avait décidé que par conséquent, tous les racisés étaient des terroristes. La question sur la bouche de tous les rageux, c'était « l'Islam est ils compatible avec la république ».

- Je crois que c'est Automne qui a proposé que la contre offensive, ce serait d'éduquer le public sur la vie de la Colo, sur comment ça se passait dans la cité. De faire limite un truc genre *Plus Belle La Vie*, mais intra muros ; sur nous. Djo était putain de pas jouasse à l'idée au début, mais il était jouasse à propos de rien à cette période.

- Son argument, c'était que nous mettre en avant, ça risquait de nous exposer aux représailles.

- Le mec était un prophète, on peut pas lui enlever ça.

- Automne, tu veux expliquer ton idée originelle ?

- Hm. Bah comme dit Khalid, c'était de faire une chaîne Youtube qui montre votre vie. En gros, moi quand je suis arrivée, ouverte d'esprit ou non, j'avais des a priori. Le seul moyen de les évacuer, ça avait été de voir la Colo en action.

En gros, pour moi, il y avait dans l'audiovisuel un rapport à l'immédiateté. On avait pas vraiment besoin de chercher plus loin, quand on voit le truc, on sait que c'est vrai. C'est pour ça que les plateaux TV qui passent leur temps à inventer des news ont l'air aussi respectables et sont aussi regardés : c'est parce que tu le vois alors c'est vrai ; même si ce que raconte les panélistes c'est inventé de toute pièce.

Avec la Colo, dans la Cité, j'y voyais l'opportunité de dire « Arrêtez avec vos conneries. Regardez l'humanité qui grouille dans ces endroits que vous démonisez sans jamais ne les avoir connu ! » Et c'est vrai que Joachim, à ce moment, n'était pas bien enthousiaste à l'idée. Bon oui, il était mal et il n'arrivait pas à en parler, enfin du moins, pas avec moi ; mais du coup j'ai pas pris sa réticence comme un avertissement, juste comme un grommellement de chat mouillé. Il avait des moments, à cette époque, où il n'arrivait juste pas à articuler sa pensée, comme si quelque chose bloquait. Quelque chose d'indicible.

Donc mon idée, c'était ça ; en vrai, je t'avoue que c'était une idée que j'avais depuis fort longtemps. Je voulais toujours comprendre, apprendre la vie des gens. Toute cette diversité, ces autres cultures. Je voyais les ... gens comme

moi tenter de les assimiler, les « rendre comme nous », alors que c'était cette variété qui me fascinait moi.

- Tu veux dire, que les blancs nous promette de pouvoir être des membres actifs de la société, qu'on pourra enfin être des vrais citoyens, quand on portera des costards, qu'on aura traversé la rue pour trouver du boulot, qu'on parlera « correctement » le Français. Et que ce qu'ils nous disent jamais c'est que la dernière étape à cette intégration qui a pour projet explicite d'annihiler toutes nos spécificités.

- Ho, Khalid ! Tu as enfin lu Frantz Fanon ?

- Et ouais, Yas, tu crois que je t'écoute pas ou quoi ? Du coup la dernière étape pour être accepté par les blancs comme l'un des leurs, c'est de devenir blanc.

- Et c'est de la frustration, après avoir abandonné toutes nos spécificités, toutes nos racines, notre identité pour nous conformer à celle du colonisateur, tout ça pour se voir refusé l'accès à l'égalité à cause de notre couleur de peau, un truc qu'on ne peut pas changer, qui est la source d'une – non pas colère, le terme est trop faible – d'une fureur irrépressible.

- Yas ? Ça va ?

- Tu veux qu'on arrête de filmer ?

- Non, non, ça fait partit du ... de notre ... réalité. Désolé.
- C'est rien, t'en fais pas. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Pourquoi tu tremble comme ça ?
- Parce qu'il n'y a pas à y couper par quatre chemin. Khalid a raison ! Si les blancs nous considèrent toujours comme différents, c'est au fond qu'il ne savent pas penser qu'on peut être différents, mais humains quand même ! Et du coup ils nous traitent comme des sous-hommes et des sous-femmes, implicitement !
- Liberté, Égalité, Va-t-faire niquer.
- Elle était belle ton idée, Automne. Ça te ressemble beaucoup de vouloir faire le pont.
- Ouais, le problème, c'est que t'avais pas notion du point auquel les blancs veulent pas savoir qu'ils ont tord. Désigner un ennemi, c'est quand même vachement plus simple que d'admettre qu'on s'est chié dessus et que depuis le début, ces négros et ces bougnoules auxquels on voulait cassé la gueule sans raison, c'était des humains à part entière.
- Khalid fait une bonne analyse du problème. Mais ça n'empêche que la notion de filmer les gens, de leur donner cette parole qui leur était toujours enlever ; dans les médias on entendait tellement d'hommes blancs, de femmes

blanches, crier à l'oppression des femmes musulmanes avec l'utilisation du Hijab pour les soumettre et pas une seule fois, pas une, une voix de femme musulmane pour avoir son point de vue à elle sur la question. Est-ce que je suis soumise, moi ? Est-ce que j'ai l'air plus opprimée qu'une autre femme ? Est-ce que cette oppression ne vient pas plutôt d'un modèle archaïque, d'une idée de la virilité perpétuée par les mêmes médias que ceux qui nous décrivent comme des sauvages, violents ; ceux qui nous déshumanisent en laissant à penser qu'on ne serait même pas capable de gérer nos familles, nos enfants, nos budgets et que la pauvreté, ce serait pratiquement génétique, comme la violence. Ceux qui oublient notre contexte social et qui, par dessus tout, sont les architectes de ce contexte ; architecte de nos lieux de vies étriqués, brûlants l'été, gelant l'hiver, entassés les uns sur les autres dans des endroits desquels ils faut littéralement lutter pour sortir ; architectes également des conditions de notre oppression, généralisant des clichés sur notre soi-disant nature qui se répandent dans les nappes phréatiques du subconscient collectif comme un poison sans antidote. C'est tellement rageant de savoir que leur vision du monde ne fait pas que nous affecter, elle finit même par nous infecter ! Elle réussit à nous convaincre que nous sommes notre propre problème ! Quand tu as eu cette idée,

Automne, on a eu du mal à comprendre. Pour nous, enfin pour moi du moins, je me disais que si on montrait nos accomplissements, on montrerait aussi au monde nos vulnérabilités. J'avais pas compris que ton but c'était d'éduquer les blancs au départ, j'avais peur que ce que tu veuilles, c'était nous montrer comme des animaux de foire, comme au bon vieux temps des zoos humains ; nous exposer comme un faire-valoir ... qu'on finisse par servir de modèle du bon nègre de maison.

- Merci pour le vote de confiance, ça fait toujours plaisir.

- Non, mais je suis sérieuse, Automne, au début je n'avais pas compris ; c'était pas parce que je ne te faisais pas confiance, c'était parce que je n'avais pas une image de nous positive. Je pensais qu'on ne pouvait pas apparaître comme quelque chose de bien, de bon, d'intelligent, d'humain. Que c'était impossible par nature : j'avais honte de ce que j'étais, de ma nature, de mon apparence physique, de ma race, de ma culture, de mon être tout entier parce que ces médias là avaient formé mon image médiatique de moi. C'était pas toi, ça n'avait jamais été toi le problème. Le problème c'est que sur le moment, je n'avais aucune idée de la narration que je pouvais offrir au monde à mon sujet. Dans leur tête, j'étais une femme voilée, alors j'étais soumise et idiote et peu

importe ce que j'aurais pu dire ou faire, j'aurais pas été une bonne influence sur la jeunesse, j'aurais pas eu le droit d'accompagner mes enfants en sortie scolaire, j'aurais été un symbole d'oppression, antiféministe, régressive et subjuguée au joug de l'oppression patriarcale.

Sur le moment, je ne savais pas comment me positionner autrement, pas en tant que Yasmine, pas en tant que musulmane, pas en tant que femme, pas dans les médias en tout cas.

- Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

- Parce que c'est une longue réflexion, et je t'avoue que sur le coup, je ne savais pas l'articuler.

- Alors tu as dit « oui, c'est une bonne idée Automne » à la place ?

- Exactement, je ne voulais pas te décevoir, ça avait l'air de tellement t'enthousiasmer. Je voulais voir aussi, où ça allait mener ; tu sais, il y a pleins de projet dans la Colo, qui n'étaient pas les miens à l'origine et que je n'ai compris qu'une fois développés et mis en œuvre. Des fois, j'ai appris qu'il fallait faire confiance à la vision des gens que tu estimes ; même quand ton instinct c'est de fuir en courant.

.....

- Automne, tu penses que c'est en rapport avec ces démarches, que la présence policière a commencé à se faire sentir dans la cité ?

- Je ne pourrais pas le dire avec certitude ; mais ce que je sais de sources sûres, c'est que la présence policière n'a augmentée qu'ici, et seulement une fois que j'ai commencé à tenter de lever des fonds. Une partie du timing peut être une coïncidence, mais j'ai bien peur d'avoir fini par accomplir exactement ce que je voulais éviter : j'ai involontairement rendu votre existence plus difficile en essayant de vous protéger, comme une grosse débile. Dans un premier temps, c'était une patrouille de temps en temps, les contrôles devant les bâtiments ...

- Oui, bon, ça, ça existait depuis toujours.

- Mais c'est après que j'ai commencé à remuer la vase que c'était plus une patrouille toutes les semaines, mais deux ou trois par jour. J'ai même essayé d'aller leur parler plusieurs fois, les inviter à rentrer, à voir ce qu'on faisait. Le mot c'était toujours « squat » ou « occupation des lieux » comme si on fumait du crack ou quoi. C'était super difficile de pas se sentir agressé par une présence armée comme ça, et

oppressante. Une fois qu'ils ont su qui j'étais c'était contrôle d'identité perpétuel, à chaque fois que je croisais une voiture de police, bim, un coup de gyrophare « mademoiselle vos papiers s'il vous plaît ». Je veux dire, au bout d'un moment, les mecs me connaissaient, ils me demandaient mes papiers juste pour voir si je les avais. C'était de l'intimidation pure et simple.

J'ai commencé à en parler avec un ami de mon père, qui est avocat des causes perdues d'avance comme il dit, et il m'expliquait que le contrôle abusif, il faut le documenter, parce que les flics ont tendance à avoir raison par défaut quand tu déposes une plainte pour abus de pouvoir ou je sais pas quoi. C'est à toi de prouver que ta cause est valide. Il me disait que j'aurais d'autant plus de mal à être prise au sérieux que je suis une femme blanche, et que généralement, le contrôle au faciès s'applique plutôt sur des jeunes hommes racisés. Il m'a dit qu'il essayerait de se renseigner pas ses propres moyens, d'une façon indirecte, sur la cause de ce harcèlement policier. La réponse n'a pas mis longtemps à arrivé. Apparemment ça venait de la préfecture de police. C'est là que j'ai appris que Khalid était fiché S et que j'étais désormais considérée comme une de ses associées. Je t'avoue que là, j'en menais pas très large.

Mon père avait toujours parlé de la police avec un certain dédain, des restes de ses années militantes. Il tirait un vrai plaisir à être « connu des services de renseignement ». Mais mon père c'était un nounours. Il avait jamais été considéré par je ne sais quelle brigade comme un terroriste potentiel. Il avait juste été arrêté une fois ou deux pendant Mai 68 c'était tout.

Quand je lui ai parlé de ma situation, il a commencé un peu à fulminer. Il a commencé à faire des courriers à la mairie et à la préfecture, pour demander des explications. La réponse était invariablement dans un charabia administrico-juridique de « c'est pas ton problème, on ne commente pas sur les enquêtes en cours, bla bla bla ». J'avais aucune idée de ce qu'ils racontaient, enquêtes en cours de quoi ? On était une association d'aide aux devoirs et de soutien alimentaire ... avec des ateliers de réparation informatique et électroménager ! Putain qu'on était dangereux quoi ?! On allait finir par renverser Whirlpool et Hewlett Packard ; attention ! Révolution contre Panzani ! Je te jure, j'étais totalement perdue. Ma seule solution à ce moment là, c'était de ne rien dire et de continuer à luter dans mon coin, en faisant genre que tout allait bien.

J'ai essayé d'aborder le sujet avec Joachim. Il m'avait jeter un regard que j'avais jamais vu avant chez lui. Honnêtement, il m'avait fait peur. Il s'était approché de moi, sans dire un mot. Il y avait des spams convulsifs dans son expression faciale qui flashait de la rage intense. Sa respiration était incontrôlée. J'avais tendu ma main pour le réconforté et il avait fait un pas en arrière sans rien dire, il était sortit. Je pense que c'est une des dernières fois où on a parlé. Je l'ai plus revu à la Colo ensuite, il n'était plus là quand j'y étais, je demandais à toi et à Khalid des nouvelles mais c'était comme si il avait disparu. Enfin Khalid le voyait encore, ce sera plutôt à lui de raconter ça je pense.

C'était vraiment une étrange période.

V. La couleur du sang

Et donc tu filmes avec ton téléphone comme ça, en attendant d'avoir des caméras ? Là je me demande si le réseau légendaire de Khalid réussira à nous fournir en matériel adéquat. Ça va, ça fait des bonnes images ou c'est bof ? T'es en train de me filmer là ? Je vais devoir me cacher ? Bon, qu'est-ce que tu veux que je te dises ? Pourquoi tu veux que je me présente à chaque fois, les gens vont finir par voir ma tête et savoir qui je suis, non ? Pour ceux qui regardent pour la première fois ? Okay, ça a du sens j'imagine. Bouge pas, je prends un coup de Ventoline et je suis à toi.

Bonjour ! Je suis Joachim Charrité-Ngo ! Et je suis là parce qu'Automne Leroy n'arrête pas de me suivre partout avec son téléphone qui apparemment fait également caméra pour une raison dépassant l'entendement. Cette jeune femme, d'apparence tout à fait décente comme ça vue de l'extérieur est en fait une parfaite déviante voyeuriste obsessive compulsive ! Fuyez-la !

J'ai oublié de te demander si tu pouvais faire du montage ou si il fallait que je sois sérieux ? En fait, c'est à maman qu'il faudrait que tu parles, surtout si ce que tu cherches ce sont

des informations historiques sur les habitants de la Cité. Moi je suis né ici, pas littéralement entre ces mûrs, même s'il s'en est apparemment fallu de peu, mais dans l'hôpital, en haut de l'avenue là-bas. Mon histoire à moi, c'est celle de cette cité, c'est celle de ce terrain de basket abandonné qu'il a fallu reconstruire par nos propres moyens, c'est celle des fresques murales qu'il suffisait de motiver pour obtenir des artistes qui vivent parmi nous. Mon histoire à moi c'est celle de la Colo.

Mais tu savais que les arrières-grands parents de ma maman étaient esclaves dans les champs de canne à sucre. Elle te parlerait des raisons pour lesquelles elle a choisi de venir en métropole aussi, et elle n'appellerait clairement pas ça un choix. Le choc culturel, entre ce qu'elle appelle encore « le pays » et l'hexagone, elle qui est née Française, d'ancêtre français depuis des générations, elle te dirait comme elle s'est sentie étrangère la première fois qu'elle a mis les pieds sur le sol français. Je pense, à y réfléchir, que ces histoires qu'elle raconte toujours quand il y a quelqu'un pour l'écouter, ça m'a profondément sensibilisé au monde du travail. Au capitalisme, en particulier, et j'y vois tant de parallèles avec ce qu'ont pu vivre mes ancêtres, que c'est difficile de me laisser aller à l'idée que quand je serai grand, je serai un exploité. Ce serait faire honte à mes racines, plier sous l'exact

même joug sous lequel ils ont été déporter, ce joug qui a les mêmes habits, le même ton, la même finalité : si tu travailles pas, tu meurs.

Ton travail il ne te rapporte pas, il rapporte à ton propriétaire ; à ton patron. Et pour désamorcer la révolte avant qu'elle n'éclose dans ton esprit, on te donne l'illusion du salaire et l'illusion du choix – désamorcer la révolte, c'est le propos de beaucoup de choix illusoires – et puis ensuite on t'enlève petit à petit les acquis sociaux pour que tu ne puisses plus quitter ton travail, en changer, le choisir, vivre sans travailler. Et puis on appelle ça « la société », on te dit qu'il n'y a pas d'alternative, et on t'enfonce la tête dedans sans jamais te laisser la relever pour respirer ; parce qu'il n'y a rien de plus terrifiant pour les dominants qu'un opprimé qui se met à reprendre son souffle.

Maman ne se rends pas compte que le modèle dont elle fait la promotion pour mon futur est une simple continuation de ce que les parents de ses grands-parents vivaient au quotidien. La disproportion tout aussi absurde entre la richesse des propriétaires et celles de leurs « main d'œuvre » perpétue le modèle, voir l'empire maintenant que les propriétaires ne se sentent plus responsable du bien-être de leurs esclaves.

À cette période, ils devaient veiller à ce que leur propriété soit bien entretenue, donc les esclaves étaient soignés, logés, habillés et nourris. C'était du bien matériel, il fallait un certain niveau d'attention pour le maintenir en état de fonctionnement. Même si malgré ça, dans les Antilles, le taux de natalité était encore plus faible que le taux de mortalité, ce qui forçait la traite négrière à déporter des noirs d'Afrique en permanence pour maintenir la quantité de bras au travail dans les plantations. Maintenant on ne s'occupe pas de ta santé ni de ton logement, on te donne le strict minimum légal de thune, les politiques continuent à démanteler les fondements qui permettaient aux pauvres d'avoir accès au logement et à l'hôpital parce qu'il faut payer les riches plus que les pauvres ; et puis on continue à déplacer la main d'œuvre, on l'appelle la flexibilité, mais maintenant, on la laisse se déplacer par ces propres moyens, et c'est à nouveau l'illusion du choix.

Illusion du choix parce qu'un choix qui est le choix entre faire ce qu'on te dit de faire ou mourir de faim et froid dans la rue, c'est pas un choix. C'est le même choix que celui offert à mes esclaves d'ancêtres.

Pourquoi ne sommes nous pas simplement humains ? Qu'est-ce qui est si difficile pour les gens, dans le simple acte

de te regarder dans les yeux quand ça ne va pas, comme si le mal-être était contagieux, alors que c'est l'inverse. Le bien-être est contagieux. Quand tu t'occupes de quelqu'un, que son niveau de vie s'améliore, que son acuité mentale revient ça ne lui fais pas du bien qu'à lui, il agit ensuite sur son environnement avec une orientation plus positive

Parce que c'est une autre chose ça, on dit que les gens sont stupides, mais ils ne le sont pas, ils sont juste fatigués et submergés par de la donnée en permanence. La différence entre l'information et de la donnée c'est que l'information a un sens informatif, elle t'apporte quelque chose et elle est déjà traitée le plus souvent, pour satisfaire un besoin. La donnée, c'est juste du bruit. Mais ce bruit est assourdissant. Pour les esclaves qui font les 3/8 qui rentrent chez eux pour s'entendre traiter de sauvage à la télévision avant de se poser devant un film qui les considère comme au mieux des gentils niais incultes, au pire des drogués, des voleurs et des violeurs (globalement, les méchants de l'histoire) tout ce bruit est abasourdissant. On n'est pas stupides, on est assommés par ces horreurs permanentes. La honte au modèle d'exception culturelle à la française qui ignore à dessein la culture de la partie multiculturelle de son peuple, qui la cantonne à une bonne blague, à un manque général de culture, à une image

rassurante pour ceux que Khalid va finir à me faire appeler les blancs.

C'est tellement triste, tellement frustrant, tellement rageant de penser que nos cultures qui étaient basées sur la fraternité, l'entre-aide familiale, le respect générationnel, le soutien et le partage de nos traditions est vu par les gens qui n'ont jamais mis les pieds chez nous comme un ramassis de perversions et d'égorgeur d'enfants.

Alors pour moi, c'est important de ne pas les laisser avoir raison, de nous soutenir entre nous, de montrer un front uni, une alternative à l'individualisme prédateur qui nous est vendu comme unique voie par le tsunami médiatique. J'ai l'impression qu'on peut, qu'on y arrive, qu'on a des raisons de garder la tête haute si tu veux mon sentiment profond.

Par contre, j'ai le sentiment qu'on est assaillis de toute part en conséquence. Que notre modèle dérange plus qu'il n'inspire, au sens où ce sont les dirigeants qui semble le surveiller et se rendre le plus compte de ce que l'on fait. On ne peut pas l'étendre, nous ne sommes que quatre, on peut pas commencer à faire le bien partout pour tous. Ce que je voudrais, c'est qu'on serve de modèle, qu'on puisse dire « regardez, ces petits arrivent bien à le faire dans un quartier que vous aviez abandonné à la misère et la misère disparaît.

Les enfants qui viennent de là sont plus indépendants, plus curieux, plus entreprenants, plus ouverts. Les adultes qui vivent ici sont moins dans la misère parce qu'ils ne sont pas seuls. Il y a moins de dépression, il y a moins de violence, il y a moins de haine et globalement, il y a de l'humanité qui vit dans ce lieu et tout ça ne repose que sur quatre gamins. Faisons la même chose chez nous ! »

Et faites le ! Vraiment ! Vous pouvez ! Ça ne demande pas plus d'énergie que d'aller vendre son temps de vie à un milliardaire en espérant des miettes en retour ; mais la qualité de la vie reconquise est incomparable.

Je ne parlais pas comme ça avant, tu sais... c'était pas mon genre de militer, de parler de l'esclavage à voix haute ou des trucs comme ça. Je sais pas, ces temps-ci, j'imagine que je sens le poids de quelque chose peser plus lourd qu'avant sur mes épaules. Désolé, qu'est-ce que tu voulais que je te raconte en fait ? Je te dis, tu ferais mieux de parler aux anciens, ils auront tous des trucs plus intéressant à te dire.

- Khalid, parles moi du jour où tu t'es rendu compte que quelque chose n'allait pas chez Joachim.

- Ah ouais, mais ça, c'est le jour où sa mère m'a appelée. Elle était en état de catastrophe tu vois. Je l'avais jamais entendu comme ça, elle m'a juste dit de venir, qu'elle savait pas quoi faire, ni quoi dire. En gros, elle préférait pas être seule avec Djo à ce moment là. Ça faisait déjà un moment qu'il avait abandonné une bonne partie de ses responsabilités au sain de la Colo, il ne venait plus vraiment au cours du soir, il faisait encore quelques réparations d'ordi, mais il passait juste les chercher, il avait plus trop de contact avec le public en gros. Et franchement, c'était pas pire, compte tenu de l'état dans lequel il était, déjà avant ce soir là.

Quand je lui demandais d'en parler, il me disait toujours « plus tard » et en fait, on se voyait quasiment plus. Y avait une raison à ça, je crois que je l'avais tellement profondément déçu qu'il n'arrivait même pas à me regarder dans les yeux. Mais je veux pas te raconter ça maintenant ; c'est pas le moment.

Quand je suis arrivé dans sa chambre, il était dans un tel état, il était assis sur le bord de son lit, recroqueillé sur lui-même en train de se balancer d'une façon trop genre autiste. C'était tellement chelou de le voir dans cet état là. Il pleurait pas ni

rien, il était juste bloqué. De temps en temps, il levait les yeux, il regardait le labyrinthe de tube sur ses murs, il semblait réfléchir, mais en fait, il avait plutôt l'air de totalement buguer. Il m'a vu entrer, j'étais en face de lui, mais lui, il n'était pas là.

J'ai essayé de poser ma main sur son épaule, il a arrêté de se balancé et il m'a regardé comme si il voyait à travers moi, comme si il y avait un monde en mouvement derrière moi ou qu'un airbus était en train de nous foncer dessus. Je me suis assis au pied du lit à coté de lui, je lui ai demandé ce qui se passait. Et il a dit « Algernon est mort. »

Pour de vrai, je savais même pas qu'Algernon était encore vivant, depuis qu'il l'avait récupéré du local et remis dans sa chambre, j'avais arrêté de demandé des nouvelles. Mais c'était facile deux ans auparavant. Je savais pas quoi dire sur le coup, alors j'ai rien dit. Il a commencé à me parler d'une façon de laquelle on avait sans doute évité de parler jusque là. Tu sais comme je suis avec les blancs et tout, je pense que là, bah il était arrivé à saturation ; que la mort d'Algernon ça lui avait servit de catalyseur et que ça lui fait totalement recon siderer le monde. Et c'est ça qui l'avait plongé dans un état catatonique.

Par contre, ce qu'il avait à dire, c'était franchement ultra-glauque. Je sais pas si c'est le deuil qui parlait, ou si c'était tout une vie de refoulée, mais putain que c'était violent. Il a commencé par me raconter sa déception avec Églantine, comment elle n'était pas capable de l'aimer pour qui il était réellement et puis de comment personne n'était en fait capable de savoir qui il était réellement. Que son intelligence était telle qu'il était incompris par nature et incompréhensible, mais comment nous on le tirait vers le bas, on le forçait à ne rien accomplir d'important en le contenant dans de la trivialité. Il voulait créer, être pure création et que sans argent, c'était pas possible, que c'était probablement un système de contrôle des riches ; on pouvait pas s'exprimer, ni artistiquement, ni intellectuellement, en dehors d'un cadre déjà protégé par la bourgeoisie. Il délivrait sur comment il ne pouvait pas être aimé pour qui il était parce que le langage n'était pas suffisant pour exprimer ce qu'il était, et qu'il changeait trop pour pouvoir continuer à être ce qu'on appelait Joachim.

Des fois il disait des trucs, trop vite, trop perchés pour que je les comprennes. Ce que je comprenais, c'était que pour la première fois, je l'entendais exprimer un mal-être profond. Un désir de métamorphose quasi organique. Je crois au fond

qu'êt re noir le faisait souffrir. Il n'arrivait pas   se reconnaître lui-même dans le miroir. Il se dissociait totalement de son image, il détestait être vu comme un noir, il rejettait ses origines, même vietnamienne, il détestait   la fois l'absence de son père et la présence de sa mère. Il se sentait abandonné par l'un et étouffé par l'autre. Il avait la sensation horrible de devoir s'excuser d'être noir, d'être là, d'exister en permanence. Il me disait que la Colo l'avait aidé pendant un temps   contenir son mal-être,   espérer que dans le lot des enfants qui venait, des gens comme nous qui participait, il finirait par trouver quelqu'un comme lui.

Il avait l'impression d'isolement, de solitude, de n'appartenir   rien. Il n'était ni noir, ni viet', ni même blanc et il n'arrivait pas   savoir o t était sa place.

Du coup, je lui ai parlé de la première fois que j'ai découvert que j' tai  arabe. Quand j' tai  petit, j'avais pas l'impression d'être différent de mes camarades, faut dire que dans le quartier, dans la famille, on était tous pareil, alors j' tai  pareil aussi. Et puis c'est un instituteur, qui demandait ce qu'on allait faire quand on serait grand. J'avais répondu que je voulais être basketteur professionnel ou dessinateur de bande dessin e . Il m'avait dit « toi t'es bien un petit arabe

tiens », pas méchamment ni rien, mais j'avais jamais entendu personne me dire ça avant.

D'un coup, j'étais différent, j'étais pas normal quelque part, et c'était traumatisant pour le petit Khalid. J'ai du faire le deuil de ma normalité, embrasser ma différence, apprendre à vivre avec, à l'exercer en public sans honte, sans haine. C'est à ce moment que j'ai commencé à comprendre que j'étais une autre classe d'humain et ça a été scellé à jamais par la suite avec ce qui est arrivé à mes parents.

Je voyais bien que Djo faisait sa tête de « je t'écoute, mais je pense à whatmille choses en même temps ». Le mec était tellement en colère, il transpirait la rage, il tremblait dans tous les sens, ça faisait tord à voir. Alors je l'ai pris par la main, j'ai mis mon bras sur ses épaules.

- À ce moment là, il savait que tu l'aimais ?
- Bah forcément, c'était mon meilleur pote depuis des années il ...
- Non, Khalid. Savait-il que tu étais amoureux de lui ?
- Putain, mais droit au but Yas ! T'as jamais entendu parlé du tact ou quoi ?

- Écoute ça fait des heures que tu tournes autour du pot et je pense que c'est important, pour mieux comprendre votre relation.

- Oui, oui, bon, bah oui, Djo savait que je l'aimais. Forcément. Ça le dérangeait pas. Il était comme ça Djo, il t'acceptait tout entier. Il avait cette place en lui pour tes forces et tes défauts.

- Tu considère le fait d'être bisexuel comme un défaut ?

- Je sais pas Yas. Honnêtement, je sais pas. Je me dis qu'aimer tout le monde c'est mieux que de n'aimer personne. Et Djo, là, il était en train de s'effondrer sur lui-même, de tout détester, de tout annihiler dans sa chute. Il n'arrivait pas à se raccrocher à quoi que ce soit qui lui donnait de l'espoir pour le futur. Alors je voulais lui dire que j'étais là, et oui, si tu insiste, je voulais lui communiquer mon amour. C'était pas sexuel ni rien, c'était juste que mon ami souffrait et j'aimais vraiment pas le voir comme ça, mais à ce stade, je savais pas du tout quoi faire pour lui.

- Je pense que c'est peut être à toi, Yasmine, de dire dont Khalid se refuse de parler.

- Je sais pas vraiment si c'est ma place, Automne. Ma place, je la considérais comme une place politique, comme une idéologie. J'ai encore du mal à accepter que j'ai pu être si naïve. Comme ça, de l'intérieur, j'avais le sentiment d'aider, l'impression que mes idées réussissaient à changer le monde, à bouger les barrières.

Dans un sens, c'était le cas et je vais te dire autre chose, les barrières qui bougeaient étaient importantes. Les filles et les garçons venaient me demander des conseils sur comment se comporter, au lieu de siffler dans la rue, de coucher en échange d'un service, tout semblait se normaliser. Nos paniers de don alimentaire étaient toujours pleins, notre politique fonctionnait à plein régime et j'en étais tellement fière.

C'était là ma plus grande faute, ma fierté m'empêchait de considérer qu'il y avait autre chose qui se cachait derrière notre succès. J'imagine que c'est toujours comme ça en politique, tu veux un changement, tu imagine une loi, et tu la promulgue en imaginant que ça va changer quoi que ce soit (ou que du moins si rien ne change, on t'en fera pas

porter la responsabilité). Et moi j'y croyais que tous ces changements se faisaient par bonté.

Attention, je ne dis pas que c'était pas le cas. Ce que je dis, c'est qu'il y avait derrière ça un moteur invisible qui stabilisait le tout et faisait œuvre de méthode dont ni Joachim, ni toi, ni moi n'étions véritablement conscient. C'était tout dans un angle mort, parce qu'on se disait que ça allait sans dire qu'on n'était pas là pour enfreindre la loi.

Bon, c'est que maintenant, à faire ce film, que je réalise que la loi n'était de toute façon pas de notre coté. Elle est là pour protéger les possédants, les gens de bien ; elle est là pour les protéger du bas peuples, des petites gens. Et les petits gens, c'est nous. Donc la loi est un système d'oppression qui masque sous couvert de protection pour être accepté par ceux qu'il oppresse.

C'est une des belles théories de Joachim ça, c'est un sacré héritage qu'il nous laisse ; la capacité d'appréhender notre existence sans le spectre du mensonge. L'esclavage non pas aboli mais métamorphosé en capitalisme. C'est affligeant, mais c'est aussi parfaitement logique, implacable ; et ça aurait du me faire tiltter que tout se passait trop bien.

À la base, tout notre système d'action partait de la Khalidation. Ce que je veux dire par là, c'est qu'on avait une idée, par exemple, je voulais faire de l'éducation sexuelle pour les jeunes de la cité, et Khalid s'organisait pour les faire venir, pour qu'ils soient mentalement prêt à recevoir l'information. Il faisait ça en les engageant pendant le sport, en parlant à leur famille, en faisant fonctionner son réseau.

- Dit comme ça, je ne vois pas le problème.
- Ce n'était pas le fond du problème, c'est juste comme ça que ça l'est devenu. Pour asséoir sa crédibilité, Khalid devait gérer avec les bandes qui ont la main mise sur la cité, et il devait faire ça quotidiennement. En échange de la tranquillité dont on jouissait, il rendait des services, la Colo rendait aussi des services. On leur apprenait à anonymiser leurs appels, à déjouer les services de surveillance gouvernementaux sur leurs ordinateurs, à développer des systèmes de cryptographie. Joachim pensait aider des jeunes génies mathématiques à se développer, à prendre en main la programmation, l'informatique, tout ça ; mais en fait, même si ce n'était pas complètement faux, la finalité, c'était de rendre les bandes de cette cité pratiquement indétectables.

En échange, Khalid obtenait deux choses : un passage libre, avec ses biens, pour la redistribution alimentaire par

exemple, qu'il pouvait collecter dans les supérettes du quartier, mais il y avait aussi, ce truc que j'ai eu du mal à encaisser, parce que ça me touchait de près.

Lorsqu'une jeune fille venait me voir, battue, ou agressée, Khalid se chargeait des conséquences. Je prenais en charge la jeune fille ou occasionnellement le jeune garçon, on discutait et je pensais bien faire, il n'y avait jamais de récidive.

La raison, c'était que les agresseurs étaient alors chassés par les bandes, chassés, ou tabassés ; la leçon était reçue.

- Et de le savoir ça te pose problème ?

- C'est compliqué à expliquer, parce qu'on ne peut pas vraiment dire que ça ne fonctionnait pas. C'était même extrêmement efficace, vu que même au sein des bandes, les contrevenants étaient châtiés et ostracisés. Au fond, le problème, c'est que ça transforme l'agresseur, le fautif, le coupable, en victime. Et pour toutes les souffrances que nos filles enduraient, il n'y avait pas de justice autre que la Khalidation. Pas de choix, pas d'option, pas de confrontation possible. La sentence était passée même sur les frères des victimes, d'une façon indifférenciée mais au fond, ça ne changeait pas le système qui avait autorisé un frère ou un

cousin à agresser sa soeur. En gros, ça faisait l'inverse ce que j'essayais de faire, du haut de mon idéologie hors sol.

Ce que je voulais c'était changer les esprits à l'origine, faire de la prophylaxie. Ce que Khalid faisait, il savait que ça heurtait cette idéal là, il le savait puisqu'il le faisait dans notre dos cet infâme goujat.

- Je t'avoue que comme ça, j'ai du mal à voir le problème.

- Tu sais ce que j'aurais donné pour voir mon père disparaître comme Khalid faisait à tous ces agresseurs. Alors oui, ç'aurait été chouette pendant un moment, mais j'aurais pas pu payer le loyer, l'électricité, j'aurais pas pu rester ici, on m'aurait mise dans un foyer. Et Khalid savait ça, c'est pour ça qu'il n'a jamais touché à ma famille. C'est comme ça qu'il nous offrait une paix dont nous ne connaissions pas le prix.

- Attends, tu veux dire que...

- Oui, c'est à cause de ça que les flics nous avaient en ligne de mire. Dans un sens, Khalid était devenu le chef des bandes du quartier, leur supérieur hiérarchique. Il ne vendait pas de drogue, mais il organisait leur réseau, donnait des ordres et imposait le respect. Si tu le lui demande, il te dira que c'est pas comme ça, il était pas le chef, mais vu de

l'extérieur, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, surtout pour les keufs. T'as un arabe à la tête d'un cartel, ils vont pas aller chercher à comprendre plus loin. On pouvait jamais construire, espérer être aidée ni rien ; la Colo était morte avant d'être née à cause de ses conneries.

- Mais il pensait faire bien, non ?

- Je sais, c'est pour ça que je ne peux pas le détester, mais tous nos espoirs étaient réduits à néant à cause de ça. On ne pourra jamais devenir autonomes, parce que Khalid a merdé profondément en essayant de nous faire plaisir. Si ça c'est pas tragédique.

- Quand je pense que tout ce temps, je pensais que c'était moi qui vous avait mise dans le collimateur de la police avec mes bonnes intentions.

- Ça n'a sans doute pas aidé. Mais tu ne faisais que ce que en quoi tu croyais. Tu n'as jamais vraiment réussi à intégrer notre condition parce qu'elle ne s'appliquait pas vraiment à toi avant. Tu pars de la narration néolibérale de la méritocratie, que tout se mérite, il suffit de travailler pour. Tu n'avais jamais vraiment été confrontée à notre réalité, à ce que sont les enjeux des racisés dans ce pays. On naît avec déjà un train de retard, avec la suspicion comme seul arbitre.

Toi, parce que t'as l'habitude de la vie associative, tu te dis qu'on peut se gérer comme ça, qu'on a peut-être juste pas l'expérience ou l'audace – et ce serait légitime, si on était blancs. Mais en vrai, il y a des barrières invisibles autour de nous, qui nous coupe en permanence l'herbe sous le pied, des façons d'être, des façons de parler, des codes qui ouvrent la porte à certains et qui se referment sur nous comme un mécanisme bien huilé de déni et d'indifférence. L'indifférence systémique d'une administration officielle, c'est juste de la haine sans hausser le ton.

Et toi, t'as jamais eu à faire face à cette haine avant, t'as jamais même perçu son existence, alors tu t'es tapé contre le murs quand t'as essayé de faire pour nous, comme tu faisais pour les associations de blancs, en t'imaginant qu'une asso, c'est une asso. Mais une asso de quartier, comme ils disent avec le bel euphémisme, c'est tout un autre parcours du combattant, et il faut que ça rentre dans ce que les blancs pensent de nous... et voilà que je parles comme Khalid, mais il faut bien avouer que sa perception des choses à une certaine validité.

Sais-tu ce que je vais faire de ma vie, Automne ? As-tu idée de mon niveau d'étude ? Je ne peux rien faire, parce que pour prétendre aux bourses pour mes études, il faut l'aval de

mon père, et pour lui ça ne sert à rien que je fasses des études. Trouver un bon mari, voilà ce qui compte pour cet homme qui, honnêtement ne fait que du mieux qu'il peut. Il ne sait pas ce qu'il ne peut pas savoir. Il ne connaît pas la différence entre un BAC et un Master, il ne voit pas l'intérêt et donc se refuse à aider. Je crois qu'au fond il a peur que je devienne trop dominante, que je finisses par parler des horreurs de ma jeunesse.

Et parce que je viens de cet environnement, parce que l'école n'a cessé de me faire croire que si j'étais bonne, attentive, persévérente, j'aurais ce que je mérite : moi aussi j'y croyais. Je croyais que j'allais pouvoir devenir vétérinaire, ou même faire science-po. En vrai, je suis bloquée ici. Si j'ai de la chance je deviendrai secrétaire, je serais peut être manager dans un start-up.

J'aurais voulu, au pire, créer mon poste à la Colo, devenir Yasmine. Avoir un salaire pour faire ce que je fais déjà, ce qui marche. Mais même pour ça, il aurait fallu qu'on ne parte pas du principe que j'allais voler cet argent. Qu'on me fasse confiance dans un monde où j'apparaîs comme la soumise, l'incapable, la faible ou même la hors la loi. Et collectivement, c'est encore pire. Alors je n'ai pas d'avenir. Je

n'en ai jamais eu et je ne le réalise que maintenant, qu'après la mort de mon meilleur ami.

Je fais ce film, mais je ne m'attends pas à ce qu'il passe au festival de Cannes, ni même à ce qu'il soit regardé par la critique. Il faudrait peut être Mathieu Kassovitz dedans pour que ça fasse le buzz ; mais j'ai pas envie de faire le buzz. Mon ami est mort. C'est pas un tutoriel de maquillage. Je fais ce film parce que je peux le faire ; non, parce que je dois le faire. Parce que personne d'autre que moi ne le fera. Qu'il soit vu ou non, c'est pas mon problème au fond. C'est à sa mémoire que je travaille, à faire vivre l'héritage de sa brève existence.

Mon mentor a disparu. Tué par le système et combien veux-tu parié que demain, rien n'aura changer. Enfin rien pour eux, parce que nous auront perdu un autre leader. Ils auront brûler une de nos bibliothèques les plus précieuses, ils auront sacrifié notre espoir, notre futur, et pourquoi ? Putain. Pourquoi.

Tu sais bien que je n'aime pas qu'on me voit à l'image Automne. T'as l'air de prendre un malin plaisir à m'y mettre, mais c'est vraiment pas mon truc. J'entends bien que tu dises que si je ne parles pas de ce dont je veux parler, alors personne d'autre n'en parlera. Mais il y a des gens qui regardent tes vidéos au moins où j'irais plus vite à juste en parler un soir à la Colo ? Combien tu dis ? C'est pas possible ? Bon bah, si tu le dis.

Bonsoir, moi c'est Joachim. Ce soir j'ai envie de vous parler de quoi ? Tiens, vous parler d'image, c'est une bonne idée. Parce que j'avais pas envie d'être à l'image ce soir, je voulais vous parler de ce problème que j'ai avec la mienne. Parfois quand je me vois dans un miroir, je ne me reconnaiss pas, et si Yasmine ne m'avait pas forcé à lire C.S. Lewis, je n'aurais aucune idée de ce qu'il m'arrive. C'est pour ça que j'ai envie de vous parler, à vous, de ça aussi.

On vous demandera dans la vie de vous comporter d'une certaine façon, en vous promettant une récompense, cette récompense, elle sera alléchante, forcément ; souvent ce sera l'acceptation. Et là, il y a deux choses, la première c'est qu'on vous demandera un effort, un petit effort, une entorse à ce que vous pensez être juste, être vous. Et compte tenu de la récompense en échange, vous choisirez de corrompre un

peu vos principes, mais juste un tout petit peu, rien de bien méchant.

Et vous aurez ainsi mis le premier pied dans la spirale. Les gens vous demanderont un autre petit effort, c'est pour une promotion, pour avoir être mieux vu d'une certaine bande, pour appartenir et vous intégrer, et cet effort sera une autre entorse à vos principe, une autre corruption. Et petit à petit, vous aurez appris à vous corrompre vous-mêmes.

Bientôt, vous serez tellement éloignés de ce que vous étiez que vous ne saurez même plus vous reconnaître dans une glace.

Ce qu'on ne vous dit pas, c'est que si vous résistez à la corruption, si vous êtes suffisamment fort d'esprit pour comprendre ce qui arrive et vous blinder contre cet assaut, alors vous serez abattus. On vous détruira jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de vous, on vous enfoncera plus bas que terre parce qu'il est hors de question pour un système de domination d'autoriser la dissension dans ses rangs.

Le prix pour pouvoir conserver la pureté de son âme est trop souvent la payer de sa vie. Résister, vaincre et survivre sans se perdre soi-même, c'est la marque du héros.

C'est un truc comme ça que tu voulais entendre ?

- Qu'est-ce qui t'as corrompu, toi ?
- La première fois ? Bien la première fois je voulais qu'elle m'aime. Je voulais être aimé et elle, elle n'avait pas l'air intéressée par qui j'étais, comment j'étais, alors il fallait que je change, parce que moi je l'aimais et c'est elle que je voulais. Il a fallu que je devienne un peu plus comme elle, que je fasse attention à mon langage, à mes manières, à ma façon de m'habiller. C'est comme ça que j'ai fini de me perdre, sans aucun doute, mais c'est pas là que ça a commencé.

Non, ça a commencé à l'école bien sûr. Les instituteurs qui te disent que c'est pas comme ça qu'on parle, qu'on dit en Français. De bien parler, de bien penser, tous ces gens qui ne pensent pas à mal du tout, mais qui sont déjà en train de te corrompre alors que toi-même, tu ne sais pas encore qui tu devrais être. J'imagine que c'est pour ça qu'ils te prennent à un si jeune âge, parce que t'es plus malléable, moins résistant, parce que tu sais pas encore que tu devrais résister, pour t'exprimer par ta voix. Ils te donnent la leur, fiers du travail qu'ils font, fiers de la conversion qu'ils opèrent en toi ; et dans un sens, ce n'est pas de leur faute, ils sont comme ça, ils viennent de ce monde là, ils n'ont aucune idée que ce qu'ils font, c'est nous convertir, et quand ils le savent,

ils l'excusent en pensant que c'est pour notre bien, pour notre futur, pour nous intégrer à la société Français, pour qu'on s'assimile mieux.

Ils n'ont pas compris que leur façon de penser l'intégration, c'est notre corruption. Ils nous demandent de devenir comme eux, pour qu'on puisse passer pour des petits Français. Ils n'ont pas compris qu'on est déjà des petits Français et que c'est leur définition de la France qui coince. On pourra pas changer comme ils voudraient qu'on change, et on pourra pas être intégrés, assimilés, par des gens qui penseront toujours qu'on est pas assez corrects pour l'être.

On est pauvre, on est racisés, on a des accents, on est comme ça. Changer ça à la sueur de notre front, c'est nous mentir à nous-mêmes pour faire plaisir à une masse informe et sans visage d'étranger qui pensent déjà qu'on devrait pas être comme ça, qu'on devrait parler un français correct, sans accent, sans inflexion. Qui pensent, avec le plus de bienveillance du monde, que si nous avons déjà l'outrecuidance d'exister, nous devrions être autrement que ce que nous sommes. Les cheveux courts, pour que ça fasse plus propre, des vêtements chers qu'on ne peut pas ce payer ou qui ne sont juste pas de notre culture, pour mieux paraître.

Le paraître c'est important dans ce monde. Et du coup à force d'être forcés, lobotomisés même à penser qu'il y a un problème avec nous, on fini par le croire, on fini par le penser, on fini par nous changer nous-même.

Le résultat est invariablement le même : ça ne change rien pour eux, et ça change tout pour nous. Nous n'avons plus d'identité individuelle alors nous n'avons pas d'identité collective. On éteint la flamme à l'intérieur de nous qui nous disait « voilà qui tu es », et on fait semblant d'être, semblant d'exister, semblant de tout, pour ne pas faire de vague.

Mais ça ne suffit pas ; on ne sera pas accepté pour autant, parce que ceux qui te demandent tous ces efforts, de leur côté, eux n'en font aucun. Ils sont bornés à une seule idée de ce qui fait l'un d'entre eux, et cette idée, aussi bien pensant soit-ils, c'est quelqu'un qui leur ressemble.

Et peut importe la quantité de cheveux qu'on lisse, la qualité des costumes qu'on porte, tant qu'ils auront instinctivement peur ou pitié de nous, voir les deux, il n'y aura pas de négociation possible, pas d'intégration possible, pas de fraternité non plus entre eux et nous.

Maintenant, je n'en peux plus. Je me retrouve prisonnier de leur mensonge, incapable de forger mon propre chemin

parce que c'est inacceptable pour eux et dans l'impossibilité de suivre le chemin qu'ils me recommandent parce qu'il m'est inaccessible par essence. Je suis bloqué, perdu, abandonné, battu et je ne peux plus me relevé et quelque part, ils arrivent encore à faire peser cette faute sur moi, comme si mon caractère n'était pas assez ceci ou cela, comme si c'était que j'étais un fainéant, que je ne faisais pas l'effort. Ils n'ont aucune idée des efforts qu'il me faut faire juste pour ne pas exploser. De la rage qui coule dans mes veines, à la considération du labyrinthe insolvable dans lequel ils m'ont enfermé en me promettant que si j'arrive à en sortir, j'aurai du bon fromage, comme une gentille souris blanche.

Mur, après mur, après mur, après mur. Je ne vois plus que des murs. Ce labyrinthe est une prison parce qu'ils me considère à moitié homme, à moitié animal sauvage. Et jamais je n'en sortirai. Ils ne peuvent pas m'aimer parce qu'ils pensent que ma nature se lit sur ma peau. Mais un pas de travers et c'est moi le monstre. Un mot plus haut que l'autre et je suis un dangereux prédateur. Je me sens prisonnier d'une mentalité que je partage, un problème que je ne peux pas résoudre, parce qu'il n'est pas le mien, il est le notre, collectivement et que personne ne veut en parler ; pour eux

il suffirait qu'on se taise, qu'on soit ce qu'on nous dit d'être pour que ça s'arrange, mais c'est idiot, aussi idiot que dire « marchez à quatre patte, pendant que nous on court sur deux pattes et on vous acceptera comme des animaux de compagnie ».

Je ne sais plus quoi faire pour prouver mon humanité. Pour démontrer une bonne fois pour toute que je suis aussi humain qu'eux et que ma différence n'est pas une tare à effacer mais un privilège auquel aspirer. L'uniformité c'est la mort de la créativité, c'est l'éradication de la politique : on a plus besoin de vivre ensemble si on est tous pareil, alors on a plus besoin d'y penser. Et moi j'étouffe sous ce tas de connerie qui n'est même pas le mien. Ce fardeau qui m'écrase et m'ensevelit sans que je ne puisse rien dire, rien faire, rien penser et rien accomplir. Sans que je ne puisses même simplement être moi-même parce que ce moi est depuis ma plus tendre enfance corrompu par toutes ces contraintes absurdes.

Ils vont tout nous prendre, tu verra, ils vont tous nous prendre en nous dire ensuite « ah, vous voyez que vous êtes des incapables ». Et puis ils finiront par nous tuer, parce que pour eux, c'est plus simple que de nous accepter.

VI. Les dernières feuilles d'automne

- Automne, tu veux me parler de ce que t'as décider de faire quand tu as vu que ça bloquait à la mairie ?
- J'allais pas abandonner en si bon chemin, je voulais vraiment passer outre ; après tout, j'étais un allier, non... non ? Cette fois j'avais pris rendez-vous avec le maire et j'ai donc été reçu par un adjoint, Monsieur Gustave de Saint-Cour. Il a été très cordial, très sympathique au début, il avait dut lire ma requête de travers, pensant que je venais pour me plaindre de la cité. Il avait des grandes phrases sur le besoin de faire le vide, de tout nettoyer pour remettre à neuf, j'avais pratiquement l'impression qu'il voulait tout raser pour gentrifier. Quand il a eu fini de s'écouter parler, j'ai expliqué que j'étais là parce que je voulais lever des fonds pour la Colo et que c'était bloqué de partout, il s'est assis, gratté la barbe, il m'a regardé d'un autre œil : « ah oui, j'entends, j'entends ; mais comme je disais, si vous voulez pouvoir entreprendre dans ce milieu, il faut d'abord que ça soit rempli de gens pour lesquels ça servirait à quelque chose d'investir. »

J'avoue que j'étais un peu surprise, et je lui ai fait part de ma surprise. Je pense que comme j'étais blanche, il pensait s'adresser à une alliée mais son ton, son dédain général pour un endroit qu'il ne connaissait clairement pas était franchement agaçant. J'ai été obligé de lui dire que tout ça fonctionnait parfaitement depuis des années, qu'on avait investit un lieu, que ce dont on manquait c'était de moyen. Que c'était avec ces moyens qu'on ferait baisser la criminalité, qu'on ferait monté le taux d'employabilité des habitants de la cité, bref, tous les points com' de merde que ces crétins de droite aime bien entendre. Et là, y a eu comme un silence. Un autre « j'entends bien mademoiselle, j'entends » et puis il a dit « vous avez raison, il est temps de faire quelque chose pour vous. Après tout, vous avez bien le droit de vous sentir en sécurité chez vous, c'est quand même la moindre des choses » et ce con m'a serré la main.

Il a rien compris, il a pas pris le temps d'entendre que je n'habitais même pas dans la cité, il a juste sortit ses points de campagne, il a rassuré ses propres clichés, bien enfoncé sur sa tête les œillères qui étaient déjà là. Je n'ai absolument rien pu faire, j'étais totalement verte en sortant de ce rendez-vous, j'ai du trouvé les toilettes rapidement, j'avais l'estomac au bord des lèvres. Il m'avait filé le tournis avec ses histoires,

j'en étais presque à croire ce qu'il racontait à propos de mes amis. Je savais pas si j'avais raté un truc, si il y avait de la violence que je ne voyais pas. C'était ça où cette raclure de chiotte était en train de vouloir éradiquer les pauvres au lieu de combattre la pauvreté.

J'avais pas idée, j'avais jamais vu du racisme, j'en avais entendu parlé si tu veux, je ne suis pas né de la dernière pluie non plus, mais je n'avais jamais vu biaisé la pensé d'un homme comme ça. De la bonne pensé pour chien, qui vient déjà en boite, prédigérée pour justifier plus facilement un génocide. Je me suis dit que c'était comme ça que les guerres arrivent en fait, des gens ancrés dans leurs idées à la con, qui sont aux commandes, aveugles aux arguments, incapables d'entendre des contradictions à leurs préconceptions. Après ça, je ne savais honnêtement pas quoi faire, mais j'avais vraiment pas envie de vous en parler, parce que Joachim était déjà dans un assez sale état après la mort d'Algernon, Khalid avait déjà la haine contre les blancs et toi, Yasmine, bah je voulais pas te décevoir. Je voulais encore croire que c'était possible qu'il suffisait, je sais pas, d'attendre, de trouver quelqu'un d'autre à convaincre. Il suffisait de contourner le système.

Et puis je suis arrivée deux ou trois jours plus tard à la Colo, la lumière était éteinte, il n'était pourtant pas très tôt, et sur la porte du local, il y avait des scellés.

- Tu te souviens de ta première rencontre avec Automne ?
- Bien sûr, elle était pleine de vie. Elle était venue voir, observer la Colo et en quelques minutes elle avait déjà pris part aux activités. J'étais en train de courir et sauter avec les petits et ça l'a faite plier de rire. Automne a ce rire, tellement contagieux. Tout son être vous entraîne dans son enthousiasme. Elle était tellement, tellement blanche. On aurait dit qu'elle n'avait jamais vécu quoi que ce soit de difficile dans sa vie. Bien sûr ce n'était pas le cas, mais c'était tellement d'optimisme au mètre carré qu'elle faisait même sourire Djo, je te jure.

Elle était venu avec les enfants, et elle les appelait « les p'tits loups », et elle hurlait comme un loup avec eux ; tiens j'en ai fait la sonnerie de mon téléphone. Trop marrante.

Et puis quand elle s'est présentée, elle m'a fait une courbette, m'a dit son nom en entier, et j'étais plié de rire, j'en pouvais trop plus. Qui s'appelle Fleur Automne, mais mort de rire.

C'était rigolo, parce qu'avec nous, elle était super timide, super calme, limite renfermée ; mais avec les petiots, elle rigolait, elle courait, elle était vraiment vivante.

- T'étais amoureux d'elle aussi ?

- Tout le monde était amoureux d'Automne, sauf Djo p'tet, et encore. C'est la seule blanche qu'il a jamais ramener, donc on peut pas savoir. Tu sais qu'il est sortit avec cette fille, Églantine là, et il l'a jamais ramenée. Je la connaissais parce qu'on était dans le même lycée, mais en vrai, il avait honte de nous, ou il avait honte d'elle, mais il a jamais mélangé sa vie privée et sa vie dans la colo. Il était comme ça Djo.

En tout cas, ouais, Automne était chouette. Elle s'intéressait. On aurait dit qu'elle voulait réparer quelque chose de cassé entre nous et les blancs, qu'elle voulait faire le pont ou quelque chose et ça partait d'une bonne volonté. D'un rare niveau de naïveté, mais putain c'était limite contagieux son inertie à la con.

Après on était tous quichotiques dans nos genres, alors forcément on avait adopté Automne comme notre petite

mascotte blanche. Avec ses jolies yeux verts, ses boucles blondes, ses fausses dreads, ses petites dents, elle était trop mignonne. Mais ça s'arrête là hein. Quand tu intègres la Colo, tu deviens notre sœur ; un membre de notre famille alors ça va pas plus loin, peu importe si parfois il y a des regards un peu trop long qui s'attardent ou quoi. Pourquoi on parle de ça ?

- Elle savait ce que tu faisais à côté ?
- Mais t'as pas fini avec ça Yas, je t'ai déjà dit que je voulais pas en parler.
- Tu sais que c'est à l'origine de l'épisode des scellés et ce qui s'en est suivit ?
- C'est ce que tu penses ? Tu penses que j'ai tué mon meilleur pote, c'est ça ? C'est ce que t'es en train de dire là ? Alors que tu sais très bien ce que je penses. Je pense que ç'aurait pas été ça, ç'aurait été autre chose. Les blancs quand ils ont une idée en tête à propos de nous, ils l'ont pas ailleurs. Ils vont venir, t'éblouir avec les gyrophares, te forcer à te stationner alors que ta femme est enceinte en pleine hémorragie interne et te faire attendre là la tête contre ta voiture parce que tu t'énerve pendant qu'elle se vide de son sang. Quand t'arrive à l'hôpital et qu'il est trop tard pour

sauver ton enfant et ta femme, tu crois qu'ils vont s'excuser ou quoi. Mais non, ils vont prétendre que t'étais alcoolisé, alors que t'es un musulman pratiquant et que t'as jamais bu une goutte d'alcool, que tu conduisais erratiquement. En gros ces connards ils vont te blâmer pour la mort de ta femme quoi, au lieu d'assumer comme des hommes.

- C'est un exemple bien spécifique, non ?

- C'est pas un exemple. C'est ce qui arrive. Crois moi que si Gustave mon cul de Sa-mère la Cour avait décidé de venir nous chier dessus, il avait pas besoin d'écrire W.C. sur la porte. C'est facile de penser que ce que je faisais, c'était le mal, c'était la cause des causes. Mais c'est comme ça que les blancs te font oublier le contexte. Par un tour de passe passe, alors d'un coup, la violence, c'est mal, faut pas. Et ça vient des mecs qui viennent te défoncer la gueule à la matraque et à la grenade dès qu'il y a la moindre manif. Le trafic c'est mal, mais l'alcool c'est cool, parce que ça rentre dans les poches de l'état ou quoi ? Nous maintenir dans la pauvreté, dans la crasse, dans la détresse, tu crois que ça fait quoi, que ça provoque jamais un problème. Nous bloqué l'accès à l'éducation et à un salaire décent en appelant ça de la méritocratie, c'est pas bien ce foutre de la gueule du monde ça non plus, c'est pas violent peut-être ?

C'est quoi leur deal, je mérite pas d'avoir une vie correcte ? Si je me foire à l'école, c'est pas parce que cette dernière demande des savoirs et des façons d'être, d'obéissance à l'autorité qui sont bien plus facile à acquérir pour les blancs, et encore plus pour les bourgeois parce que ça fait déjà partit de leur environnement et de leur culture. Que quand je me retrouve à galérer sur un vélo pour une start-up négrière de merde c'est parce que je ne mérite pas mieux ? Mais bordel à quel moment ça c'est pas de la violence !

Mais tu te rends compte de la chance qu'ils ont que je n'ai pas décidé de retourner la violence commise contre les nôtres au fil des années contre eux et que je sois pas du genre à me venger ? En l'état, il m'aurait suffit de pas grand-chose pour mettre le feu aux poudres, surtout après la condamnation du local. J'aurais voulu, on aurait cramé le commissariat, et c'était la guerre. Mais non. Djo voulait pas de violence, tu voulais pas de violence, Automne pensait que la violence c'était quand tu te casses un ongle. Alors j'ai rien fait, j'ai rien dit. J'ai juste attendu. Me dis pas que Djo est mort parce que des fois, je parlais à des gens et j'échangeais des services contre d'autres services. C'est pas digne de toi. Je vais mettre ça sur le dos du deuil qu'on est tous en train de faire, okay ; plus jamais ça Yas.

-
- Comme vous pouvez le voir sur ces images, la Colo, le lieu convivial de réappropriation de la pensée de notre cité a été condamné par la police municipale.
 - Automne ? Qu'est-ce que tu fais ?
 - Je documente. Il y a des scellés sur la porte, Yasmine.
 - Attends, y a un officier là.
 - Écartez vous de la porte là, c'est fermé.
 - Mais monsieur, c'est notre association.
 - Moi je sais pas, si vous voulez faut aller au commissariat.
 - Attendez, c'est fermé par la police municipale, mais elle a même pas le droit de poser les scellés sur un lieu d'activité.
 - Approchez pas je vous ai dit, c'est fermé. Moi on m'a dit que c'était un squat, j'en sais pas plus que ça. Apparemment y a du trafic de drogue et on sait pas quoi d'autre. Donc c'est fermé par ordre de la mairie.
 - Non mais rien de tout ça n'est légal là monsieur.

- Attends mais c'est qui la loi ? C'est vous ou c'est moi. Bah non, c'est moi, aller ! Circulez là ! Avant que je vous fasses une citation pour outrage à officier.

- Khalid, as-tu également le sentiment d'un profond changement, entre le Joachim dont on a parlé jusqu'à présent et celui qu'on a vu apparaître durant les évènements ?

- J'ai envie de dire oui et non. Dans un premier temps, il faut bien comprendre que Djo il était blessé, il s'effondrait sur lui-même. Je pense qu'on a jamais vraiment fait attention à combien son histoire avec Églantine l'avait rongé de l'intérieur. Entre le fait de se faire rejeté par cette fille, amoureusement, mais plus grave encore, c'était pour lui un échec de connexion avec une classe sociale qui lui conviendrait mieux. Il aurait voulu s'extraire de la cité, de la vie qu'il avait et aspirer à quelque chose de plus grand, tu vois. Il avait l'impression que la vie lui devait ça ; il avait ce genre de génie tout à faire indéniable, il brillait scolairement, il était incroyablement pédagogique et ce

leader passif ; combien de fois je me suis retrouvé à faire un truc qu'il voulait avoir sans réalisé que c'était son idée.

Il me donnait un propos, une raison d'être si tu veux ; et il le faisait avec une élégance, un savoir-vivre et un attention au détail. Il ne nous traitait jamais comme des pions, ou des subalternes, il nous traitait comme des alliés, des amis, ses égaux.

Quand Algernon est mort, ça a pris la fêlure qui commençait à apparaître dans l'armure, et ça a finit de la fendre. Il a éclaté en miettes et pour fuir, j'imagine, il a commencé à utiliser ses médocs contre les allergies là, je sais plus comment ça s'appelle...

- Ses antihistaminiques ?
- Ouais, c'est ça, il les utilisait d'une façon récréationnelle.
- Mais ça fait pas planer les antihistaminiques, si ?
- Pas planer, non. Djo c'était un mec droit, un mec qui n'aurait jamais touché une goutte d'alcool ni de drogue. Je pense que c'était de la drogue opportuniste tu vois, il en avait, il en avait beaucoup, accumulé avec les années et les prescriptions inutilisées, alors il la prenait.
- Mais ça lui faisait quoi ?

- Bah dans un premier temps, ça le faisait dormir. Il a commencé à faire des nuits de 10-12 heures. On le voyait plus à la Colo parce qu'il rentrait chez lui après les cours pour faire la sieste, et puis ensuite, il se couchait tôt. Parfois j'allais le voir et il me regardait, absent. Ce regard perçant, toujours à deviné ce que tu pensais, à analyser le fond de ton âme, ce regard avait totalement disparu. Il ne restait que la vasque de Djo. De la poussière virevoltant dans la lumière. Rien de concret. Il prenait ses médocs pour dormir.

Quand il était éveillé, il ne savait plus vraiment faire la différence entre le rêve et la réalité. Cette réalité qu'il voulait fuir, cette réalité qui l'avait tant blessé, elle n'existant pour lui que dans un monde lointain, comme un écho dans la brume. Parfois il me regardait en souriant, comme un enfant qui s'endort, il me parlait de ses idées qui n'avaient aucun sens : une de ses idées c'est que ce serait cool de mettre des éoliennes sur chaque poteau et pilonne électrique... comme ça ce serait le réseau qui créerait la charge et puis il partait dans des délires existentiels.

Il parlait aussi beaucoup d'amour, très librement, beaucoup plus que je ne l'avais entendu parler avant. Peut être que je passais plus de temps, juste avec lui, que sans les filles présentes, il pouvait exprimer des trucs ... comme sa colère

profonde, sa frustration sexuelle ou je sais pas quoi. Il avait l'impression d'être pris pour un objet, de ne jamais pouvoir être ce qu'il paraissait et paraître ce qu'il était. Qu'il ne trouverait jamais l'amour parce que personne ne pouvait le voir, il se sentait comme le dessin d'un smiley sur une fenêtre. Les gens rigolaient en le voyant et manquaient entièrement ce qu'il y avait derrière, la forêt, la rivière, le soleil couchant sur l'océan.

Et puis souvent, il s'endormait, juste comme ça, au milieu d'une phrase, au milieu d'une idée. Ça faisait de la peine, honnêtement de le voir comme ça.

Il répétait sans cesse : Kisnugi... kitsuni, un truc comme ça.
Tu sais ce que ça veut dire ?

- Kintsugi ?

- Ouais c'est ça ! C'est quoi ?

- C'est un truc japonais, non ? L'art de réparer les pots cassés avec une soudure en or. C'est pas seulement les réparer, mais aussi les rendre plus beaux.

- Bordel. C'est p'tet ce qu'il était en train de faire. Se réparer ?

- C'est peut être aussi ce qu'il avait fait pour nous. Nous réunir, nous rendre plus précieux ensemble que fragmentés. C'était l'art d'unir les gens brisés, de les mettre en valeur. C'était tout son travail.

Je n'avais plus de batterie quand Joachim est arrivé. Il y avait déjà plus d'une dizaine d'élèves, quelques parents, et puis nous trois, moi, Khalid et Yasmine devant la porte de la Colo. Le policier et sa partenaire avaient aussi appelé des renforts et on sentait la tension monter. J'avais l'impression de comprendre enfin ce que mon père racontait à propos de Mai 68 et je dois avouer que je ne faisais plus trop gaffe à rien. J'étais outragée, exténuée, poussée par l'adrénaline. C'était de la folie. Il y avait peut être 2 flics par manifestant, et quand je dis *manifestant*, je veux juste dire, les gens qui étaient là et qui attendaient qu'il se passe quelque chose en posant des questions auquel jamais les flics ne répondraient.

Et puis Joachim est arrivé. Il y a eu comme une vague de silence visible. Tout le monde s'est écarté. Il avait les yeux à peine ouverts, ça lui donnait un coté messianique à peine croyable. Et puis d'un coup, une fois en face des officiers, il a

ouvert les yeux et là comme ça, j'aurais juré qu'il s'était mis à briller, ou a luire, mais c'était juste mon imagination.

Il a demandé ce que les flics faisaient là et il a eu le droit au speech du genre « t'es qui, nous empêche pas de faire notre travail, etc » et il a pris une longue respiration, il s'est approché d'un pas de l'officier en charge et il a demandé « vous avez un ordre du tribunal ? Un arrêté préfectoral ? Une circulaire quelconque pour justifier de votre occupation des lieux ? »

Tu sentais les gens derrière lui commencer à trépigner. Il a lever la main pour leur dire de se calmer et tout le monde s'est tue. Rien que ça c'était super impressionnant en fait.

L'officier a dit un truc du genre « On est là pour condamner un squat. C'est vous les squatteurs ? »

Joachim a reculé d'un pas, il a montré d'un geste de la main le gens qui commençaient à s'assembler là et a répondu « on a vraiment l'air de squatteurs à vos yeux ? »

L'officier était genre « mais vous occupez ces locaux sans l'autorisation du propriétaire. » Joachim a répondu que les locaux étaient vétustes quand ils se les étaient réappropriés. Qu'ils avaient investit les lieux et fait des travaux de remise aux normes et de sécurité. Que comme le propriétaire était

la Mairie, qu'elle avait abandonné les lieux et refusé de répondre à nos injonctions, on avait juste pris ce qui nous appartenait de droit. « C'est un bâtiment dont l'accès nous est refusé pour une raison politique alors qu'on a payé pour sa réhabilitation, et que nos parents – qui payent tous leurs impôts locaux – ont donc payé pour sa construction. Essentiellement, à moins que vous ayez un papier écrit et qui vous donne légalement le droit de nous en bloquer l'accès, ce bâtiment est à nous et je suggère que vous dégagiez le terrain, sans quoi voilà ce qu'il va se passer : Khalid, ici présent, va aller chercher tous les élèves, tous les parents d'élève, tous les gens dont ont dépanné le matériel, tous les pauvres que l'ont nourrit et vous avez intérêt à être plus nombreux que nous quand ils seront tous arrivés parce que je peux vous assurer que vous n'êtes pas en terre conquise ici et que vos uniformes n'ont pas l'autorité que vous pensez face à cette masse d'opprimés dont vous êtes le bras armé de l'opresseur.

La seconde chose qui va se passer, c'est – vous voyez le camion bleu ciel là-bas : c'est le camion de reportage de France 3 que j'ai appelé tout à l'heure. Si vous levez une matraque sur nous, si vous lancez une seule lacrymo, les premières images du 19/20 seront « la police tabasse des

enfants sur les ordres de Gustave de Saint-Cour » et une brillante interview d'un de mes collaborateurs sur la persécution dont notre association est la victime de la part de l'adjoint au Maire. Vous croyez que c'est le genre de publicité qui lui fera du bien à quelques semaines des élections municipale ? »

Les flics se regardaient d'un air incrédule et moi je rigolais comme une baleine. J'ai vu Khalid filer comme le vent en direction du bâtiment le plus proche. Dix minutes plus tard, France 3 était en train de planter sa caméra, il y avait trois fois plus de monde devant la porte qui scandaient « vous n'êtes pas en terre conquise ici » et les flics commençaient à flipper parce que le journaliste commençait à interviewer les gens qui étaient là.

Sur le champ, les flics ont levé le camp, c'était trop beau à voir. Genre « circulez, y a rien à voir ». J'imagine qu'on aurait pu en rester là, mais Yasmine a pris sur elle de donner une interview au journaliste de France 3... Il n'en ont passé qu'un bout le soir au JT mais le mal était fait.

- Yasmine, pourquoi as-tu donné cette interview ?
- Sur le moment, ça me semblait important. Jusque là, nous étions enfermés dans un statu quo où la mairie abusait de son statut et de son pouvoir pour nous démoniser d'un coté, et de l'autre comme personne ne donnait jamais notre point de vue, c'était facile pour eux de le faire ; de nous utiliser comme un pion sur leur échiquier politique.

Nous avions deux choix à ce moment là : plier, nous renfermer sur nous-mêmes, et recommencer depuis le début en perdant une bonne partie de nos acquis – comme la salle, notre matériel, probablement une partie de nos étudiants aussi ; ou nous battre, réveiller les consciences, montrer au monde que nous existions et pas juste à notre propre communauté qui nous connaissait déjà, mais frapper les consciences : nous sommes des êtres humains, des citoyens, et nous existons et la mairie n'a pas le droit légal de nous opprimer ainsi.

Bien entendu, a posteriori, je me rends compte que c'était la mauvaise approche à avoir avec un média officiel. Ce soir là, ils ont gardé de l'interview ce qui donnait l'apparence que nous étions en guerre et titré « La cité se révolte, une nouvelle zone de non-droit ». Il y a eu quelques réactions positives, parce que tous les gens ne sont pas des moutons ;

les faits présentés étaient quand même assez clairs, mais c'est vrai qu'après la diffusion de ce reportage et de mon interview, ce qu'on vu la majorité des téléspectateurs c'est une femme voilée qui appelait à la guerre de religion. Alors que j'appelais à une révolte citoyenne pacifiste et un éveil des consciences, ce que le montage m'a fait dire aux yeux des gens déjà terrifiés à l'idée que la cité se soulève, c'était qu'on allait venir chez eux et briser leur porcelaine.

J'étais un peu naïve à ce moment là, je pensais pouvoir exprimer une pensée complexe et rationnelle à la télévision mais en quelques secondes, c'était clairement impossible de faire passer la subtilité de la situation et de contredire des années, des générations même d'endoctrinement qui nous faisait médiatiquement passé comme l'ennemi. La banlieue à feu et à sang, c'était le pain bénit des médias dominants. C'est vraiment à ce moment là que j'ai compris la vertus de ton initiative, Automne. Filmer les gens, chez eux, leur histoire, leur vécu. En fait, tu essayais de nous humaniser aux yeux de ceux pour qui nous n'étions que des sauvages.

C'était difficile pour moi d'en venir à devoir démontrer mon humanité ; c'était même carrément insultant de penser qu'une telle part de la population française en me voyant n'avait pas la moindre once d'empathie ou de considération

pour moi. Je suis une jeune femme éduquée, intelligente, émotive, sensorielle, et tout ce qu'ils voyaient, c'était le hijab et ils me considéraient comme une marionnette d'un Islam radical fantasmé. C'est à ce moment que je me suis dit qu'il fallait vraiment que je t'aide à faire tes émissions, les faire circuler le plus possible.

Politiquement, de Saint-Cour était obligé de répondre. Je venais de lui clouer les couilles sur la table et je ne l'imaginais pas rester comme ça et dire à tout le monde que « oui, en effet, il y avait une zone de non-droit, mais qu'on allait rien faire parce que Yasmine avait un petit marteau et une quantité quasi illimitée de clous. » Qu'il réponde était le but de mon intervention, parce que le statu quo énoncé précédemment était à notre désavantage. Mettre un peu de chaos dans la situation politique, c'était nous offrir une porte d'entrée dans le champ de la discussion. En gros, comme j'avais l'impression que la porte pour entrer dans la conversation nous était belle et bien définitivement fermée à clé, j'ai explosé un trou dans le mur à la dynamite.

VII. Jusqu'ici, tout va bien

Je vais te dire, je pense que Djo était pas complètement présent ce jour là. Il avait déjà du mal – ou plus exactement il ne cherchait plus du tout – à faire la différence entre le monde du rêve et la réalité. Il marchait éveillé mais encore moitié somnambule. Je suis certain que tout ce qu'il a dit, il l'a fait sous le coup de l'émotion et comme si c'était un rêve, comme si ça n'avait aucune conséquence, qu'il allait se réveiller et que ce serait fini. Jamais, mais jamais je ne l'avais entendu parler comme ça, encore moins je l'aurai imaginer tenir tête à un keuf blanc comme ça.

Je savais plus où me mettre, mais putain quand j'ai vu que ça marchait, c'était tellement ouf comme sensation. Je lui aurais roulé une pelle là en public (avant qu'il ne commence à dire mon nom aux keufs je veux dire).

Et après son intervention, il a juste disparu dans la foule. Tu sais où il est partit ? Il est partit se recoucher ! Mais le fou, je te jure.

On est rentré dans le local, ils avaient rien touché, mais c'était bizarre, c'était comme si quelqu'un était rentré dans une mosquée avec ses chaussures. Ces enfoirés avaient réussis à souiller la sacralité du lieu avec leur idées à la con. Ça a pris

un long temps avant que tout le monde se calme et ce soir là, on a fait que parler, que planifier. Il y avait eu un problème et stratégiquement, il fallait s'organiser.

Quand on a vu l'interview de Yas, l'ambiance a tout de suite changé. L'idée c'était « la cité est devenue une zone de non-droit » patati, « une émeute des habitants du quartier » nahahnah. Ce qu'il restait, c'était Yas en train d'expliquer qu'on allait pas se laisser faire par un pouvoir corrompu et ça a été interprété littéralement par la speakerine comme un appel à la révolte. La colo était réduit à une occupation illégale de locaux municipaux, et pas un mot sur pourquoi on était là et tous vénère. C'était décrit comme si on était venu en découdre avec la police ; du grand travail de reporteur. Encore un blanc qui est venu dire « vient on fait du sensationnalisme » et qui nous vend la même histoire, des renois et des rebeux qu'on peut pas tenir, les sauvageons. Zéro contexte putain, ça m'a énervé, je te jure.

J'étais en train de planifier sérieusement d'aller péter quelque chose à ce moment là, parce que quitte à passer pour des sauvages de toute façon, autant en profiter pour se défouler et qu'il y ait une bonne raison.

C'est là qu'Automne a dit un truc mais de ouf ! Elle a dit « et si on se présentait plutôt aux élections municipales ? ».

Ça a créé comme une vague de froid parmi l'assemblée.

« Je suis sérieuse, on aura tous 18 ans le jour de l'élection, on est tous de nationalité Française, qu'est-ce qui nous empêche de nous présenter. Au mieux on se fait élire et on peut changer les choses ; au pire, on a une plateforme pour enfin parler de nos problèmes ! »

C'était trop mignon comme Automne s'incluait elle-même dans notre groupe. J'avais jamais vu quelqu'un d'aussi blanc de si près, mais elle était l'une d'entre nous et ça la faisait pas sourciller une seule seconde.

Yasmine là, a explosé de rire. Elle avait perdu ses mots. Elle venait de se faire défoncer au JT de France3 et voilà qu'on lui proposait de se présenter aux élections. Elle ne pouvait rien dire et, comme Djo n'était pas là pour faire redescendre Automne sur Terre, j'ai essayé de trouver des arguments contre l'idée, mais en fait, c'était pas si con. Rien que pour voir la gueule de l'autre gros tas là, quand il verrait nos tronches à coté de la sienne sur les affiches de toute la ville.

- Joachim voyait toujours le mal partout. On pouvait même pas discuter avec lui.
- Qu'est-ce que ça veut dire pour toi Églantine, de voir le mal partout ?
- Bah il n'arrêtait pas de penser que tout était raciste, en permanence. Ou tout avait un fondement racial, colonial ou je sais pas quoi. Moi j'ai jamais eu d'esclave dans ma famille, enfin que je saches, je vois pas comment je pourrais avoir un comportement influencé par l'esclavage tu vois. Pour moi c'est de la victimisation, et quand t'es rentré dans cet état d'esprit, tu peux plus en sortir. Tout le monde t'en veut, tu blâme l'univers pour tes échecs, tu n'as plus aucun moyen de trouver ta place dans la société.

Dans un sens, j'imagine que c'est ça qui a fait que ça pouvait pas marcher entre nous. Joachim pensait sans doute qu'implicitement je ne pouvais pas l'aimer parce que je ne pouvais que le considérer comme un esclave. Et il avait ça en tête, tout le temps. Moi c'est pas de ma faute si il le prend mal ; je pense jamais à mal. Avec lui, on pouvait pas parler de ses origines ni rien ; même pas du côté de sa mère ! À la limite, je comprends, il voulait pas parler de son père, parce qu'il le connaissait pas j'imagine, mais pas parler de sa mère.

Il disait tout le temps qu'il avait des ancêtres esclaves et tout, que ça influençait forcément sa vision du monde, mais il se plaçait en permanence dans une position où il pouvait pas être contredit sans que je sois raciste.

Limite, je ne savais pas ce que je disais, je parlais mal, je savais pas m'adresser aux gens de couleur. Je me suis rendu compte que j'avais peut-être une façon de parler un peu abrupte parfois, mais c'était pas non plus la fin. Je dis de quelqu'un qu'il est noir et je lui demande d'où il vient, tout de suite, boum, c'était la fin du monde.

C'est sans doute pour ça qu'il ne m'a jamais laisser venir. Il avait peur que je mette mes mauvaises manières de blanche partout. Mais au fond, il se sentait à sa place dans ma famille ; il avait honte d'être noir, il cachait totalement le fait qu'il était asiatique et il blâmait les français pour leur attitude vis à vis de la couleur de peau.

Son argument de base, c'était « y a que des humains, dès que tu commence à classifier, tu perds ce qui fait un individu et tu perds l'universalité de l'humanisme ». Mais c'est pas pour déshumaniser que je fais des catégories, même pour la couleur ; c'est juste que je m'intéresse, y a rien de mal à s'intéresser, non ? Non ? Regarde, toi, si je te demandes d'où tu viens Yasmine, tu le prends mal ?

- Ça peut dépendre. Tu attends que je te dises que je suis née ici et que je viens de la cité, ou tu cherches à connaître les origines ethniques de mes ancêtres ?
- Okay, c'est bon, je vois qu'il t'a bien endoctriner, on peut vraiment plus rien dire.
- C'est compliqué quand tu assumes que ma couleur de peau dénote une origine, de dissocié ce que tu fais du racisme. En vérité, c'est du racialisme. C'est faire une détermination basée sur la race, mais pas nécessairement sur de la haine.
- Mais qui parles de race ? Vous êtes vraiment obsédés par ça !
- Toi, tu parles de race quand tu demandes d'où je viens mes origines, juste parce que je ne suis pas blanche de peau ou que mes traits ne te semblent pas caucasiens.
- Mais n'importe quoi ! Je parles de culture.
- Et tu assumes que mon apparence physique est liée à cette culture ?
- C'est le cas, non ?
- Dans mon cas, il y a une part de vérité, en effet. Mais ma famille est Française depuis que l'Algérie a essayé de Franciser une partie de sa population autochtone émigrée en

France. Mes grands-parents ont été encouragés à donner à mes parents des noms d'origine française. Alors après des cicatrices générationnelles comme celles dont on ne parle pas, ni entre nous, ni avec vous, comment veux-tu qu'être renvoyer à nos origines, alors que nous sommes en permanence sommés de nous soumettre, de nous convertir au soit-disant état de droit, de nous intégrer, de nous assimiler ; nous renvoyer à nos origines donc, juste à cause de notre couleur, de notre apparence, c'est nous forcer à faire un pas en arrière dans notre progression intérieur. C'est finalement nous remettre à notre place, de black, de beur, d'asiat', d'arabe, d'étranger quoi. Nous faire nous sentir que peu importe au final nos efforts, notre attachement aux valeurs républicaine ni quoi que ce soit d'autre à notre sujet, on sera toujours jugé impérativement et exclusivement sur la couleur de notre peau, parce que les blancs pensent toujours que la couleur c'est une culture, implicite ou explicite et que tant que ça, ça n'aura pas changé, je suis désolé de te l'apprendre comme ça Églantine, mais cette question sera une question raciste.

D'où je viens ? Ce n'est pas qui je suis.

- Bah voilà, du coup on peut pas parler, on peut pas apprendre avec vous. On peut pas s'intéresser.

- Tu t'intéresserait vraiment, si je te disais que mes ancêtres sont berbères ?
- Bien sûr ! Je ne sais rien de ça et je suis intéressée. Moi mes ancêtres sont bien de Tarascon, de Paris et j'ai même une grand-mère Belge, alors tu vois !
- Parle moi de ta culture Belge alors.
- Comment ça ?
- Je sais pas, dis moi des trucs sur la Belgique.
- Non mais y a rien à dire, elle est venue en France pendant la Guerre, elle était toute petite, elle a juste grandi à Paris où elle a rencontré mon grand-père. En plus je la connaissais pas tant que ça, j'étais toute petite quand elle est morte.
- Et du coup, t'as rien à me dire à propos de la Belgique.
- Okay, je vois ce que tu veux dire, c'est bon. Mais c'est pas pareil !
- Parce que je suis musulmane ?
- Mais oui, forcément ! Bon, moi je suis catholique alors je ne sais pas de comment ça marche.
- C'est très catholique la Belgique ?

- Mais pourquoi on est encore là-dessus ? Ça n'a rien à voir ! Moi je m'intéresse juste, je veux seulement apprendre à te connaître.
- Se pose la question alors de pourquoi tu penses que ma religion ou mes ancêtres ont une telle importance dans ma vie. Si tu voulais apprendre à me connaître ou comprendre ma culture, pourquoi ne pas commencer par quelle est ma série télé favorite, quelle musique j'écoute ou est-ce que je préfère les pâtes avec du ketchup, du fromage ou du beurre salé ? Si tu veux me connaître et que tu me pose ce genre de questions là à cause de ma complexion ou de mon foulard, je vais être obligée de te demander des trucs sur la Belgique et combien de fois tu vas à l'église par an. Si tu te confesses souvent, comment ça se passe quand tu péches dans ton esprit, est-ce que tu te repends ? Je t'avoue que j'ai du mal à saisir comment tu as pu être si longtemps en couple avec Joachim et conserver ces modes de pensée dans ta tête, et surtout ces types de légitimations.
- Mais pourquoi tu le prends mal comme ça. Nous on parlait pas de ça c'est tout. Avec Joachim ça s'est fait naturellement, je sais pas.
- En fait, il ne voulait pas que tu découvre par sa bouche ton propre racisme je pense, sinon tu l'aurais ignoré et rejeter,

rejeté son expérience, son ressenti, son vécu et son intellect, parce qu'il aurait exprimé ces choses que je t'exprime en ce moment. Tu l'aurais mal pris, comme tu le fais à l'instant et ç'aurait été fini entre vous. Il t'aimait tellement qu'il te laissait être raciste avec lui.

- Je ne suis pas raciste, arrête avec ça ! Il faisait même des blagues lui-même sur sa couleur de peau, il était pas aussi coincé que toi sur le sujet.

- Parce que t'as jamais vu une blonde faire une blague sur les blondes ? Tu crois que c'est parce qu'elle se sent débile ou pour anticiper les blagues plus violentes que les autres pourraient faire ? J'ai jamais vu une fille blonde plus bête ou plus superficielle. Ça reste un cliché que les femmes blondes sont obligées d'endurer. Maintenant, imagine que ce cliché ait été utilisé pendant des générations pour subjuger ton peuple. Au lieu de parler de ce qui nous lie, de ce qui nous unis, de ce qu'on a en commun, ton instinct c'est de parler de ce qui nous sépare. De cette différence qui te saute aux yeux.

- Je vais y aller, je me dis que tu fais exprès de ne pas comprendre ce que je veux dire. Tu te fais passer pour une victime de je sais pas quoi et plus j'essaye d'être ouverte à la discussion plus j'ai l'impression que ce que je dis t'insulte ou

t'essentialise ou je ne sais quoi. Tu sais, je fais médecine et la différence entre toi et moi, d'un point de vue organique elle est ridicule au point de ne même pas être enseignée. En fait, je pense que j'ai déjà bien trop parlé devant ta caméra là, j'ai l'impression d'être persécuté à un procès où je pensais être une victime. C'est pas chouette comme procédé Yasmine.

- Ça te dérange si je filme ?

- Yasmine. C'est un nouveau truc ça, filmer ?

- En fait, avec ce qu'il se passe, on pensait avec Automne que c'était une bonne idée de documenter le processus.

- De quoi tu parles ?

- On s'est dit qu'on allait former une liste pour les élections municipales ! Qu'est-ce que tu en penses ? Joachim ?

- Donne moi un instant, s'il te plaît.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

- Je réfléchis.

- Ah pardon.

- Et tu veux que je sois la tête de liste, c'est ça ?
- Heu, non, pas vraiment, je m'étais dit que ce serait bien que ce soit moi en fait.
- Oh, intéressant. Dis m'en plus.
- Bah les maires sont souvent des hommes, donc une femme ce serait pas mal, ensuite, une femme voilée, c'est un truc qui va faire parler pas mal, d'autant plus après mon interview sur France 3.
- Ton interview ?
- Mais t'as à ce point décrocher que t'es la seule personne de la cité à ne pas m'avoir vu m'écraser spectaculairement dans un instant d'humiliation personnelle profonde et de racisme institutionnel rare ?
- Possiblement. Comment tu te sens ?
- C'était ... tendu pendant dix minutes. Je me suis sentie super conne sur le coup. J'aurais tellement dut le voir venir, Khalid ne parle que de ça depuis que je le connais, du biais cognitif des blancs, de comment ils nous prennent que pour des sauvages. Je n'avais pas vraiment oublié, je n'avais juste jamais expérimenté ça sous cet angle avant. Donc ça fait mal, c'est vraiment humiliant. Dire des vérités importantes

et être traitée de terroriste, c'est à ça qu'on en est réduit dans l'usage du langage et de la raison en France. C'est vraiment le moment de faire quelque chose, d'agir pour changer ça, tu ne penses pas ?

- Ne le prends pas mal surtout, tu sais que je t'adore, alors ce que je vais dire, tu sais que ça vient d'un endroit protecteur et bienveillant ; mais je penses que vous avez perdu l'esprit si vous pensez une seule seconde pouvoir changer le monde en utilisant les outils biaisés par la domination pour le faire. C'est comme vouloir gagner contre l'arnaqueur en jouant avec ses dés pipés. Ça ne peut qu'empirer les choses.

- Tu ne penses pas ça !

- Bien sûr que si. Et je ne fais pas que le penser, je peux te prédire avec certitude ce qu'il va se passer. Ils vont vous traiter comme des créatures de foire, dans les médias, parler de votre immaturité, de votre impréparation, de votre totale absence d'expérience dans le domaine de la politique. Et puis ils vont entouré les moments où ils parlent de vous de sujet sur l'immigration, sur le terrorisme, sur l'Afghanistan que leurs spectateurs fassent bien le rapport entre les deux sans jamais que le rapport ne soit explicité. Et finalement, ils vont entièrement vous ignorer, vous et votre programme, jusqu'au résultat du premier tour.

- Mais c'est pour ça qu'on filme ! On va faire du bruit, tu vas voir !

- Le bruit, ce n'est pas de l'information. Vous allez principalement participer au mensonge qui donne de la légitimité à ceux qui instaurent la mascarade. Si vous vous présentez aux élections et que Gustave de Saint-Cour est élu (parce qu'il n'y a aucun doute qu'il sera élu), et bien vous serez obligé de prêter allégeance à la personne qui pensent de vous que vous êtes des animaux sauvages, une peste à éradiquer. Parce que c'est ça leur jeu, lors que vous allez perdre, vous n'aurez rien accompli parce que vous aurez passé du temps à vous montrer, à vous exposer, à faire le buzz, et à essayer de parler des problèmes, là où pour eux, vous êtes le problème.

- Mais arrête ! Comment tu peux parler comme ça ? Tu as fait tellement pour nous, et maintenant, on dirait une autre personne. Vidée de tout espoir.

- L'espoir c'est la meilleure des armes de soumission qu'ils n'aient jamais créées. Parce que j'y crois, je vais œuvrer contre mon propre intérêt et voter pour quelqu'un qui ne me connaît pas, qui ne me considère pas, qui n'a jamais eu mes problèmes et qui ne sera jamais à l'écoute – en partie

parce qu'il s'en fout mais aussi en partie parce qu'il ne serait même pas capable de les comprendre si il les entendait.

- C'est pour ça que c'est à nous de prendre l'initiative ! On peut changer tout ...

- Bien entendu que non, tu ne peux rien changer, voyons ! Ils t'oppriment et ils continueront ton oppression avec ta participation, parce que tu te soumets à leurs règles, à leurs façon totalement outrageuse de voir le monde. Un monde où un tout petit nombre décide pour les autres des lois, de qui à le droit de piller et profiter pendant que les autres crèvent la fin, et ils appellent ça la Fraternité. En participant à cette outrageuse farce, tu leur donnes raison. Ils peuvent, en effet, assumer ton obéissance dévouée à toutes les conneries qui leur vient en tête de mettre dans leurs lois variants à différent degrés de scélérates, à incompétentes en passant par purement fantasque ou encore carrément biaisé à la faveur des riches et des bourgeois.

Pour quelle raison outrageuse voudrais-tu prendre part à ta propre dépossession de ta puissance d'agir ? Laisse-moi deviner : c'était une idée d'Automne ?

- Automne, tu veux me parler de tes interviews avec les gens de la cité ?
- Hm. Je ne sais pas trop quoi en dire.
- Qu'est-ce que tu en attendais ?
- Ce que je voulais, initialement, c'était vraiment faire un sorte de travail d'historienne je t'avoue. Aller chez les gens, avoir des discussions, filmer leur réponse sur leur expérience, sur leur vie, tout ça. Ce que je voulais au fond, c'était comprendre ce qui nous unis les uns aux autres. Je voulais les connaître et les faire connaître.
- Et comment s'est passée ta première interview ?
- Pour commencé, j'ai voulu tester sur des gens que je connaissais déjà, pour prendre mes marques, alors j'ai été interviewer la grand-mère de Khalid. C'était étrange, au début, elle ne voulait pas trop parler, il y avait une timidité, je sais pas, difficile à définir. Donc j'ai commencé à lui poser des questions sur sa jeunesse, sur comment elle est venue à vivre en France. C'était super intéressant au fond, mais il y avait quelque chose d'assez gênant.
- Quoi donc ?

- Elle me racontait le voyage par exemple, les heures dans le bateau, l'arrivé en France et puis les heures dans le car. Elle venait juste de se marier, elle était déjà enceinte à ce moment là de leur premier. Donc elle était malade tout le chemin, et on parle là de plusieurs jours de voyage. Et puis elle finit par me dire « mais je vais pas me plaindre ».

Elle me parle aussi du travail de son mari, exténuant, il allait toute la journée transporter et installer des rails pour la SNCF. Quand il rentrait le soir, ce qui n'était pas toujours le cas parce que parfois il partait trop loin pour faire les allers-retours, il rentrait exténué. Et puis elle me dit à nouveau « ah mais je ne me plains pas, on avait de la chance d'être en France ».

Ensuite elle me raconte comment il n'y avait pas l'eau chaude chez eux, jusqu'au milieu des années 90, qu'ils se lavaient dans la cuisine, ils mettaient les enfants dans une bassine ; y avait pas de douche, pas de salle de bain, ils étaient 4 enfants et les deux parents dans un 35m². Et à nouveau, elle me dit « il faut pas se plaindre, on était bien ».

Au fur et à mesure, j'avais l'impression qu'elle me racontait des histoires de précarité, à la limite du tiers-monde et qu'ensuite elle me dit qu'elle ne s'en plaint pas ; comme si

j'étais une inspectrice venue pour vérifier qu'elle n'allait pas dire un mot de travers.

Quand j'ai essayé de parler du racisme, de comment elle l'avait vécu, là c'était pareil, c'était aucun problème, circulez, y a rien à voir. « Ah y a bien mon mari de temps en temps, dans les restaurants avec le travail, les gens lui disaient qu'ils serviraient pas quelqu'un qui mange pas de porc » et d'enchaîner « mais il se plaignait pas, c'était juste comme ça à l'époque, tu sais. »

Ça m'a mise mal à l'aise, je sais pas si ça aurait plus facile pour elle de parler à quelqu'un qui ne soit pas blanche de ça, mais j'avais l'impression qu'elle me disait tout le temps ce qu'elle voulait que j'entende, comme si, si elle me disait un truc de travers, une plainte quelconque, j'allais la renvoyer en Algérie ou quelque chose du genre.

- Tu n'as eu ce sentiment qu'avec la grand-mère de Khalid ?

- En fait, avec Henriette, la maman de Joachim, c'était très différent. Elle parlait très ouvertement de ses expériences de femme, de son arrivée en Métropole, et du contraste qu'il y avait entre être Français en outre-mer et être Français sur le territoire. Elle m'a dit qu'elle avait un peu perdu son identité ; en Guadeloupe elle était Française et arrivée en

métropole, d'un coup, elle est devenue Guadeloupéenne. C'était un ajustement difficile parce qu'elle avait l'impression que tout allait être normal, et en fait, tout était différent pour elle.

Malgré ça, Henriette ne parle jamais de racisme. Elle parle un peu de difficultés ou du fait qu'il faille quand même faire un effort. Elle parle aussi de comment le capitalisme a ruiné sa terre natale avec des pesticides et comment ils sont traités là-bas un peu comme des animaux, parce que les politiciens parisiens en ont rien à faire de ce qu'il se passe sur l'île. Elle qui était venue pour une vie meilleure, pour fuir la précarité qui commençait à s'installer en Guadeloupe, elle est arrivé dans un ghetto, dans une cité de banlieue et n'a jamais réussi à en sortir vraiment. Après avec l'arrivée de Joachim et le fait qu'elle soit seule pour l'élever, elle a dut travailler beaucoup, s'arracher à un contexte social pour pouvoir faire des études et transcender sa condition initiale, mais elle n'a jamais réussi à sortir de la cité vraiment ; même si professionnellement, elle a réussi à passer de femme de ménage à aide-soignante dans le domaine médico-sociale, c'est comme si elle avait assimiler sa condition sociale à elle. La vie dans la cité, c'était juste qu'elle n'aurait pas fait assez d'effort ou quelque chose.

Et c'est le retour que j'ai eu de beaucoup de personne, comme si leur condition, et le racisme, c'était vécu que si tu faisais pas l'effort de l'ignorer. Pour eux, il n'y a pas de racisme en France, il n'y a pas de ghetto, il n'y a pas de classe sociale, il n'y a que des gens qui ne font pas assez d'effort, et donc personne n'est à plaindre.

Au fond, ce qui m'a terrifié je pense, c'est qu'après avoir traîner avec vous trois, vous avoir entendu parler d'oppression, de domination des esprits, de néo-colonialisme et tout, j'avais pas la moindre idée de ce dont vous parliez, vus que vous en parliez ouvertement.

Mais vos familles, vos parents, ils se taisent et ils endurent. Ils te parlent de leur contexte, des discriminations qu'ils vivent, des barrières qui sont érigées autour d'eux, de l'impossibilité de s'en sortir et d'avoir une vie digne, mais jamais ils ne blâment le racisme. Henriette s'indigne de la pollution au pesticide en Guadeloupe qui donne le cancer aux habitants, de l'absence d'eau potable parce que les réseaux sont vétustes et de comment la situation sanitaire est horrible, mais jamais elle ne fait de lien avec un racisme institutionnel.

C'est comme si ils avaient été endoctrinés à dire qu'il ne faut pas se plaindre, qu'au fond y a pire, alors tout va bien, et ça me fait mal au cœur. Ces gens qu'on ne traite pas comme

des humains, auxquels on parle d'égalité des chances mais qu'on délaisse en permanence pour propulser les bourgeois dans le luxe stratosphérique ; ces gens là qui me disent qu'il ne se plaignent pas ça me déchire.

Ça sent tellement le syndrome de Stockholm que je n'ose rien leur dire, ni insister dans la discussion. Je ne voudrais pas ouvrir chez eux une plaie que je ne saurais pas refermer ; mais je la vois là, béante et infectée et je ne peux rien faire pour eux et rien dire. Je ne sais même pas si pour eux je suis l'ennemi, l'opresseur ou un allier.

Et les blancs qui vivent ici, les anciens, c'est pareil. Ils ont vécu la même pauvreté, la même oppression sociale, la même répression intellectuelle. Souvent ils parlent même plus mal le Français que les immigrés parce qu'ils ont été abandonnés par l'éducation, parce qu'ils venaient des quartiers et que quand tu es pauvre, t'es de la chair à canon pour le travail à la chaîne, alors ça sert à rien de t'apprendre à lire ou à écrire correctement.

Et comme ils ne savent pas lire vraiment, ils n'ont pas le vocabulaire pour exprimer leur mal-être, ni même pour le conscientiser. Ils sombrent souvent dans l'alcool ou dans l'isolement, ou les deux. Et c'est horrible d'aller chez ces gens, de leur demander gentiment de te parler de leur vie et

de voir à quel point, parler pour eux, c'est une souffrance. Dire les choses, même simplement, c'est devoir les conceptualiser, réaliser sa propre incapacité d'exprimer ce qu'il y a au fond d'eux, leur ressenti, leur expérience et c'est leur vie en finale qui s'effrite devant mes yeux, se découd et je ne peux rien faire pour les aider, rien dire ; le simple fait qu'on les écoute semble les faire souffrir parce qu'ils se sentent incapable de satisfaire ton intérêt, donc illégitime du temps que tu leur accorde. Et dans tout ça, ils me sourient, ils me disent qu'il ne s'en plaignent pas, que leur vie est belle, qu'il y a pire ailleurs.

Alors je me tais et je rentre chez moi pour pleurer parce que je me sens démunie.

Je ne sais pas, Yasmine, si ce projet c'est ce que je voulais que ce soit. Je pense que je voulais que ce soit un message d'espoir, quelque chose où on verrait que les gens de la cité, ce sont des humains comme nous ; tous ces gens, on pourrait les comprendre, avoir de l'empathie pour eux. Mais j'ai l'horrible sensation que ce soit exactement l'inverse que j'accomplis en allant parler à des gens qui me disent pratiquement tous que c'est de leur faute, qu'ils auraient dû mieux étudier à l'école, qu'ils auraient du faire plus d'effort pour trouver un bon emploi, qu'au fond ils sont bien dans

une indigence absurde pour moi, à mon niveau de vie ; mais ils ne se plaignent pas, putain.

J'ai l'impression que si je montre ça à des blancs, ça va plutôt les conforter dans leur a priori. « Ah oui, bah tu vois, ils sont contents » et « bah tu vois bien qu'on est pas raciste » ou « ah oui, c'est triste ce qu'ils se passe en outre-mer, mais on est déjà bien gentils de les recevoir chez nous » et ça me donne envie de me taper la tête contre les murs.

Je ne sais pas quoi faire Yasmine ! Y a un tel gouffre culturel, un tel manque d'intérêt et il y a aussi une telle forme de lavage de cerveau ; tous ces gens pour qui la société à collectivement échoué et leur a appris à penser que l'échec était de leur propre faute, c'est tellement inhumain que je ne sais pas si j'ai envie de continuer à voir ça, à le filmer. Je crois que je ne saurais même pas quoi en faire tellement c'est désespérant.

VIII. Finale dissolution des illusions

- Je n'ai jamais ressentis ce dont tu parlais, Yasmine, tu sais.
- De quoi tu parles ?
- Tu parlais du sexe comme d'une fusion entre les âmes. Que le respect, la tendresse et la patience, ça pouvait créer une forme d'harmonie entre les êtres, un lien profond. Tu nous l'as vendu comme une union sacrée et métaphysique.
- Je suis désolé Joachim, tu n'as pas ressentit ça ?
- Je me dis que soit c'était vraiment avec la mauvaise personne, soit tu nous as un peu vendu du rêve, mais non, en aucun cas. J'avais plutôt l'impression que le but, au lieu d'être la communion, c'était d'utiliser l'autre pour son plaisir personnel, sans vraiment réellement être là ; une sorte de désincarnation pour ne pas avoir à ressentir la gène et la honte que la conquête de ce genre de plaisir personnel engendre inévitablement.
- Tu as trouvé quelqu'un qui te respectait autant que tu la respectait ?
- Elle n'était pas méchante.

- Mais elle ne t'aimait pas, c'est ça ? Pas comme toi tu l'aimais. Peut être n'était-elle pas prête à se montrer sous ce jour là, à être vulnérable avec toi ?

- Sans doute ; tu en parlais comme si c'était aux garçons de faire cet effort d'ouverture émotionnelle. Tu n'as jamais admis que les filles aussi peuvent être là pour le sexe et n'avoir aucune idée ni de ce qu'elles font, ni de ce qu'elles oublient de faire. Des fois, j'avais la sensation d'être là pour servir, d'être un objet pour elle, pas une personne entière ; c'était presque agressif, comme si elle s'imaginait que ça allait plus me plaire de me sentir dévoré ou assailli. C'était brutal pour moi et j'étais obligé de lui demander d'arrêter, de la repousser. Je pense qu'elle ne comprenait ni ce que je voulais, ni comment me l'apporter, que dans sa tête un mec ça marche comme une machine qu'il faut secouer.

Le contact humain, le rapport émotionnel, même au travers du dialogue, je n'arrivais pas à l'établir. Du moment où elle était nue, c'était comme un automatisme pour elle, ça devenait brutal, mensonger, spectaculaire plutôt que doux et passionnel. C'était superficiel là où ce que je voulais c'était de l'honnêteté, je ne savais pas quoi dire, mais je trouvais ça déshumanisant ; comme si elle attendait de moi que je sois quelque chose que je n'étais pas, une sorte de mannequin

vibromasseur sans âme, sans intérêt autre que lui procurer le plaisir qu'elle semblait rechercher. Finalement un simple pénis attaché à un Joachim encombrant, mais avec lequel elle s'habitue à vivre parce que bon.

Paradoxalement, elle appréciait la tendresse, la présence, le fait que je la connaisse et que je m'intéresse en dehors du rapport sexuel, en lui-même. Mais pour elle, j'avais le sentiment que le sexe n'était pas une extension de son intérêt romantique et amoureux pour moi, c'était seulement l'assouvissement d'un désir charnel bassement animal.

Je le ressentais à chaque fois comme une agression physique, une transgression même ; elle faisait de moi son objet, elle me rabaisait à un stimulateur de zones érogènes. Elle n'était finalement pas là, avec moi, elle était là malgré ma présence, juste pour se sentir moins vide, moins creuse.

Et forcément, c'était un échec. Je ne pouvais pas avoir sur elle l'effet escompté, parce qu'elle ne voulait pas m'apporter ce que je voulais non plus. Je voulais m'unir à elle. Elle qui ne cherchait qu'une satisfaction individuelle, personnelle, égoïste.

- Je sais le mal que ça peut faire d'être considérée comme un objet. Je suis désolé que ça te soit arrivé, sincèrement. Tu as

raison, je n'avais jamais considérer que les filles puissent être aussi ignorantes et brutales que les hommes ; c'est logique au fond, à force d'hommes qui ne sont intéressé que par le superficiel, les femmes s'adaptent et oublient le sens profond du rapport sexuel, finissent pas non pas seulement se satisfaire de la superficialité mais par penser que c'est la superficialité qui sert d'accomplissement. L'orgasme comme but ultime. En oublier la communion, le respect, le métaphysique, même avec un homme qui ne souhaiterait que ça.

Je ne pense pas que toutes les femmes, par essence, soient romantiques, ni même vouée à le devenir. Je pense juste que je projette un peu sur le monde mon désir de respect, d'attention et de beauté. J'ai envie que le sexe soit aussi beau que l'amour, aussi intense et inséparable du sentiment, et peut être que ce faisant, j'ai trahi le principe de réalité, je voulais tellement d'un monde plus beau que j'ai oublié qu'il fallait œuvrer pour qu'il s'améliore dans les deux sens, pas juste au sens où c'était à nous de changer de l'intérieur, mais aussi à eux de nous accepter comme nous sommes et de changer à leur tour.

- La vérité, c'est que j'avais honte. J'avais honte de ce que j'étais, pas de ce que je faisais. Tout ce que je faisais à dégageait le terrain pour que toi et Djo vous puissiez faire vos trucs. Ça ne veut pas dire que j'étais content de le faire. Mais des fois, tabasser un connard, ça fait du bien. Savoir qu'il ne fera plus de mal, savoir qu'il y a un prédateur de moins dans la rue, c'est positif, non ?

Le problème c'est que je me suis pas vraiment rendu compte du point auquel c'était devenu automatique. J'avais même plus besoin de ne rien dire et les agresseurs se retrouvaient avec une mâchoire cassée, une jambe dans le plâtre, un orbite défoncé. Je sais bien que c'était ma responsabilité, que j'avais engagé une sorte de cercle vertueux à encourager ce genre d'attitude et à le rétribuer par du service nécessaire pour eux. J'allais pas leur dire d'arrêter. Ils avaient des sœurs, et on leur avait bien appris à ne pas blâmer les victimes. On leur avait appris à déglinguer les violeurs et à protéger les filles. Je ne pensais pas que ça deviendrait un souci.

Mais quand on a commencé à imprimer les affiches pour notre candidature à la Mairie, je pense qu'on a franchi un seuil de tolérance chez les blancs et qu'ils se sont sentis assailli sur leur propre terrain. La rhétorique de l'invasion était omniprésente, immigration, délinquance. Y avait pas

délinquance. Si les petits blancs ne fumaient pas autant de beuh, y aurait pas autant de deal dans la cité. Parce que c'est pas les musulmans qui se droguent, hein ! Ils oublient tout le temps de dire que la drogue c'est Haram.

Mais là, ils sont venus en masse, faire acte de présence policière du jour au lendemain, c'était impressionnant en vrai. J'avais jamais vu autant de blancs en bleu marine. Et c'était pas 5 minutes de temps en temps, c'était à la limite d'être une présence d'occupation. C'est arrivé quoi, trois jours après notre candidature.

Je me souviens que Djo était pas super enthousiaste à l'idée, il avait dit qu'il n'y prendrait pas part et que c'était comme ça qu'on se ferait remarquer, pas dans le bon sens. Il avait utilisé des mots forts, mais Automne et toi, vous étiez tellement convaincues et convaincantes que je m'étais dit qu'il fallait lutter, que de toute façon, ça pourrait pas être pire. J'avais tord. J'aurais du écouter ma grand-mère, ça pouvait vraiment être pire, elle savait de quoi elle parlait.

Donc ouais, ça a commencé par l'occupation semi-militaire ; la campagne du Saint-cour de mes deux là, ça d'un coup viré à « civiliser nos cités ». Le mec, il avait rien à craindre, y avait peut-être 15 % de racisés dans la ville, sur 50 000 habitants, on aurait pas eu grand-chose en voix, mais lui il

était venu nous écraser. Le mec c'était un malade, tu l'entendais parler avec la haine dans sa voix ; le mec il nous connaissait même pas tu vois, il nous haïssait au point de nous mettre sous surveillance policière constante. Entre les patrouilles dans la rue et les mecs en civil super discrets qui nous suivaient jusqu'à l'école, dans la rue, et tout, je te jure, on se croyait en prison chez nous.

C'est là que t'as commencé à poster des vidéos sur le net, qui disait des trucs comme « c'est pas illégal d'utiliser les forces de l'ordre pour intimider ses opposants politiques » et des trucs du genre. Mais t'avais quoi en tête, sérieux ? T'avais envie de te faire défoncer ou quoi ?

- Comme pour l'interview, j'aime pas qu'on essaye de m'intimider pour me faire taire. J'ai trop longtemps été traitée de soumise. Quand on essaye de m'opprimer par la force maintenant, surtout quand c'est un jeu politique pour mon opposant, tu crois bien que je vais pas la fermer et dire merci. Je suis née ici moi, j'ai des droits, et l'un des premiers c'est de monter le ton contre l'oppression politique.

- Au point de fomenter la révolte ?

- Non, mais ça c'est comme ça qu'ils te balayent d'un revers de la main, en disant que t'es une dangereuse extrémiste. Les

mecs ils voient ton voile et ça y est, ils se mettent à bander comme les chiens de garde du colonialisme. J'ai jamais appelé à la révolte, j'ai juste suggéré que c'était comme ça qu'on en créait une, en réprimant ses adversaires politiques, en opprimant ouvertement des populations défavorisées.

Sur le coup, j'avais l'impression que ça allait marcher, de parler honnêtement, directement, sincèrement face à un bonimenteur démagogue ; en fait c'est juste ce qu'on faisait entre nous, parler de la vérité, énoncer le bien et le mal, parler de morale. Ne plus avoir peur des mots, ne pas essayer de prendre les gens pour des abrutis qui ne pourraient pas endurer qu'on leur présente une image réaliste du monde de merde qu'ils ont bâtit pour ne pas voir ce qu'il s'y passait. On a ce problème là avec l'écologie, où pour pas avoir à dire aux grandes entreprises ce qui est interdit, on dit aux gens d'arrêter de prendre des douches trop longues.

Là c'est aux blancs qu'on ne voulait pas dire « écoutez, vous faites tellement de la merde à accepter tout ce qu'on vous dit, que vous fomentez la révolte dans les quartiers et que vous allez jusqu'à scier la branche sur laquelle vous êtes assis. »

- Et ce que tu as dit, ça a été pris comme une déclaration de guerre.

- Mais Khalid, la guerre était déjà là. Elle n'avait pas de nom et surtout, on en parlait pas, mais on était en train de perdre, depuis des années. Les associations locales fermaient faute de subvention, la police de proximité était devenu la répression par le contrôle au faciès, nos parents avaient plus d'optimisme pour le futur, pour nos futurs que nous n'en auront jamais ; parce qu'on est devenu trop conscients que l'égalité des chances c'est une belle phrase qui cache que si c'est de la chance, c'est pas essence arbitraire et donc inégalitaire.

Ça cache qu'un enfant de bourgeois qui arrive en CP sachant déjà à moitié lire, ayant visité 3 ou 4 pays et parlant semi couramment deux autres langues, auquel les parents lisent l'Illiad et l'Odyssée le soir avant de dormir n'a absolument pas les mêmes chance de réussite que l'un d'entre nous dont les parents sont la moitié du temps trop fatigués pour nous adresser la parole. Pour une raison tout à fait ethnique, parler l'arabe c'est pas aussi acceptable en seconde langue que de parler l'Anglais ou l'Allemand. Et comme y a pas Arabe Littéraire LV1 à l'école, devienne qui a à apprendre une troisième langue à l'école et qui est favorisé quand leur jeune fille au pair est une petite anglaise de 15 ans ?

Y a pas d'égalité même entre nos enseignants entre ceux qui pensent qu'on est déjà bon à rien avant même de nous avoir adresser la parole et qui du coup ne prendront même pas le temps de nous enseigner quoi que ce soit, ou de le rendre intéressant pour nous et ceux qui aimeraient bien mais n'ont ni le salaire, ni les moyens parce qu'on est entassé à 35 dans une classe où les élèves qui ont des difficultés devraient pratiquement avoir un prof comme Joachim chacun.

C'est pas pour rien que les cours du soir de la Colo aident. C'est parce que la guerre qui se joue contre nous ; contre notre ascension sociale, contre notre libération culturelle, contre notre assimilation fait déjà rage depuis des décennies.

Et parce que d'un coup, je commence à lever les mains pour me défendre, je suis une dangereuse extrémiste et je viens pour corrompre les valeurs de la république. Mais qu'il aille se faire trancher la bite par ses valeurs républicaines de mon cul cet enculé. Il croit vraiment que je n'entends pas qu'il me traite de sale arabe quand il utilise le mot « valeur républicaine » ou « république » comme si le mettre à l'épreuve des élections, c'était anti-républicain ?! Mais il se prend pour qui sérieusement.

- Bordel de cul, Yasmine, j'adore quand tu parles comme ça. Viens que je te roule une pelle.

- Arrête Khalid. Je suis sérieuse.
 - Je sais bien, t'as pas besoin de me convaincre, je vais de ce pas lui couper la bite, je reviens après.
 - T'es con !
 - En attendant, si j'avais su qu'un flic allait se faire tabasser parce qu'il avait agressé une meuf dans la rue, je sais même pas si je les aurais empêché. Honnêtement.
-

- Je ne sais pas pourquoi je me focalise sur le sexe comme ça, j'imagine que c'est plus facile de se souvenir de ce qui n'a pas fonctionné dans une relation que de ce qui a été salvateur, surtout une fois que la relation est fini.
- Salvateur ?
- Il y trois relations dans ma vie qui m'ont sauvées je pense : rencontrer Khalid, ça m'a sauvé de la solitude, de mon manque de sociabilité. Sans lui, je n'aurais sans doute jamais eu l'audace d'accomplir la plupart des choses que nous avons faites ensemble. Te rencontrer toi, parce que tu as fais mon éducation, tu m'as appris à penser ma condition, à mettre des

mots sur ce que je suis et pourquoi je suis comme ça et pour ça je te suis tellement reconnaissant Yasmine. Et Églantine, ma relation avec elle m'a apprise à comprendre ce que je n'étais pas. En quoi je n'étais pas blanc, peu importe les efforts que je pouvais faire pour aspirer à son statut social, je n'étais ni blanc, ni bourgeois et pour eux, j'étais plutôt une curiosité à rajouter à leur cabinet, j'étais un exemple modèle d'une intégration réussite, mais je n'étais ni intégré ni en réussite. Et ça sans elle, sans qu'elle prenne le temps de me confronter à sa culture, de m'éduquer dans ses intérêts, ses goûts artistiques, musicaux, littéraire, sans tout ça, je n'aurais jamais compris en quoi j'étais différent. J'aurais pu continuer pendant des années, des décennies à faire semblant, à tenter de démontrer l'indémontrable parce que le principe fondateur était fallacieux.

L'universalisme à la Française est fallacieux parce qu'il ne tolère pas la différence. C'est un tous égaux du moment qu'on est tous les mêmes, mais oubliant à soi-même la seconde partie pour ne pas paraître raciste, ségrégationniste ou colonial ; tout en se permettant outrageusement de l'être, en gardant bonne conscience.

Mais Églantine m'a vraiment appris à me confronter à mon potentiel. J'étais – je le crois – intelligent, au sens où j'étais

capable d'agencer d'une façon créative mes connaissances, mes souvenirs, pour en faire du savoir original. J'étais ça, avant de la rencontrer, mais je n'avais aucune des clés culturelles pour franchir le fossé qui nous séparait. Mon amour pour elle, mon intérêt pour sa culture, c'est ce qui m'a causé à lire, à intégrer toutes ces notions arbitraires qui forment la culture de la bourgeoisie blanche, ses codes, ses inclinaisons, la notion de bon goût, de ce qui est décent, de ce qui est de bon aloi.

L'étendue de ce que l'on ignore les uns des autres lorsqu'on ne se côtoie pas mutuellement est absurdement vaste. Mais ce n'est pas juste se côtoyer le souci ; je pense qu'il faut également s'aimer. Mon erreur, à posteriori, ça a été de penser que s'aimer c'était la même chose que faire l'amour, j'imagine. Mais ça ne l'est pas. J'imagine que le sexe c'est autant de l'amour que des fleurs : oui tu peux donner des fleurs à ta bien-aimée pour lui signifié ton amour, mais en aucun cas, les fleurs, ni en offrir, ni en recevoir ne sauraient se substituer au sentiment lui-même.

Et comme on ne peut pas donner un sentiment, au même titre qu'on ne peut pas voir le vent, la seule façon de démontrer son existence, c'est d'en voir les effets : ici les feuilles tremblent, là la peau frémis et on a la chair de poule,

l'eau ondule sur l'étang calme. Les preuves sont indiscutables, et sans elle, les mots sont creux, insipides et le sexe vide de son sens.

Dans ce sens, je pense que Églantine m'aimait, les choses qu'elle m'apportait étaient tangibles : de la culture, de l'attention, une formation accélérée en « comment devenir acceptable en société », et « de quoi parler pour être de bonne compagnie ». C'était important pour elle, toute cette superficialité, tout ce matérialisme intellectuel. Je me pliais au jeu avec une certaine délectation, c'est toujours fascinant de découvrir une nouvelle culture. Mais c'est ça aussi, c'est une découverte ; jamais il ne me viendrait à l'idée d'essayer de me faire passer pour un natif de la culture qui m'est présentée.

Et pourtant, on me demandait constamment de faire semblant ; de faire comme si je ne venais pas d'une autre culture. Outre le fait que je n'avais clairement pas le temps ni la capacité d'acquérir toutes les subtilités dans les codes qui formaient cette culture, pourquoi ne comprenaient-ils pas que faire semblant, c'est l'équivalent de mentir ? Ils voulaient croire à un miracle qui n'était simplement pas possible, ni pour moi ni pour eux. Croire que l'intégration

c'était possible en me défaissant totalement d'une culture qui n'était pas la leur.

Comme si ma culture, celle longuement acquise au contact des miens, ma langue natale avec ses aphorismes, son patois, elle n'avait pas lieu d'être ; comme si par essence, j'étais impur. Et, horreur parmi les horreurs, j'ai fini par le croire aussi.

Khalid et toi n'auraient pas été là, Automne n'aurait pas voulu – avec tout son enthousiasme mal placé – démontrer son acceptation et son intérêt honnête et réel pour la diversité, j'aurai probablement sombré dans leur ignoble notion que la bonne culture, celle qui vaut d'être, c'est la culture blanche et bourgeoise, celle dont la télévision fait la promotion, celle que la publicité nous vend comme le rêve à atteindre, l'accomplissement de toute une vie de labeur, c'est le club med, une soirée à l'opéra, le raffinement d'un parfum de luxe, l'indéniable supériorité d'une alimentation saine et blanche. J'y aurais cru, j'aurais sombré, je me serais laissé ensevelir au point de m'y perdre.

Ils m'auraient eu comme ça, ils m'auraient attrapé par mon amour pour eux et m'auraient, par mimétisme, conformer à leurs attentes de ce que j'aurais dut être : un blanc à l'intérieur, à la peau brune. Sans accent, sans particularisme,

sans originalité, sans dévier de leur idée ce que qu'est l'un d'entre eux, pas une seule foi.

Au lieu de souffrir de ça, de risquer de me faire piéger à nouveau par l'amour que je ressens pour eux, j'ai décidé que ne plus rien ressentir serait profondément plus équilibré.

- Mais tu veux dire, ton amour pour elle ? Pour Églantine ?

- Comment tu as fait pour continuer, sachant ce que tu savais ?

- De quoi tu parles, Yasmine ?

- Tu sais très bien de quoi je parles. Tu savais. Y a un moment, j'imagine, un petit lascar est venu te voir pour te dire « Khalid, on a foutu sur la gueule d'un mec, c'était un keuf ». Comment t'as fait pour pas te dire que cette fois, ça allait trop loin ? Qu'il fallait que ça cesse ?

- Okay, tu le prends comme ça, je vais répondre à ta question par une autre question. Qu'est-ce que tu fais encore là ? Qu'est-ce que Djo faisait encore là ? Vous êtes les deux personnes les plus brillantes que je connaisse, qu'est-ce

que vous foutez encore dans la cité dans laquelle vous êtes nés ? Comment ça se fait que vous êtes pas à la FAC, en école d'ingénieur ou en train de faire Science Po ?

- Où tu veux en venir ?

- Je vais te dire, vous êtes encore là parce qu'il n'y a pas de communauté ; pour être plus clair, il y a une dépossession méthodique et perpétuelle de notre communauté. Ce que je veux dire, c'est qu'on a pas de vieux marocains aisés, d'institution noire et métis, y a pas de résistance organisée à l'oppression générale des blancs sur notre avenir. Ils nous dépossède de notre patrimoine culturel et du pouvoir légitime de le mettre en valeur. Ils nous dépossèdent également de notre patrimoine financier en nous refusant l'accès à cette éducation, à cette réussite et par conséquent à ce savoir faire, à la fois professionnel et entrepreneurial.

On te dit tout le temps égalité des chances, égalité des chances, égalité des chances, comme si l'école c'était déjà un endroit égalitaire, alors qu'on se fout de toi quand tu parles différemment, qu'on te rabaisse quand il y a une barrière culturelle entre toi et l'éducation qu'on te propose et qu'on te renvoie à tes leçons lorsque tu as l'outrecuidance de penser différemment du dogme social.

Ce que faisait Djo, c'était dire au racisés « voilà un endroit où vous allez mieux apprendre à vous battre dans le monde des blancs ». Ce que je faisais, à mon échelle, c'était dire « Okay, mais fuck la répression. »

Il y a dans la politique de l'opresseur la notion pernicieuse qu'il est notre victime, et c'est comme ça qu'il se permet de nous exclure en s'credit, de nous mentir sur notre capacité d'accéder à un statut social et il a ensuite l'indécence de nous blâmer pour notre incapacité à gravir une échelle social qu'il a enduit de graisse.

J'étais encore là, parce que s'ils voulaient continuer à nous traiter comme des esclaves, comme des sous-humains, comme des ennemis, j'allais clairement pas leur dire « oui, merci, allez-y, si vous voulez, servez vous de nos sœurs aussi, pendant que vous y êtes, vous voulez que je vous tailles une pipe ? »

Non, j'allais leur défoncer la gueule à la hache. Tu peux pas venir chez moi, me traiter comme un attardé, me mettre plus bas que terre, abuser et violenter mes amies et ensuite t'imaginer une demi seconde que je vais pas venir chez toi et te refaire le portrait à coup de batte de baseball.

À la base, je voulais vraiment que Djo réussisse. Y avait un coté super utopique dans son projet de se sortir de là en créant une communauté. Et même si toi et moi, on tenait encore cette communauté à bout de bras, on était pas vraiment de la carrure de Djo ; on pouvait pas porter tout ça.

Et il faut se rendre compte, qu'en tant que communauté, on ne vaut pas grand-chose. On est trois petits clampins là, avec une petite caméra et une connexion à internet qui met 45 minutes à uploader une vidéo, contre une quantité absurde de blancs armés d'une dizaine de chaînes de télévision qui passent la moitié de leur temps à construire un mur infranchissable dans l'esprit collectif des Français. Un mur avec eux d'un coté, le camp du bien, et nous de l'autre, notre petite communauté qui veut bien mais qui peut rien, et qu'ils perçoivent comme un monstre à trois têtes, bastion du terrorisme et de la haine.

On n'y a aucun moyen de sortir d'ici, Yas. On est bloqué, toi, moi, Djo... et si on est géographiquement verrouillés, confinés à un bloc de béton qui s'effrite, je vais pas arrêter de le défendre, parce que ça va devenir mon bloc de béton à moi, sur mon parking en bitume pourrit à moi.

- Tu parles vraiment comme si on était en guerre !

- Pourquoi toi tu parles comme si on ne l'était pas ? Ça fait combien de temps que ta famille est en France, combien de génération que tu es Française, que je suis Français ? Combien de temps ça fait qu'il y a des noirs sur ce territoire, et comment ça se fait qu'on a rien. Que quand on essaye de s'organiser, on se fait traiter de raciste parce qu'on a envie de parler entre nous ? Pendant qu'eux enfermés dans leurs institutions décisionnaires qui ne laissent entrer que des blancs, c'est juste un hasard d'éducation, hein... de cette éducation qui nous exclue déjà à la base. Et ça fait combien de temps qu'on se fait traiter de délinquant quand on essaye juste de résister à la police qui vient pour nous tabasser et nous intimider tous les jours ? Des keufs qui m'ont déjà vu trois fois dans la même journée et me contrôle encore, juste pour voir si je vais résister ou me soumettre à leur autorité ?

Ce que je voulais, c'était pouvoir vivre avec honneur, garder la tête haute. C'est toi qui m'a appris à considérer l'impact politique de ma vie, de ma pensée, de mes actions. Alors quand les flics sont arrivés, crois bien qu'on était prêt, parce qu'on savait qu'on était déjà en guerre depuis un moment.

Djo avait mis dans la tête de tout le monde que la cité était un territoire à défendre, alors on allait le défendre. Et l'envahisseur, c'était eux, c'était ces salauds qui venaient pour

nous tabasser, nous prendre ce qu'on avait construit sans autre raison que pour apaiser leur peur de nous. Mais cette putain de peur, ils l'ont inventé pour eux, et puis il lui ont donné corps en nous traitant comme si c'était encore les colonies et qu'on était pas des citoyens, comme si on était pas capables de comprendre leur petit jeu, comme si on était pas des hommes.

Ils ont rien appris de leur propre histoire, se sont sentis chez eux parce qu'ils avaient décider que ce territoire leur appartenait et comme des bons colons ont pris acte de la possession de nos biens, détruisant au passage une partie de notre patrimoine, de notre culture, de notre héritage, juste parce qu'à leur yeux, ça n'avait pas de valeur. Ils en profitaient au passage pour nous déposséder de notre langage, nous raillant pour nos particularismes linguistiques d'un coté, nous imposant de parler comme eux et éliminant de leur propre langage les mots de leur domination ; désamorçant ainsi les concepts mêmes qui nous permettrait de penser leur oppression, comme le concept de race.

Il faut quand même bien être con pour songer que la race ait un quelconque tenant biologique, mais socialement, compte tenu de l'oppression raciale que j'expérimente tous les jours, je peux t'assurer que la race est un truc qui existe. C'est

comme penser qu'une vue de l'esprit ne peut absolument jamais avoir un impact sur le monde. Mais rien que ça c'est la connerie qui nie toute connaissance. Les mathématiques, les sciences, la philosophie et la politique ne sont que des vues de l'esprit.

Au final, pour eux, on n'était que des sauvages, bons à mater. De la chair à canon pour leur travaux laborieux. Pire que des animaux. Des racisés dont il fallait taire le nom, parce que la race c'est pas bien. Il ne restait plus de nous, dans leurs esprits, que des golems, des êtres de terre, sans voix et sans âme.

- Tu étais la seule à être là le soir où les forces de l'ordre ont débarqué en force. Tu veux me raconter.

- On a rien vu venir. Ils ont choisis un moment où on était peu nombreux parce que tout le monde était à la mosquée, c'était le début du ramadan, à mon avis c'était pas une coïncidence. C'était planifié depuis longtemps. J'étais à l'aide au devoir et puis d'un coup, y a un petit qui me dit

« Automne, y a les condés ». Donc je demande « les quoi ? », il me dit « les flics, y a la police ou l'armée, je sais pas quoi ».

Donc je m'approche de la fenêtre et là, je vois les gyrophares qui éclairaient la place, et pas juste une voiture de police, c'était fourgon sur fourgon, un véritable déploiement militaire, on aurait cru qu'il y avait une distribution de donut gratos.

J'ai appelé tout le monde, Joachim en premier. C'est le seul à avoir répondu. Il est descendu alors que les policiers commençaient à préparer une sorte d'assaut. J'ai cru qu'il allait venir nous donner des instructions, mais même pas, il est partit cash, discuter avec un flic en armure. Il a vu celui qui avait un mégaphone à la main.

J'ai dit aux petits de sortir, de rentrer chez eux, d'aller dire à leur grands frères et à leurs parents ce qu'il se passait. Je savais pas trop si ils feraient mieux de rester chez eux ou de descendre, mais partit comme c'était partit, je me disais que ça risquait de dégénérer rapidement. Quand tu veux discuter tu envoie un flic ou deux, mais quand tu veux envahir et subjuguer, t'envoie une armée. Et là, tous les flics de la ville étaient là. C'était vraiment super impressionnant.

Et je voyais Joachim parler au policier comme ça, en pyjama, les mains dans les poches. Il avait l'air cool, posé. J'ai commencé à filmer. Mais de loin, je voyais pas ce qu'il disait.

Je me suis approchée pour essayer de documenter ce qu'il se passait et y a un grand mec qui s'est approché de moi, en me disait « qu'est-ce que vous faites, vous avez pas le droit de filmer, éteignez moi cette caméra ».

Je le regarde sans trouver les mots, il sait aussi bien que moi que c'est pas vrai, que j'ai parfaitement le droit de filmer les forces de police dans le cadre d'une action publique et je lui dis comme ça. Il me demande ce qu'une jeune fille éduquée comme moi fait avec une bande de racaille.

Honnêtement, je ne sais pas ce qu'il s'est passé pour Joachim juste là, mais moi j'ai commencé à lui aboyer dessus à ce crétin. Lui dire qu'il savait pas de quoi il parlait que c'était un imbécile, qu'il pouvait pas s'imaginer la créativité, l'intelligence et l'humanité des gens qui vivaient ici.

Le flic me demande de reculer – pour mémoire, j'avais que ma caméra avec moi – et y a trois de ses collègues qui le rejoignent, tous en tenu d'assaut, bouclier, casque, tenue pare-balle, matraque à la main, la totale. Mon père m'aurait vu à ce moment là, il aurait été fier. J'étais en train de leur

gueuler dessus et ils étaient en train de me dire de me calmer de reculer, et c'est là que j'ai vu pourquoi ils étaient là.

Derrière eux, y avait un bulldozer. Et pas un petit.

Quand Joachim a vu ça, il a exploser. Je l'ai entendu hurler de rage et ses cris ont raisoné sur tout les bâtiments alentour. Je crois bien que c'est la première fois que je l'ai entendu haussé le ton.

Et là j'ai pas vraiment vu qui, mais y a un flic qui l'a arrosé au gaz lacrymogène. Il avait une sorte de pistolet avec une bonbonne en dessus, et il l'a noyé dans un brouillard de vapeur de leur merde là avant de se replier dans le peloton.

J'ai vu Joachim pas comprendre ce qui lui arrivait. Il était pas agressif ni rien, il gueulait juste et d'un coup, il a arrêté de gueuler. Il s'est enfuit le visage dans les mains, sans faire de bruit, comme un animal blessé. C'était trop triste à voir.

J'ai couru pour le rattraper. J'ai mis un temps avant de le retrouver, il était recroqueillé entre deux piliers entre deux bâtiments. Je me suis agenouillé pour voir si il allait bien. Il avait le visage rouge, il n'arrivait pas à ouvrir les yeux, j'ai essayé de l'essuyer avec mon pull, mais ça faisait rien. Je lui ai dit de pas bouger, que j'allais chercher un truc pour lui laver les yeux, lui il disait rien.

Je suis partie en courant vers la Colo et là, y avait trois molosses qui me barraient la route, avec des flics au bout de leurs lesses. J'ai expliqué la situation, ces cons m'ont répondu « on peut pas vous laisser entrer là dedans, c'est insalubre, on a pour ordre de détruire le bâtiment ».

Donc j'ai gueulé pour de vrai en disant que j'avais un ami en détresse que j'avais besoin de prendre une bouteille d'eau, mais tu peux bien essayer de raisonner avec un mec en uniforme, autant parler à un mur de prison. Je sais pas si y a une formation à être une tête de con à l'académie de police, mais ceux là étaient arrivés premier de la classe.

Du coup, j'ai couru rapidement chez Joachim, récupérer une bouteille d'eau, y avait personne et la porte était fermée. C'était fermé partout !

Le temps que je redescende voir comme il allait, il avait arrêté de parler. Sa respiration était super inquiétante, ça faisait un bruit comme une vieille porte grinçante. J'ai demandé si il avait sa Ventoline sur lui, mais il était en pyjama. Je lui ai demandé si il pouvait se lever, y avait rien à faire : essayer de bouger, ça l'essoufflait trop, il pouvait plus du tout reprendre son souffle.

Là, j'ai commencé à paniquer, j'ai couru dans la rue demander de l'aide aux flics, à ce stade, ils pouvaient peut-être faire un truc. Penses-tu qu'ils auraient lever le petit doigt. « Appelez une ambulance » qu'ils m'ont dit ces cons. « nous on est en mission, on peut pas quitter notre poste ».

Je les aurais bouffé. Alors j'ai appelé les pompiers en retournant tenir Joachim dans mes bras.

Il tremblait tellement. Je savais pas quoi faire pour lui. J'espérais juste que l'ambulance serait là rapidement.

J'avais l'impression de le sentir s'éteindre dans mes bras, je le voyais ralentir sa respiration, ses yeux fermés, tuméfiés par le gaz, ses mains tremblantes.

D'un coup mon téléphone qui sonne : l'ambulance n'arrivait pas à passer parce qu'il y avait un troupeau de flics à l'entrée de la cité qui ne laissait personne entrer. Je crois que Joachim a arrêté de respirer pendant que j'expliquais où on était aux pauvres pompiers qui essayaient de se frayer un passage entre les keufs.

Ils sont arrivés une minute trop tard.

Ils m'ont dit de me mettre sur le coté, ils ont fait une injection de je sais pas quoi, mis le masque, commencé les

compressions... honnêtement, je me souviens plus de ce qu'il s'est passé après.

Je crois qu'ils ont réussi à le ressusciter avant de le transporter sur le brancard. Je ne savais plus quoi faire, ni où me mettre. Y avait un tremblement profond, une sorte de bourdonnement dans ma tête, je ne voyais plus vraiment où j'étais, ce qu'il se passait.

Et quand je suis enfin sortie d'entre les deux bâtiments, une petite foule indignée s'était assemblée contre un rempart de boucliers cachant des policiers armés et blindés.

Derrière eux, le bulldozer était déjà en train de renverser la façade de la Colo.

Épilogue

La nouvelle de la mort de Joachim a abasourdi les habitants de la cité déjà choqués par la destruction de nuit, en douce, du bâtiment de la Colo, sur ordre de la Mairie avec la participation de la préfecture de police.

Pour la police, la mort de notre ami était un accident malencontreux, affaire classée sans suite.

Pour nous, qui avions perdu non pas seulement un ami, mais un mentor, un sage, une lueur d'espoir qui brûlait si fort qu'elle en éclairait la nuit de nos vies ; pour nous, donc, cette perte est inestimable.

C'est un gâchis. Un meurtre silencieux, sans témoins, sans preuve, sans enquête.

Il était l'un de nous et il avait contribué à faire de nous qui nous sommes. Sans lui, nous n'aurions jamais formé ce collectif, nous ne serions que l'ombre de ce que la société aurait fait de nous.

Il nous a donné une voix, un espace, un pouvoir d'action sur nos vies. Et il l'a fait sans même y penser, sans le réfléchir, juste parce que c'est comme ça qu'il était.

Il était bon. Il était doux. Il était déjà détruit par le racisme et par l'ignorance de ceux qui le rejetaient sans le connaître. C'est ce qui aura eu raison de lui à la fin. La peur d'un policier qui le voyant hurler alors qu'il s'apprêtait à détruire d'un revers de la main l'œuvre de la vie du jeune homme, l'avait considéré dangereux ; parce qu'il était un homme de couleur, et rien de plus.

Et ils l'avait laissé crever là, comme un chien galeux entre deux bâtiments.

J'ai voulu faire ce film en sa mémoire. Je n'ai pas grand espoir qu'il ne soit vu par qui que ce soit. C'était le grand drame de sa vie et ce sera le grand drame de sa mort. Personne ne se soucie de nous ; personne ne veut savoir qui nous sommes. Ce qu'il reste de nous après notre mort, ce ne sont que les souvenir des quelques personnes qui nous connaissaient. Cette société est faite pour qu'une certaine classe disparaisse à tout jamais sans avoir même la possibilité d'y laisser la moindre trace. Alors que ce film soit sa trace à lui.

Je ne sais pas si il aurait voulu qu'on se révolte à la suite de ce qui lui est arrivé. Je ne sais pas si à ce stade de sa vie, il aurait persévétré, mais une chose est certaine, il était là pour nous

montrer le chemin, pour nous apprendre à croire en nous-mêmes.

Au lendemain de sa mort, toute la cité s'est réunie autour des ruines de la Colo. Une petite bougie, un petit mot et puis un long sitting, dans le froid, loin des caméras, loin des observateurs extérieurs. Un deuil intérieur, une douleur sourde pour une communauté liée non pas par le sang, ni par les origines, ni par la culture ; mais liée par l'impact qu'un jeune homme timide, calme et intelligent a eu sur leurs vies.

Par ce film, je veux lui rendre hommage. Je veux rendre également hommage à tout ceux qui œuvrent contre les moulins à vent, qui malgré une société qui les rabaisse, les invisibilise, les ostracise et se sert d'eux comme bouc-emissaire trouvent le courage d'œuvrer, non seulement pour leur propre avenir, mais pour celui des leurs ; qui trouvent en eux la force de résister à la dérision et au mépris ; qui la tête haute s'autorisent encore à se penser, collectivement, comme une communauté au sens noble du terme, une culture commune, chargé d'une valeur humaniste et solidaire.

Ils sont un exemple à suivre et ce fût un honneur de te connaître Joachim Van-Charrité.

Tu vas nous manquer et nous nous souvenons de toi.

Après plusieurs mois de cavale, Khalid fût interpellé par les services de renseignements Français pour incitation à la haine raciale et grand banditisme en bande organisée. Lors de son procès il a reconnu les faits qui lui étaient reprochés, l'agression d'un agent dépositaire de l'autorité publique dans le cadre de ses fonctions, suggérant que ce dernier étant en train d'agresser physiquement et sexuellement une jeune fille, cet acte en disait long sur l'autorité publique et son rapport aux citoyens de la Cité.

Suite à ce commentaire, le policier a porté plainte en diffamation et pour outrage.

Fleur Automne Leroy après l'effondrement de la Colo s'est repliée dans une Z.A.D où elle organise les finances et la vie de tous les jours.

Elle a abandonné l'idée d'aider les minorités. Elle tente de vivre au jour le jour. La simple vue d'un uniforme lui provoque désormais une crise de panique débilitante.

Elle fait du pain, cultive des tomates et tente de préserver un habitat sauvage d'un développement urbain prédateur par un investisseur chinois.

Des enfants de la Colo, tous ont réussi, malgré l'interruption brutale de leur cours du soir, à obtenir leur bac, souvent avec mention.

Après la démise du bâtiment, ils se sont organisés entre eux pour faire perdurer l'esprit de Joachim, les plus vieux aidant les plus jeunes. Ce système existe encore dans la cité et s'est depuis répandu à d'autres cités de la région.

Le petit Kévin, le premier élève de Joachim, est en école d'ingénieur ; il est le premier de sa famille à faire des études supérieures et espère pouvoir ouvrir la voie à d'autres. Il retourne régulièrement à la Cité pour guider par l'exemple.

Il reste malheureusement une exception. La barrière culturelle s'élevant toujours entre l'éducation secondaire et les quartiers populaires est à ce jour encore difficilement franchissable. Ce n'est pas l'intelligence qui nous fait défaut, mais l'opportunité de la démontrer.

FIN.